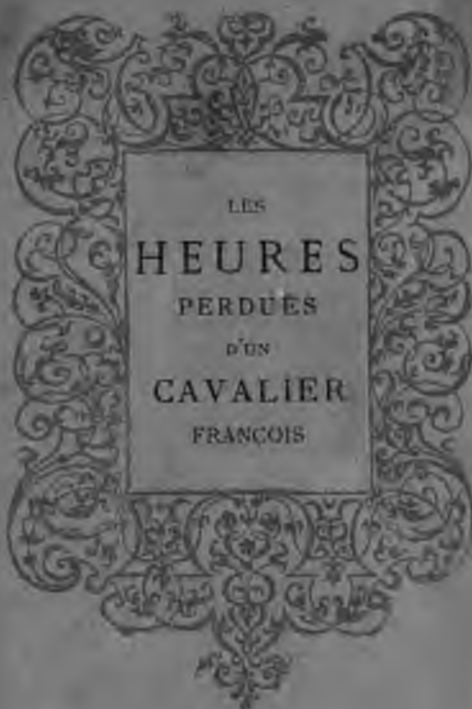


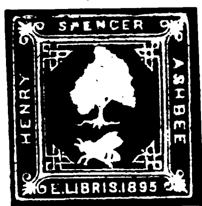


LES

HEURES PERDUES D'UN CAVALIER FRANÇOIS

PARIS
Isidore LISEUX, Éditeur
Rue Bonaparte, n° 2

LEHEC, Libraire
Rue St-André-des-Arts, n° 43
1881



SPENCER
HENRY
ASHBEE
E.LIBRIS.1895

LES

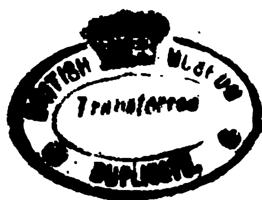
HEURES PERDUES

D'UN

CAVALIER FRANÇOIS

Tiré à trois cents exemblaires

GRANDE IMPRIMERIE
(Société anonyme)
G. V. LAROCHELLE, IMP., 16, RUE DU CROISSANT. — PARIS



LES
HEURES
PERDUES
D'UN CAVALIER FRANÇOIS

Réimprimé sur les éditions de 1616 et 1662



PARIS
Isidore LISEUX, Éditeur
Rue Bonaparte, n° 2

LEHEC, libraire
Rue St-André-des-Arts, n° 45
1881







AVERTISSEMENT



RANTÔME, entreprenant son long et mirifique Discours des Dames qui font l'amour et leurs maris cocus, craint de n'avoir jamais fini, s'il veut épuiser la matière, « car », dit-il, « tout le papier de la Chambre des Comptes de Paris n'en sçauroit comprendre par escrit la moitié de leurs histoires, tant des hommes que des femmes ». Il déclare donc qu'il en écrira ce qu'il pourra et que, quand il n'en pourra plus, il quittera sa

plume au Diable, ou à quelque bon compagnon qui la reprendra. Nous croirions volontiers que la plume du seigneur de Bourdeilles fut ramassée, non par le Diable, mais par le « Cavalier François », auteur anonyme de ces *Heures perdues*. Ce recueil de vingt-sept Nouvelles, toutes très-piquantes et lestement troussées (la XXVIII[e] et la XXIX[e] sont absolument apocryphes), est une suite naturelle des *Dames galantes,* et l'auteur mérite on ne peut mieux cette qualification de bon compagnon que Brantôme donnait à son continuateur futur. Certainement aussi il dut connaître Brantôme et vivre dans le même milieu. Avait-il eu entre les mains quelque copie manuscrite du *Second Livre des Dames* qui, à la rigueur, pouvait circuler dès 1605 ou 1610? C'est plus douteux, quoique une de ses Nouvelles (III, *l'Heure du Berger*) reproduise la

seconde anecdote du 1er Discours des *Dames galantes*.

On ne sait pas qui était ce « Cavalier François » ; il n'a livré aux curieux que ses initiales : R. D. M. Quérard et Barbier, qui ont usé leur vie à déjouer les supercheries littéraires, à deviner les anonymes et les pseudonymes, sont muets sur son chapitre ; Brunet a cité l'ouvrage et ses diverses éditions, sans plus amples commentaires. Charles Nodier possédait les *Heures perdues* dans sa célèbre bibliothèque, où il n'admettait guère que des livres précieux à quelque titre ; mais la notice qu'il leur a consacrée est assez insignifiante :

« HEURES PERDUES..., etc.; 1662. Joli exemplaire d'un recueil de Nouvelles, dont quelques-unes sont écrites et contées d'une manière fort agréable. Je m'étonne que ce

volume, qui n'est pas très-rare, ait échappé aux recherches de nos faiseurs de feuilletons, qui ne seraient ni fâchés, je pense, ni embarrassés d'y trouver la matière de quelque bon roman qu'ils parviendraient sans peine, je m'en rapporte à eux, à délayer en une trentaine, peut-être même en une quarantaine de chapitres. Je prends en conséquence la liberté de leur recommander ce joli recueil. »

Au lieu de se demander quel parti les romanciers pourraient bien tirer des *Heures perdues,* Nodier aurait mieux fait d'appliquer les ressources de son érudition à découvrir quel en est l'auteur. Un autre chercheur, Viollet-le-Duc, n'a pas été plus heureux. « Ce petit livre », dit-il, « est attribué par quelques biographes à Gayot de Pitaval, infatigable compilateur auquel on doit la *Bibliothèque des gens de Cour,* l'*Esprit des conversations agréables* et autres ouvrages de même sorte. Ce qui a causé cette er-

reur, c'est qu'en effet beaucoup des contes des *Heures perdues* ont été répétés par Gayot de Pitaval, qui en a volé bien d'autres ; mais les *Heures perdues* sont imprimées en 1662 et Gayot de Pitaval n'est né qu'en 1673. La préface des *Heures perdues*, adressée : *A la belle que j'aime mieux, ni que mon cœur ni que mes yeux,* est signée R. D. M. Les contes sont nouveaux et assez piquants. » (*Bibliographie des chansons*, etc., p. 150.) Viollet-le-Duc s'est mépris ; ce que l'on attribue à Gayot de Pitaval, ce ne sont pas les *Heures perdues d'un Cavalier François,* ce sont les *Heures perdues et divertissantes du Chevalier de R**** (Rior), Amsterdam, 1716, petit in-12, dont il paraît être réellement l'auteur, et s'il en a répété les contes autre part, il n'a fait que reprendre son bien. Ce recueil d'anas est postérieur d'un siècle entier

au recueil de Nouvelles qui nous occupe. Charles Nodier et Viollet-le-Duc ne connaissaient de celui-ci que la réimpression de 1662, mais la première édition, dont nous donnons le titre en *fac-simile,* est de 1616; Brunet en cite même une de 1615, qui est douteuse, du moins n'avons-nous pu nous la procurer. Les *Heures perdues d'un Cavalier François* ont été réimprimées à Lyon, Cl. Larjot, 1620, in-12; à Rouen, Jean Berthelin, 1629, petit in-12. L'édition de Paris, 1662, in-12, Jean Dehoury ou Estienne Maucroy, offre cette particularité qu'elle a deux Nouvelles de plus que les précédentes, ce qui la fait considérer comme seule complète; c'est une supercherie de libraire. L'auteur, mort et enterré depuis longtemps à cette date, selon toute apparence, ne songeait guère à augmenter son recueil. Nous les avons mises en ap-

pendice, comme manquant d'authenticité ; elles ne sont, du reste, nullement dans le ton des autres.

Rien de tout cela ne nous dit quel pouvait être ce « Cavalier François ». Les bibliographes ont trouvé la clef des anagrammes et des pseudonymes les plus rébarbatifs; ainsi nous lisions dernièrement dans un catalogue : *L'Anti-Hermaphrodite,* etc., par J. P. D. B. C. D. P. G. P. D. M. L. M. D. F. E. X.; eh bien, cet alphabet plus que complet a été déchiffré sans la moindre difficulté. Cette kyrielle de majuscules signifie : par Jonas Petit de Bertigny, ci-devant prévôt général provincial de Messieurs les Maréchaux de France en Xaintonge; et les trois petites initiales R. D. M., qui désignent un Raoul de Montdragon, ou un René de Maltravers quelconque, n'ont pas trouvé leur Œdipe !

La plupart des conteurs anonym‹
trahissent par quelque endroit;
personnages qu'ils mettent en s
sous de faux noms finissent par
devinés ; le retour fréquent de
taines particularités de temps ‹
lieux, les faits historiques, les
constances connues auxquelle:
font allusion, permettent souven
percer le voile. Mais le « Cav
François » n'a aucune de ces éc
pées. On dirait que c'est che:
parti pris, qu'il l'a fait exprès. Ja
il ne conte une aventure qui lu:
personnelle, jamais il ne précise :
la physionomie des personnages
qu'on les reconnaisse avec certit
Cependant, on peut rapprocher ‹
ques indices qui mettront sur
bonne voie les Quérards de l'av

L'époque à laquelle il prit la p:
et rédigea ses Nouvelles peut êtr
proximativement fixée aux dern

années du XVIe siècle. Dans la Xe, il parle des « travaux de ceste dernière guerre finie par la valeur extrème de ce généreux monarque Henry le Grand » ; les débris de la Ligue, sous Mayenne et sous Joyeuse, firent leur soumission en 1596. Dans la XIXe, il fait mention du siège d'Amiens, puis rapporte à Philippe II une vieille anecdote Espagnole, qui se trouve racontée autrement dans le *Moyen de parvenir ;* les termes dont il se sert : « le feu Roy Dom Philippes, dernier mort », font voir que ce monarque était récemment trépassé, et sa mort eut lieu en 1598. Cependant la XVIIIe qui commence ainsi : « Du règne du Roy Henry le Grand », autorise à croire qu'il a pu en écrire quelques-unes postérieurement à 1610, au moment de livrer le recueil à l'impression.

Les connaissances anatomiques

dont il fait parade en un sujet très-délicat (IV, *Le Pucelage recousu*), lorsqu'il énumère la série des ravages commis en certaine région, « la dame du milieu retirée, les barres froissées, la barbole abbatue, le ponnant débiffé, le guillocquet fendu, le guillevard eslargi, le halleron desmis », feraient de prime abord soupçonner un Médecin, caché sous ce masque de Cavalier, mais tout le reste sent trop son capitaine pour que cette supposition soit plausible (1). La plupart de ses métaphores sont empruntées à l'art militaire, et chez lui ce langage coule de source. Ici, c'est un cavalier qui fait tant de rondes par nuit; là, un autre qui se dépite de n'avoir

(1) Tous ces termes, au témoignage de Furetière, faisaient partie des formules adoptées par les Matrones jurées dans les rapports qu'elles déposaient en Justice, au sujet des filles déflorées. « Ils sont fort anciens, et sont en usage en plusieurs lieux, parce qu'on n'étoit pas autrefois si modeste en paroles qu'on est à présent. » FURETIÈRE, *Dictionnaire universel*, art. Pucelage.

pas son pistolet chargé. L'amour est toute une stratégie : engager l'escarmouche, mettre l'épée à la main, reconnaître la forteresse, faire les approches, dresser les machines, pointer les pièces, envoyer des volées de canon, franchir la contrescarpe, combler le fossé, passer le retranchement, allumer la mèche, bouter le feu à la mine, se loger dans la place. Il emprunte aussi d'assez jolies figures à la marine : tendre les voiles, les cordages et le grand mât, entrer dans le havre, mouiller l'ancre. Mais ce qui dénote surtout le gentilhomme, c'est le mépris qu'il a pour les petites gens et les mésalliances. Il fait honte à ces nobles « qui apparient leurs filles en des familles plus basses, voire des plus viles, estant certain qu'il y aye du bien : n'important pas mesme que les races soient tarées, pourveu que la tare soit couverte avec force pistoles » ;

ailleurs, il considère le sort malheureux de ceux qui se rendent, par mariage, serfs de personnes indignes de les approcher, et les prévient que le meilleur marché qu'ils auront de ces sortes d'unions, c'est de « porter le panache ».

Ce « Cavalier François » était donc un bon gentilhomme, nourri dans le métier des armes et très fier de sa noblesse. Il devait avoir quelque charge à la Cour ; la plupart des Contes qu'il rapporte se passent « en ceste ville de Paris », en une des rues ou bien en un des principaux logis « de ceste ville de Paris », et il parle continuellement de telle ou telle dame de « ceste Cour », de tel ou tel Prince dont il sait les aventures galantes. Peut-être était-il attaché, comme Brantôme, à Marguerite de Navarre, première femme de Henri IV. « Je cognois », dit-il, « une Princesse qui a tousjours esté

tenue pour le plus bel esprit de son temps, la plus libérale qui aye régné devant elle ; car tout son soing a esté et est encore d'employer tous ses biens à donner à ceux qui simpatisent le plus à son humeur... L'amour, le plus souvent, se plaisoit fort à sa compagnie. » Cela convient très bien à Marguerite. Dans cette hypothèse, le souvenir qu'un peu plus loin un de ses gentilshommes rappelle à la Princesse : « Ce que la fortune et le malheur vous avoit fait perdre par la mort d'une personne que vous aimiez... », se rapporterait à La Môle ; enfin, la suite du conte (la Princesse fait coucher avec sa dame d'honneur ce gentilhomme, qui n'y pensoit pas précisément) est tout à fait dans l'humeur de la Reine Margot. Les fureteurs, qui ont exploré tous les coins et recoins des Mémoires du temps, nous diront peut-être aussi le nom de

cette dame de la Cour, dont les galanteries étaient célèbres sous Charles IX, qui avait quatre filles, aussi faciles que jolies, et dont la maison était une Académie amoureuse où allaient le Roi, les Princes et les plus grands seigneurs. Cette dame possédait un château en Touraine et en faisait, dans la belle saison, le rendez-vous « des plus galants et des mieux frisés de la Cour » ; notre Cavalier en était assurément, et connaissait la maison par le menu, car il a consacré deux de ses Nouvelles (la IVe, *Le Pucelage recousu,* et la VIe, *La Bonne Mère*) à cette dame et à ses filles, « trois desquelles », dit-il, « furent mariées en des meilleures maisons du royaume, dans lesquelles elles n'entrèrent pas si neufves, qu'elles ne fussent capables d'enseigner leurs marys en ce qui despendoit de l'art qu'elles avoient appris sous l'aisle de leur mère ». C'est

peut-être encore la même dont la fille aînée, « en un canton de la Touraine », se fait donner l'*Enseignement complet* (Nouvelle x).

En dehors de ces personnalités, trop vaguement accusées pour qu'on en tire des déductions précises, et d'une certaine antipathie à l'encontre des gens de robe, auxquels il consacre huit ou dix contes, toujours pour en faire des maris ridicules, nous ne trouvons plus rien à signaler dans ces *Heures perdues*, sauf un rapprochement que tout le monde fera entre un passage de la XIe Nouvelle (*L'Artifice amoureux*) et quelques vers des *Femmes savantes*. « Anciennement », dit notre auteur, « les filles estoient nourries si grossièrement, que la pluspart ne sçavoient ny lire ny escrire, et ne vouloient leurs parens que leur jugement fust capable d'autre chose,

que de sçavoir discerner le pourpoir d'avec les chausses de leurs maris. C'est ce que dit, dans les même termes, le bonhomme Chrysale :

..... Une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un hau
[de-chauss(

Molière avait-il lu ces Nouvelles Cela ne nous étonnerait aucunemen Leurs quatre éditions, peut-être cinc de 1615 à 1662, montrent qu'elle eurent une certaine vogue, dont pro fitèrent d'Ouville, qui intitula son re cueil : *Contes aux heures perdues d s^r D'Ouville,* et plus tard encore le *Heures perdues* du chevalier de Rioı D'Ouville est plus connu que le « Ca valier François ». Cela tient à ce qu' a beaucoup imité et que les annota teurs, toujours heureux d'étaler leu érudition, le citent cent fois à propo de tous les larcins qu'il a faits à Pogge

à Quevedo, à Solorzano, à ser Giovanni, à Strapparola, à Bandello, à Des Periers, aux conteurs de tous les temps et de tous les pays. Le Cavalier François n'a copié personne ; il a tiré ses contes de son propre fonds, car si en deux ou trois endroits il se rencontre avec Brantôme et l'auteur du *Moyen de parvenir,* son récit même montre qu'il ne les a pas lus, mais qu'il recueille l'anecdote aux mêmes sources qu'eux, pour l'arranger à sa manière. Ses contes ont de l'originalité, de la nouveauté ; tant pis pour lui : les annotateurs ne pourront le citer à l'occasion d'Ésope, de l'*Hitopadesa,* d'*Abstemius,* et il restera ignoré. Du moins le dernier éditeur de d'Ouville, M. P. Ristelhuber, aurait-il pu le mentionner au bas de la XLII[e] Nouvelle de son *Elite des Contes,* pour laquelle il n'indique aucune source et que d'Ouville a copiée hon-

teusement, mot pour mot, dans le
Heures perdues (VII, *De la raison pe*
tinente qu'une belle Dame donna de l
cause du cocuage); le plagiaire en
tout pris, jusqu'au titre, sans rie
déguiser. L'excuse de M. P. Ristelhu
ber, c'est qu'il ignorait, comme tou
le monde, ce Cavalier François, don
nul n'a parlé, et que nous tirons d
l'oubli injuste où il dort depuis plu
de deux siècles.

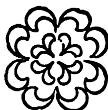
ALCIDE BONNEAU.



LES HEVRES PERDVES DE R. D. M.

Caualier François.

Dans lequel les esprits melancoliques trouueront des remedes propres pour dissiper ceste fascheuse humeur.



1616.





A LA BELLE

QUE

J'AYME MIEUX NY QUE MON CŒUR

NY QUE MES YEUX

MADAME,

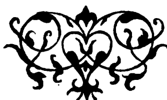
Je n'estime point d'heures plus perdues que celles qu'on laisse passer sans rien faire. C'est pourquoy, encore que ce Messager porte ce tiltre sur le front, n'estimez pourtant pas que luy ayant commandé voir le jour soubs l'adveu de vostre beau nom, je les aye inutilement coulées, le mettant au monde. La cause seule qui me la faict qualifier de la sorte, est que je tiens tout le temps auquel je ne jouys point des douceurs de vostre présence pour perdu. Et celuy mesme que j'ay employé à faire vivre ce livret, si ce n'est que vous y rencontriez quelque gaillardise qui vous face rire. Car cela arrivant, je croiray non seulement les

I

heures, mais les jours heureux, que j'ay donnez à cest ouvrage; & si le contentement que vous prendrez en y voyant les gentilles adventures de quelques Amants, r'adoucit vostre courage à m'en faire gouster de semblables, j'estimeray ces heures si aggréables, qu'au lieu de les nommer perdues, je les appelleray chères, & bien-aimées, puis que la libre possession de vos bonnes graces est la chose la plus aymable que recognoisse en ce monde,

MADAME,

Vostre très-humble serviteur, R. D. M.





LES HEURES PERDUES
D'UN CAVALIER FRANÇOIS

I

Comme sans y penser, un galant homme acquit les bonnes graces d'une belle Dame, et de la ruse qu'elle trouva pour faire battre la mesure à son mary, cependant qu'elle tenoit sa partie avec son Amy.



LUSIEURS excellents Personnages qui ont eu parfaicte cognoissance des choses du monde, ont escrit, que naturellement les Dames sont plus adonnées à l'amour que les hommes, pource

que c'est leur propre, en ce qu'elles n'ont pas l'esprit occupé à tant d'affaires preignantes qu'eux, et qu'elles sont d'une habitude plus délicate et plus molle, et par conséquent plus aisées à glisser dans les délices, de telle sorte que si la plupart n'estoient retenues de honte, et d'autres considérations qui les empeschent, il n'y a nulle doute qu'elles feroient souvent l'office de suppliantes, encore qu'il s'en voit bien, lesquelles si elles ne prient, au moins elles consentent promptement aux supplications, et aux désirs de ceux qui leur requièrent quelque courtoisie.

Et pour preuve de mon dire, c'est qu'il y a quelque temps qu'un gentil Cavalier de Bourgongne, se promenant à cheval par les rues de Paris, fut arresté par le rencontre d'un de ses amis, et discourant avec luy, par hazard il lève les yeux, et apperceut à une fenestre une extrèmement belle Dame, femme d'un homme de robbe longue, les beaux yeux de laquelle pénétrèrent si avant dans son estomach, qu'ils le forcèrent à proférer à son amy ces paroles: « Ha! Monsieur, quelle beauté est-ce que je » viens d'appercevoir? Sans doute les divi-» nitez que les Poëtes nous ont tant chantées

» par leurs fables, ne peuvent approcher de » celle-cy, qui m'a à ce premier rencontre » tellement surpris et animé mon courage » à souhaitter la possession de ses bonnes » graces, que je voudrois avoir donné cent » pistoles, et que quelque bon Démon m'eust » à ceste heure conduit auprès d'elle, et dis- » posé son humeur à recevoir de moy les » douceurs qui se ressentent parmy les » agréables larcins de l'amour. » Ces parolles, proférées avec une action qui ne tesmoignoit point une passion feinte, furent entendues de ceste belle, et goustées de telle sorte, qu'elle ne vit pas plustost la séparation de ces deux amys, qu'elle envoya incontinent après luy une servante instruicte de ce qu'elle luy devoit dire de sa part, qui fut si diligente à l'exécution des commandemens de sa Maistresse, que ce Cavalier n'estoit pas au bout de la rue que ceste gentille Dariolette l'aborda avec ces parolles : « Monsieur, vous » estes à ceste heure arresté tout devant la » fenestre d'une belle Dame, en faveur de » laquelle vous avez proféré des parolles si à » son advantage qu'elle s'en ressent vostre » obligée : et avez conclud vostre discours par » un souhait que vous avez fait de la posses-

» sion de ses bonnes graces, avec une action
» qui luy a esté si aggréable, qu'à la mesme
» heure elle m'a fait partir pour vous dire
» qu'il ne tiendra pas à elle que vous ne
» soyez content : et si vous désirez exécuter
» vostre parolle de poinct en poinct, et vous
» trouver à ce soir sur les huict heures en
» son logis, elle vous fera ressentir l'effect
» de ce que je vous dis, avec tant de conten-
» tement, que vous mettrez ce jour au nom-
» bre de ceux qui vous ont esté heureux. »

Le Cavalier, oyant ceste ambassade, tant s'en faut qu'il s'estonnast de ceste harangue, qu'au contraire il rendit mille graces à la messagère, et lui promist merveilles, avec asseurance qu'il ne manqueroit à l'heure donnée : qui n'est plustost arrivée, qu'il s'en va trouver ceste belle Courtisane, résolu de bien employer son argent, et luy dit en l'abordant : « Je me suis tellement trouvé
» surpris (Madame) et de la rencontre du
» traict de vos beaux yeux, qui m'ont faict
» entrer en admiration et naistre des désirs
» d'entrer en possession de chose si belle :
» et de la pitié que vous avez eue de la pas-
» sion que mon action vous a tesmoignée
» en la preuve que vous m'en rendez par la

» douceur de vostre message, que non seu-
» lement les cent pistolles que j'ay proférées
» ne sont dignes de récompenser un tel bien,
» mais tous les trésors du Roy de la Chine,
» et de tous les Monarques de l'Univers :
» vous ne laisserez pas pourtant de les rece-
» voir pour eschantillon de ce que je désire
» faire lors que l'occasion m'obligera à l'avan-
» tage. » Finissant ces mots par un baiser qui peu à peu le conduisoit dans le parterre d'Amour, leur desseing se trouve troublé et retardé par la survenue du Mary de ceste Mignonne, qui ne peut donner autre remède plus prompt à cest accident inopiné, sinon de faire cacher cest amoureux trompé dans la garderobe de sa chambre, le consolant de promesses et d'asseurances, que la nuict ne se passeroit point qu'elle n'en allast couler une partie avec luy. Qui, voyant que où la nécessité est, il n'y a ny réplique, ny remède, il se résoult d'attendre la fortune à jouer, se promettant qu'elle ne l'avoit point conduit jusques là pour le laisser en si beau chemin.

La plus grande appréhension toutesfois estoit, que ce ne fust une partie dressée exprès pour luy faire esvanouyr ses pistolles,

mais le temps l'esclarcit de ce doute, et luy fist voir que ceste désireuse de la friandise estant couchée avec son Mary, seuls dans leur chambre (comme la pluspart ont accoustumé faire, et principalement les belles qui ne veullent pas qu'on entende leurs mignardises, et les petites folies qu'elles font avec leur Espoux), elle n'y séjourna pas deux heures qu'elle se mit à plaindre de telle sorte, que son pauvre Mary, estonné de la promptitude de ce mal, luy en demanda la cause. Elle, feignant tousjours de plus en plus des ressentimens de douleur, luy dit, que c'estoit une colique qui la venoit de surprendre, qui l'obligeoit de se lever, mais la peur qu'elle avoit des esprits l'en avoit empeschée. Luy, fasché de cet accident, se veut jetter en place pour allumer une bougie, sans qu'elle s'opposa à ce dessein, luy disant : « Il n'est point besoing que vous preniez » ceste peine, pourveu seulement que je » vous entende faire bruit contre quelque » chose, afin que je cognoisse que vous » ne dormez : cela m'asseurera assez, et iray » bien seule, espérant qu'à mon retour je » seray soulagée du mal qui me presse. » Pour la contenter il luy promet ne bouger,

et pour se faire entendre à elle, il prend le pot de chambre, et se met à jouer des doigts contre, d'une assez aggréable mesure, laquelle estant approuvée de ceste malade, elle va trouver son Médecin dans la garderobe, auquel elle dist : « Et bien, mon cœur, ne » suis-je pas religieuse en l'exécution de » mes promesses ? Tout mon desplaisir est, » que je vous ay fait attendre en ce mau- » vais lieu plus que ne pensois, mais celuy » qui en est la cause, en recevra la punition ; » car tandis que nous dancerons l'aggréable » bransle que le vulgaire nomme la dance » du loup, j'ay fait en sorte qu'il nous en » marquera les cadences, sur un instrument » assez propre pour cela. » Luy qui avoit ouy l'artifice dont elle avoit usé, et qui en voyoit si heureusement réussir l'effect, ne s'amusa point aux discours, songeant, puis qu'il payoit le violon, que c'estoit bien raison qu'il ne sonnast en vain. Il en trouva donc la mesure si douce, et les temps de celle qu'il conduisoit si justes, qu'il recommença le mesme bransle par trois fois, et eust continué d'avantage, si l'haleine ne luy eust manqué, tant il avoit pris de plaisir à ceste nouvelle façon de bal, et à la gentillesse de ceste

belle danceuse : laquelle s'en retourna toute esmeue de l'exercice, imposer silence à ce nouveau joueur de matacins, qui demeura fort content de l'alègement qu'elle luy tesmoigna avoir ressenty par le succès de son voyage.

Ils se r'endormirent tous deux jusques au matin fort tard, et durant leur sommeil nostre prisonnier, avec des pieds de laine, s'en va trouver celle qui l'avoit introduict, laquelle, après avoir bien rys de l'invention de sa Maistresse, et du bon succès de ceste entreprise, elle le mit dehors, où de là il s'en va remettre au lit dans son logis ; puis, l'heure de se lever venue, il se porte sur le temps du disner en la maison d'un de ses amis, où il estoit prié, avec fort bonne compagnie qui s'y rencontra.

Entre la poire et le fourmage, chacun se met à compter quelque gaillardise que nostre danseur escoutoit attentivement; mais voyant que personne de ces gentils discoureurs n'avoit passé un plus aggréable passage que luy, il leur dist : « Je voy bien qu'aucun de » ceste trouppe ne peut entrer en comparai- » son avec moy, pour avoir esté inopiné- » ment favorisé de la fortune par une ren-

» contré plus plaisante. » Puis, se voyant pressé de tous d'en faire rire la compagnie, il leur fit entendre de mot à mot l'adventure que je vous viens de faire voir, sans y rien oublier. Mais par hazard le Mary de sa favorite estoit à table avec les autres, et des conviez du festin, lequel il ne cognoissoit, pour n'avoir jamais esté dans sa maison, que le soir qu'il y dança le ballet au son du pot de chambre; qui entendant la naïfveté de ces paroles, considéra que c'estoit luy qui avoit donné le tambour tandis qu'on attacquoit la forteresse de sa femme, se ressouvenant de la feinte maladie, et du moyen qu'elle avoit trouvé pour l'empescher de lever, luy faisant battre la mesure tandis qu'elle tenoit le dessoubs de la musique. Toutesfois, comme prudent qu'il estoit, il jugea à propos de n'en faire semblant pour l'heure, jusques à ce qu'il eust consulté et esleu le meilleur moyen pour mettre quelque ordre au désordre qu'il voyoyt dans sa maison. Ce qu'ayant fait, et n'en trouvant de plus à propos que de se familiariser avec celuy qu'il croyoit son Lieutenant, il ne manquoit tous les jours à se trouver au logis d'un Prince où ce Cavalier faisoit sa demeure, et là il

l'entretenoit si ordinairement avec tant de compliments et d'offres d'assistance qu'il luy promettoit en toutes ses affaires, que cela l'obligea de telle sorte, qu'il ne croyoit pas l'estre davantage à personne du monde.

La pratique de cest entretien ayant duré quelque temps ent'reux, Monsieur le Juge pensa estre à propos de donner air à la mine, et que pour y parvenir il estoit nécessaire de convier à disner son rival : ce qu'il fait avec la courtoisie ordinaire en ces actions-là, qui est acceptée de luy avec la mesme civilité. Le jour et heure venue, il ne manque pas de se porter à l'assignation, et entrant dans la sale, la première chose qu'il rencontra devant luy, fut celle sur le clavier de laquelle il avoit si doucement joué, tandis que son mari marquoit la cadence sur le pot de chambre : qui le fit entrer en estonnement, cognoissant que c'estoit la femme de son hoste, auquel il avoit fait si naïfvement le compte de cette adventure, que les moins clair-voyans en telles affaires eussent apperceu l'altération que luy avoit causée ceste surprise : qui ne fut pas seule en luy, car la crainte lui fit compagnie tant qu'il fut là, pensant que cet homme ne l'avoit point faict venir à autre intention que

pour luy faire desplaisir : qui le mit en telle alarme qu'il ne voulut manger tout le long du repas, de peur de gouster quelque morceau qui l'envoyast dancer un autre bransle que celuy de la garde-robe ; et quelque prière que luy fist le maistre du logis, il s'excusoit tousjours, qui luy confirma encore la créance qu'il avoit en la vérité de l'histoire.

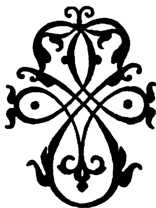
Les tables levées, il tardoit beaucoup à cest amoureux refroidy qu'il ne fust hors de la peur, que quelque comédien habillé en Rhodomont ne le vinst faire descendre aux Enfers avec luy pour vengeance de la comédie qu'il avoit jouée sur le théatre de ceste belle, et se forme un affaire pour prétexte de prendre congé : à quoy se préparant, le Maistre de la maison le supplie d'avoir un peu de patience, et appelant sa femme il luy dit qu'elle allast querir une boëte qu'il luy monstre, dans laquelle elle mettoit ses pierreries, et son argent, ce qu'ayant fait promptement, il parla de la sorte : « Monsieur, la praticque
» que j'ay faicte de vostre humeur depuis
» que j'ay la faveur d'estre cogneu de vous,
» m'a tellement rendu vostre, que peu de
» choses, quelques difficiles qu'elles fussent,
» se passeroit devant moy, où je croirois

» vous pouvoir rendre quelque service, que je
» ne les entreprisse plus librement que vous
» ne le désireriez, et ne demanderois autre sa-
» laire de ma peine que vos bonnes graces;
» car ce n'est pas le propre d'un courage gé-
» néreux de tirer récompense de son labeur,
» et encore moins de prendre quelque chose
» de celuy qui travaille, au lieu de luy don-
» ner. Je dis ceci pource qu'estant né avec
» de l'honneur et du courage, j'ay creu devoir
» prendre alliance en pareil lieu, qui m'avoit
» fait choisir une femme issue de parens si gé-
» néreux, que je croyois qu'elle ne forligne-
» roit point. Mais à ce que je voy, elle n'a
» point suivy la piste de sa libéralité; car
» ayant eu desseing de vous appeller auprès
» d'elle pour vous faire cultiver et arroser une
» terre, dont le Jardinier n'estoit pas assez
» soigneux à sa fantasie, au lieu de vous bien
» payer vos journées, elle a pris cent pistolles
» pour vous faire ouverture de sa porte, chose
» du tout injuste : car si quelqu'un devoit
» tirer quelque émolument de son travail, ce
» devoit estre moi, qui vivois en peine pour
» la crainte que j'avois du mal de ceste Mi-
» gnonne, qui perdois mon repos durant le
» temps de l'accès de sa feinte douleur, et

» qui encore sonnois du tambour, tandis
» qu'elle jouoit de la fleuste. Mais comme je
» vous ay dit, les braves courages ne deman-
» dent jamais le payement de leur labeur,
» qui fait que je vous en quitte pour ce qui
» me regarde, et par conséquent je n'entends
» pas que celle qui a eu sa part du plaisir,
» et non de l'incommodité, participe au gain.
» Tellement, Madame, » (dist-il addressant
sa parole à sa femme) « que je veux que
» tout à ceste heure vous rendiez à Monsieur
» les cent pistolles que vous avez touchées
» pour le prix de la privauté que vous
» luy avez donnée : et de plus que vous
» faciez estat de sortir de ma maisou, et aller
» chercher autre que moy pour vous servir
» de trompette, lorsque vous voudrez courir
» la bague. Vous asseurant que c'est tout le
» mal que je vous procureray, et que je ne
» vous empescheray point de jouer à toutes
» sortes de jeux, pourveu que je ne tienne
» point la chandelle, et de dancer toutes
» dances, pourveu que je ne sois point le vio-
» lon. Et quant à vous, Monsieur, ne croyez
» point que cela refroidisse l'affection que je
» vous ay promise. Car je sçay trop bien
» cognoistre les Dames de ceste estoffe, pour

» en faire comparaison avec les Chevali
» de vostre mérite. Vivez donc content
» asseuré que je ne changeray point pour c
» le vœu que j'ay fait de vous honorer
» servir aux occasions où vous aurez besoi
» de mon assistance. »

Ces paroles finies, cest Amant estonné retire si troublé de ce qu'il avoit veu et (tendu, qu'il ne se r'asseura qu'il ne fust son logis : où estant, et ayant pensé en divers accidens, il tourna le tout en ris concluant qu'il estoit le plus fin des tr(d'avoir bien passé son temps, avoir fait bon repas, acquis un bon amy, et retiré : argent.





II

La gentille ruse que trouva un homme d'esprit pour détourner l'intention que sa femme avoit de luy faire porter le panache.



EAUCOUP aujourd'huy s'affligent quand ils cognoissent que leurs femmes se réjouyssent un peu plus que de coustume, et que leurs yeux se radoucissent pour quelque subjet dont la fréquentation ordinaire les peut esmouvoir à l'amour, sans considérer que leur honneur ne dépend pas de là, et que les plus sages ne s'alambicquent point la fantasie pour si peu de chose, indigne d'occuper un esprit solide et arresté. Car il est tellement impossible de retenir le cours de ceste maladie en une femme, lors qu'elle y a pris racine, et que le desseing de s'y laisser aller est résolu en elle, que plustost destourneroit-on celuy des plus grands fleuves de l'univers,

que d'empescher ceste opinion quand elle est formée dans leur imagination : si bien que le meilleur est de laisser faire la nature, veu la difficulté qu'il y a de la forcer : en ce que, si on le vouloit entreprendre, ce seroit entrer en un tel gouffre de travaux, de misères, de desplaisirs, et de hazards, que la vie seroit ennuyeuse à celuy qui s'en trouveroit réduit à ce terme. Quelques-uns ont voulu nommer ceste maladie Cocuage, les autres cornardise. Pour le premier il y a quelque apparence, en ce que c'est aucunement imiter le cocu, que d'aller pondre au nid d'autruy. Mais pour les cornes, je n'en ay jamais veu qui en eussent, bien qu'il y a un homme des principaux d'un Présidial de ce Royaume, qui tesmoigna par ses paroles il y a quelque temps, qu'il avoit quelque opinion qu'un homme ne pouvoit avoir ce mal, sans qu'il en apparust quelque chose à sa teste : soit qu'il en parlast ou par bouffonnerie, ou tout de bon. Mais je croy plustost que c'estoit pour se donner du bon temps, et se rire de luy-mesmes, en se réconfortant d'avoir son semblable, que par foy qu'il adjoustast à la sortie de ceste perruque cornue.

Ayant donc Monsieur le Juge espousé une

des plus belles femmes de la ville où il demeuroit, il arriva qu'au bout de quelques jours elle fut advisée d'un cavalier du pays qui avoit quelque authorité dans la province, duquel elle ne rejetta point tant les regards, qu'elle ne luy en rendist au double, pour luy tesmoigner n'avoir point désagréable la suite du desseing qu'elle voyoit former dans son courage. Luy, jugeant que s'embarquant promptement, et faisant voile vers ceste belle, qu'il ne feroit point naufrage en ce voyage, et qu'il arriveroit au port de salut; pourveu que ses voiles, ses cordages, et son mast fussent bien tendus : autrement il y pourroit avoir du péril, il poursuyt ceste navigation si heureusement, et par un temps si calme, qu'estant prest d'entrer dans le havre, le mary qui autres fois avoit fait pareil voyage sur les vaisseaux d'autruy, et mouillé l'ancre dans le port de ses voisins, sans leur demander congé, cogneut incontinent que ce nouveau pèlerin vouloit venir faire recalfeutrer son vaisseau, et faire un ravitaillement par surprise sur ses terres : qui le fit entrer en considération (comme prudent qu'il estoit) des moyens qu'il pourroit trouver pour empescher que la pointe du navire de ce gentil

Pilote ne vînt chocquer le sien, de telle sorte qu'estant de bois plus délicat, il n'entrast plus de la moitié dedans : et pensa si profondément à l'invention de destourner cest orage, qu'il se sentit surpris d'une si extrême douleur de teste, qu'il entra en quelque soupçon, que ce pouvoit estre ceste maladie de cornardise qui vouloit commencer à le surprendre. Mais n'en estant pas bien asseuré, et ne sçachant comment contenter son esprit de ceste certitude, il s'advisa qu'un de ses voisins de la mesme ville, et des plus apparents, avoit dès long-temps fait espreuve de la mesme infirmité qu'il présageoit luy devoir advenir, lequel le pourroit bien relever du doute où il estoit. Qui fist que le mandant soudain, avec un bon nombre de ses parens, et de ceux de sa femme, tant pour se resjouyr avec eux, que pour le soulager s'il y avoit moyen, ils ne manquèrent de le gratifier de leurs visites, se portant tous en sa maison, où le trouvant au lict, et ceste belle amoureuse auprès de luy, contrefaisant la triste, chacun se mist à plaindre cest accident, et mesmes son amy qu'il avoit mandé, qui luy dist : — « Et bien, Monsieur, que veut dire » que vous qui avez tousjours triomphé des

» adversitez, deffié la mort, et bravé la for-
» tune, estes retenu au lict pour un petit mal
» de teste ? Non, non, n'appréhendez point,
» car ce sont les maux qui tirent le moins à
» conséquence dans ce pays que ceux-là, en
» ce que les François ne redoutent nulle-
» ment les blesseures de la teste : j'en parle
» comme sçavant, car il se trouve peu
» d'hommes aujourd'huy qui ayent eu plus
» de douleurs en ceste partie, que moy, et
» de toutes sortes, qui ne m'ont point encore
» (comme vous voyez) conduit au tombeau.
» C'est pourquoy, prenez courage, et vous
» resjouyssez en l'asseurance que je vous
» donne. »

Le patient, qui voyoit ce vénérable au poinct où il le demandoit, luy repart :
« — Vous pouvez croire, mon cher amy,
» que je n'ay pas supplié toute ceste bonne
» compagnie de mes proches, et de mes
» amis, prendre la peine de me venir trou-
» ver, sinon pour essayer de rencontrer
» parmy quelqu'un d'eux du soulagement
» à ma peine, ny vous particulièrement,
» duquel je ne suis en doute de l'usage que
» vous avez de longue main au mal qui
» (comme je croy) me veut affliger ; occa-

» sion que je vous supplie de tout mon
» cœur, ne me desnier point ny vostre se-
» cours, ny vostre bon advis : pource que le
» peu de cognoissance que j'ay en ces misé-
» rables douleurs, me donne plus de peine,
» que si j'estois bien certain de ce que c'est. »
L'autre l'ayant asseuré ne luy manquer en nulle sorte, se teut, pour attendre ce qu'il désireroit de luy, comme firent tous les autres : qui obligea le malade à parler en ceste sorte : « Le manque de pratique que j'ay
» (Messieurs) aux maladies qui surprennent
» les hommes par la teste, et mesmes en une
» qu'on m'a dit les attaquer par ce lieu-là,
» est le subjet que je vous ay envoyé tous
» supplier de m'honorer de vostre présence,
» et mesmes Monsieur que voilà », dist-il à cest amy, « pour m'obliger me relever de
» mon ignorance, me respondant à une
» question que je prétends luy faire, comme
» au plus expert en la cognoissance de ce
» mal, à ce que luy-mesmes m'a confirmé
» par ses paroles. — Parlez promptement »,
luy repart-il, « et vous resjouyssez, puis que
» vostre guérison ne consiste qu'en ma res-
» ponce. — Puis donc que vous avez aggréa-
» ble r'adoucir mon martyre par une co-

» gnoissance parfaicte de sa cause, je vous
» conjure par nostre ancienne amitié, de me
» dire en quel endroit la teste vous faisoit
» le plus de mal, lors que les cornes com-
» mencèrent à vous sortir, et si, quand elles
» furent sorties et creuës en leur perfection,
» comme elles sont à ceste heure, vous sen-
» tiez encore des douleurs ; car pour vous
» parler franchement, je suis en doute que
» le mal de teste que je souffre, ne soit causé
» de ce fascheux bois, qui a quelque des-
» seing (comme j'estime) de poindre sur
» mon front. Mais ayant appris de vous
» (comme expérimenté) l'endroit où la teste
» fait le plus de mal à ceste origine, je ver-
» ray si c'est véritablement ceste maladie,
» ou quelque autre : et si par vostre res-
» ponce vous me faictes appercevoir que ce
» soit celle-là sans doute, je supplieray tous
» ces Messieurs mes parens, ceux de ma
» femme, et elle aussi, qu'elle donne ordre
» qu'à son occasion je ne sois point affligé
» de ceste incommodité. Si aussi c'est une
» autre migraine, les remèdes ordinaires en
» Médecine suffiront à cela, avec une petite
» exalation que nous ferons, ma chère
» moitié et moy, des humeurs qui nous por-

» tent ces mauvaises vapeurs au cerveau. »

Il n'eut plustost terminé ces mots, qu'ils demeurèrent tous estonnez de ceste harangue, et plus que les autres cest amy, et sa femme, laquelle se voyant si doucement pincée sans rire, et en si bonne compagnie, cela luy fist changer la résolution qu'elle avoit prise de rendre son mary de la livrée d'Actéon, ayant recogneu son jugement si bon, d'avoir découvert par ses premières actions le but de son intention; laquelle si elle n'a esté conduicte jusques à son dernier période, ne m'en accusez pas, je vous supplie, mes Dames, car n'estant point ennemy de nature, je vous asseure qu'il n'a pas tenu à moy.







III

Qu'il est bien vray que l'heure du Berger se rencontre quelques-fois parmy les Dames; et comme, manque de hardiesse, un Cavalier laissa perdre une occasion, laquelle il ne peut jamais recouvrer.



JE ne doute pas que quantité de Dames qui ont prattiqué le monde, et gousté la douceur qu'il y a d'estre aimées de quelque galand homme, n'ayent quelques-fois ressenty ce que c'est que ces vieilles matrones du temps jadis ont nommé dans le livre des *Quenouilles* « l'heure du Chartier », et nous (pour parler plus doucement) « l'heure du Berger »; mais peut-estre celles qui en ont eu quelque sentiment, n'ont pas jugé la cause d'où provenoit ceste

émotion, laquelle charitablement je leur veux enseigner, afin qu'elles remédient aux accidens qui en surviennent. La première vient de l'object de la chose aymée, qui esmeut la puissance, et porte la nature au désir d'exercer ces fonctions : et ce désir attirant de tous les endroits du corps les humeurs les plus propres à obliger les parties séparées à se joindre, il n'y a nulle doute que l'imagination venant à se figurer l'extrême contentement qui arrive en l'instant de ceste conjonction, faict que le cerveau contribue du sien en ceste action, et laisse glisser cest esprit vivificatif, qui met le feu aux estouppes ; de telle sorte que si, à l'instant que cela surprend les belles, les Cavaliers qui les servent avoient le don de Prophétie, il est certain qu'ils arriveroient bien plustost au but de leurs espérances plus affectionnées, que le plus souvent ils manquent par faute de ceste cognoissance, à leur grand mescontentement, et des pauvrettes, qui cependant endurent mille maux. Car les parties animées ne recevant l'aliment que leur espérance et leur souhait leur promettoit, à cause de l'ignorance ou de la trop grande discrétion (que les Dames nomment sotterie) de celuy de

qui elles l'attendoient, il est tout vray que les humeurs estant esmeuës, et ne venant à prendre leur cours ordinaire, portent par leur regorgement des vapeurs si nuisibles à l'estomac et au cerveau, que le plus souvent elles causent des accidens si sinistres, que les exemples qui s'en voyent tous les jours me servent de preuve plus que suffisante : occasion que les pauvres Amants sont bannis des bonnes graces de leurs Maistresses, à tort et sans cause. Car, puis qu'elles ont des ressentiments si fascheux, ausquels elles pourroient trouver remède en donnant cognoissance plus claire à leurs serviteurs, il ne les faut pas plaindre si elles endurent du mal.

Quelques délicates qui n'ont esprouvé ce que c'est que ceste heure du Berger, ou pour le moins ne le veulent advouer, asseurent que ce sont toutes mocqueries : mais j'en ay tesmoignage d'une du sexe, laquelle un jour discourant particulièrement avec une de ses amies, ne croyant pas estre entendue d'un Cavalier qui estoit dans un cabinet, où elle ne pensoit personne, et parlant ensemble de toutes ces gentillesses, mesmes de l'heure dont est question, elles s'accordèrent fort bien

toutes deux, qu'il n'y avoit nulle doute que cela n'arrivast souvent, principalement à celles qui estoient servies par personnes de mérite. « Et pour vous monstrer » (ce dist la première qui avoit commencé la parole) « comme cela est fort vray, je vous veux » faire le discours de ce qu'il m'arriva il n'y » a que quatre jours. Vous sçavez comme il » y a long-temps qu'un tel » (qu'elle nomma) « veut obliger mon humeur, par sa cour- » toisie, à luy vouloir du bien, et de quelle » sorte il se porte à chercher les occasions » propres à me faire cognoistre qu'il n'adore » autres divinitez que les miennes, sans que » tous ses devoirs ayent peu jusques icy » esmouvoir mon inclination à se r'adoucir » pour son objet : et vivois tellement con- » tente en la possession de ma liberté, que » je ne croyois pas qu'il se peust rencontrer » un aise plus parfait en la vie, que celuy » que je possédois. Tellement qu'estant un » de ces jours appuyée sur la fenestre de ma » chambre, soustenant ma teste de la main, » et faisant passer mille choses par mon » esprit, je vins à porter ma pensée sur la » considération du peu d'estat que j'avois fait » de l'amour jusques à l'heure, du mérite de

» ceux qui m'en avoyent parlé, et de celuy
» qui m'en entretenoit encore tous les jours,
» que j'avois si peu obligé, au contraire dés-
» obligé par mes desdains, que je m'eston-
» nois comme il persistoit encore en sa pour-
» suitte. Qui me fit entrer en telle admiration
» de sa constance, de sa fidélité qui m'estoit
» cogneue, du respect qu'il apportoit à sa
» recherche, de l'assiduité qu'il y rendoit, et
» de la civilité dont il ornoit son affection :
» que toutes ces choses se représentant de-
» vant mes yeux, firent naistre une petite
» émotion en moy, qui peu à peu agitant mes
» sens, vint à enfanter un désir de gratifier
» celuy dont je parle, de quelque faveur plus
» douce qu'il n'en avoit encore gousté. Ceste
» envie croissant en moy de moment en mo-
» ment, arrive qu'à cet instant je vois de
» loing, dans la rue, ce Cavalier venir vers
» mon logis : qui fist que cet object jouant
» sa partie avec celuy que ma solitude m'en
» venoit de produire, força mes pas à me
» porter chercher la possession de mon ayse
» imaginée, en la douceur de ceste rencontre.
» Enyvrée de ce désir, sans autre considéra-
» tion que du plaisir qui ne se trouve qu'à
» l'heure de ceste union, je descends de ma

» chambre, et passe par une petite allée fort
» obscure (et dans laquelle on n'eust peu
» recognoistre personne), avec desseing d'at-
» tendre là celuy de qui despendoit le re-
» mède de mon mal, sçachant bien qu'il
» ne passeroit pas sans entrer. Ce qu'il fait,
» et moy l'entendant m'achemine vers luy,
» et faisant l'ignorante, j'ouvre les bras, et
» l'embrasse, puis contrefaisant l'estonnée,
» je m'escrie (tout doucement toutesfois de
» peur du bruit) : — Hé mon Dieu, qu'est-ce
» là ? — et en proférant ces paroles je le tenois
» tousjours embrassé, espérant qu'entendant
» ma voix, et sentant la faveur que je luy
» faisois, qu'il me la rendroit au double :
» mais au lieu de se servir de l'occasion, il
» me prend la main, et me la baise, puis en
» prenant un baiser sur mes lèvres, tout
» interdict de ceste surprise inopinée, il me
» respond : — Hélas, Madame, est-ce vous ?
» quel bon Ange vous a conduit si à propos
» pour me faire recevoir une faveur que je
» n'eusse jamais osé me promettre ? — Le
» voyant tout hors de soy, je creu que la
» joye de ceste rencontre, joincte avec l'af-
» fection qu'il me portoit, estoit le subject
» que son jugement n'avoit encore peu luy

» monstrer le chemin du Paradis des Amants,
» duquel la porte luy estoit ouverte : qui
» m'obligea pour le r'asseurer de luy dire :
» — Oui, Monsieur, c'est moy sans doute,
» qui ne me repens pas de vous avoir ren-
» contré de la sorte, puis que cest abord vous
» a donné du contentement. Revenez donc à
» vous, et remerciez les divines puissances
» qui vous ont conduit si à propos, pour
» jouyr de ce plaisir non attendu. — Ce
» disant, j'avois ma main dans la sienne, que
» je n'avois pas voulu retirer, pour luy don-
» ner plus de hardiesse, et luy monstrer que
» ceste faveur non accoustumée tesmoignoit
» que l'heure du Berger estoit venue : mais
» au lieu d'employer ceste occasion avec des
» effects, il s'en servit pour me faire ce mau-
» vais discours : — En vérité, Madame,
» voicy un beau lieu, si c'estoit une autre
» que vous ; — puis se teut, sans entrepren-
» dre d'avantage. Moy, voyant que c'estoit
» tout ce qu'il sçavoit faire, toute en colère
» le repoussant du coulde, luy responds ces
» trois mots : — Ouy, voicy un beau lieu,
» si c'estoit un autre que vous ; — et tout
» d'un coup le quittant, je luy ferme la porte
» de ma chambre au nez, avec ferme résolu-

» tion de jamais ne faire estat de luy, puis
» qu'il sçavoit si mal user des moyens qui
» luy estoient offerts. Depuis il a voulu par
» ses importunitez accoustumées m'obliger à
» luy donner ce qu'il avoit laissé perdre par
» faute de jugement et de hardiesse ; mais
» l'heure estant passée, fit que je me moc-
» quois de luy, luy disant que l'occasion
» estoit chauve, laquelle passée on ne repre-
» noit plus, que partant il pouvoit bien cher-
» cher fortune ailleurs, et que jamais il
» n'auroit faveur de moy autre que celle qu'il
» méritoit : qui estoit des supplications de
» quitter ceste poursuite, l'asseurant qu'il n'y
» gaigneroit jamais autre chose que la perte
» du temps qu'il y employeroit. »

Tellement que je concluds par là qu'il faut estre effronté, et prendre sans demander, ou à temps, ou à contre-temps : si les Dames ne nous veullent promettre de nous advertir librement de l'heure du Berger.





IV

Que c'est une pure erreur de croire que la perte du pucelage des Dames se puisse cognoistre, veu les artifices qu'elles trouvent pour se le faire recoudre.

UNE des choses où les plus gallands hommes de ce temps et les plus sçavans ont esté trompez, quelque estude de Philosophie, de Jurisprudence, et de Médecine qu'ils ayent faicte, ç'a esté en la cognoissance du pucelage des Dames : et s'en est trouvé, et s'en trouve encore tant qui s'y abusent, que je croy le meilleur estre de commettre ceste eslection au hasard, et croire plustost par foy, que de faire une recherche si exacte de ce que sans doubte on ne voudroit pas sçavoir : se rencontrant assez de mariages heureux, desquels le mary s'est

contenté de croire sans s'enquérir trop avant. Les imprudents se perdent en ceste curiosité, mais les plus sages qui par la pratique du monde sçavent de quelle façon la pluspart des choses s'y traictent, n'ignorent pas qu'il y a des Matrones, si expertes en l'art de recouldre le pucelage aux pauvres fillettes qui ont laissé aller le chat au fromage, qu'il s'en est veu telle qui a donné ou vendu le sien, jusques à dix ou douze fois, et plus, aux plus experts en l'intelligence du mestier. Qui est une preuve manifeste de folie à ceux qui s'amusent à ceste considération : car il faut croire que toute fille est pucelle, et la prendre pour telle, puis qu'il n'y a point de science certaine pour prouver le contraire, quand on a apporté les remèdes pour la remettre en cest estat.

De m'aléguer que ce soyent comptes que ce discours, ceux qui en ont veu l'effect le croiront, je m'en asseure ; et pour les autres, outre les exemples qui s'en voyent tous les jours, je leur en diray un d'une Dame des plus renommées de son temps, en tout ce qui a despendu des gentillesses nécessaires à celles qui veulent donner leçon en l'exercice d'amour : auquel elle a acquis tant de réputa-

tion, que sa mémoire en est marquée dans les esprits des plus galands Cavaliers de la Cour.

Ceste Dame ayant quatre filles, belles par excellence, et accompagnées des artifices que leur mère avoit infus dans leur fantasie par ses instructions, pour les rendre encores plus admirables, il n'y en eut pas une des quatre qui ne se mist en devoir de passer son temps, sur l'asseurance que ceste bonne vieille (l'occasion de les marier se présentant) feroit en sorte que leurs maris ne s'appercevroyent point qu'il y eust passé autre chose que de l'eau. Ce qui fut vray, car en ayant donné trois à trois Cavaliers des plus gentils qui régnassent pour lors, qui toutesfois ne les prenoyent pas sans doute, en ce que plusieurs de leurs amis en avoyent discouru auparavant en leur présence : toutesfois la beauté, l'aliance et les biens qui estoient grands, avec la faveur du Prince qui inclinoit de ce costé-là, les fist passer par-dessus ceste considération. Mais le lendemain de leurs nopces, ils furent plus contens que le jour, par le tesmoignage qu'ils en rendirent tout à l'heure à tous leurs amis : disans que la calomnie estoit un vice qui n'abandonneroit

jamais les hommes, et que la certitude que qu'ils en avoient, estoit les médisances l'on leur avoit voulu dire de leurs chères et gentilles Espouses, qu'ils cognoissoient du tout fausses, par une expérience véritable : en ce qu'ils avoyent eu tant de peine à cueillir ceste première fleur : que si leurs belles maistresses endurèrent du mal à ce déflorement, ils en ressentirent bien leur part, tant ceste rose avoit esté difficile à prendre : qui les rendoit si joyeux et contens, qu'ils estoient résolus de n'adjouster jamais foy aux paroles qui résonneroient à l'advenir à leurs oreilles, au préjudice de la fidélité de leurs chères moitiez.

Pendant que ces belles Nimphes jouyssoient à souhait des douceurs qui se trouvent en un mariage sans soupçon, la plus jeune de leurs sœurs, qui restoit encore à pourveoir, considéroit la sorte que ses aisnées avoyent passé leur enfance à rechercher les moyens les plus propres pour donner de l'amour, et leur adolescence à en mettre en usage l'effect, qui les avoit conduictes si heureusement toutes au port où elles aspiroient : tellement que pour y parvenir elle ne perdoit aucune des heures, qu'elle n'employast

ou en la Théorique, ou en la Pratique de ceste science : qui porta son imagination à juger que ceux qui voyent les actions passées des autres, peuvent, sur l'exemple du bien ou du mal qu'ils y apperçoivent, former les leurs avec plus de perfection, et tirer des conséquences plus certaines pour leur conduicte. Elle raciocina donc de la sorte :

« Si le souverain bien de la vie consiste » en la rencontre d'un mariage heureux, et » que les meilleurs et plus asseurez moyens » pour y parvenir soyent la cognoissance par- » faicte des attraits qui peuvent obliger les » hommes à nous aymer, l'opinion contraire » de tous ceux qui forment un point d'hon- » neur imaginaire, et qui le cherchent où il » n'est pas, est faulse, en ce que mes sœurs, » et celles qui ont aspiré ce bon heur, ayant » porté leur esprit et leur corps, l'un à la » considération, et l'autre à l'exécution du » gentil exercice de l'amour, pour n'estre » point mesprisées, ny accusées d'ignorance » quand elles y ont esté employées, se sont » si bien trouvées de ceste doctrine, qu'ayant » en la suitte de ce desseing acquis la pos- » session des plus accomplis Gentilshommes » de France : cela me doit encore faire

» croire d'avantage que les coustumes des
» Anciens qui tenoyent leurs filles r'enfer-
» mées, sans vouloir qu'elles apprinssent
» autre chose qu'à filler, et sans leur per-
» mettre aucune fréquentation des hommes,
» estoyent autant d'abus : d'autant que le
» peu de jugement que la solitude acqué-
» roit à ces idiottes, causoit le plus souvent
» le mespris qui s'engendroit dans l'esprit de
» leurs maris, pour ce qu'il n'y a rien si
» mesprisable à une âme raisonnable, que
» l'ignorance. Je serois donc accusée d'im-
» prudence, et m'en accuserois moy-mesmes,
» si je ne faisois eslection du moyen le
» meilleur pour me faire jouyr des délices
» qui se trouvent parmy les douces caresses
» d'un espoux affectionné : puis que je vois
» par l'espreuve le chemin qui m'y peut
» conduire, lequel considérant de près, et
» jugeant que la méthode de mes sœurs est
» la plus asseurée, je ne m'en veux pas dis-
» traire, mais au contraire y adjouster : car
» si elles ont seulement passé leur ado-
» lescence en praticquant les mignardises qui
» font mourir les Amans d'une si douce
» mort, sans que de ceste praticque il en
» soit sorty autre chose que du vent, et

» qu'avec cela seulement elles ayent acquis
» la possession entière de la volonté de
» leurs moitiez : à plus forte raison si je
» fais plus qu'elles, me rendray-je plus re-
» commandable à l'endroit de celuy qui dé-
» sire s'unir avec moy soubs les liens de
» l'Himen, en ce qu'on se rend d'autant
» plus admirable que l'on entreprend et exé-
» cute choses difficiles. Je veux donc mettre
» peine, que celuy que mes proches m'ont
» ordonné pour mary, lequel je dois espou-
» ser dans trois mois, se trouve tellement
» pris dans les liens de ma gentillesse, que
» tant s'en faut qu'il recognoisse la cousture
» de mon pucelage, que je feray faire le plus
» proprement qu'il me sera possible : je dé-
» sire qu'il ne juge pas seulement que je se-
» ray grosse de demy terme en ce temps-là,
» tant je luy veux fasciner les yeux, la fan-
» tasie, et tous les sens, par la diversité de
» mes caresses. Et faisant cela de la sorte
» comme je m'asseure d'exécuter, ce sera
» faire veoir clairement que ç'a esté au temps
» passé, et est encore une offence bien
» grande, contre l'authorité de l'amour,
» d'avoir empesché par tant d'années les
» pauvres fillettes de passer leur temps sur

» la considération de ce poinct d'honneur
» invisible. »

Comme ceste gentille amoureuse se l'estoit proposé, elle l'exécuta : car estant tous les jours visitée de son futur espoux, elle le sçeut rendre tellement espris par ses charmes, qu'il ne respiroit que par la douceur de ses parolles, et luy tardoit de telle sorte que le terme limité pour son consentement ne fust arrivé, pour cueillir dans le jardin de cette Mignonne la fleur de ce pucelage recousu, que les heures luy duroient des années, les jours des siècles, et les sepmaines un jamais : tant l'ardeur de son affectionné désir luy réchauffoit le cœur.

Cependant le temps, glissant tousjours selon sa coustume ordinaire, fait rencontrer à ce gentil Amant ceste journée tant heureuse, et de luy tant souhaittée, qui le devoit récompenser de toutes les peines qu'il avoit prinses et souffertes en ceste attente, par la possession des beautez de sa Maistresse : laquelle un mois auparavant avoit donné si bon ordre à remettre les parties dilatées, qu'encore que la dame du milieu fust retirée il y avoit long temps, les barres froissées, la barbole abbatue, le ponnant débiffé, le guilloc-

quet fendu, le guillevard eslargi, et le halleron desmis, jamais pourtant il n'y cogneut rien, tant la Maistresse qui avoit travaillé à r'ajuster ces pièces estoit experte en son art : et se releva le matin si content, d'auprès de ceste pucelle à gros grain, que l'image du contentement estoit tellement peincte dans son visage, qu'il ne falloit point qu'il le déclarast par sa bouche.

Quelques jours après sa conqueste, il emmeine ceste belle en sa maison, où après avoir séjourné trois mois, elle jugea bien que le terme approchoit de son accouchement, qui fist qu'elle envoya promptement querir une sage femme, dont elle cognoissoit l'expérience et la fidélité, à laquelle elle se descouvre, et luy dist comme elle estoit grosse de quatre mois le jour de ses nopces ; que toutesfois elle avoit si bien joué son personnage, que son mary n'y avoit encore rien cogneu. La vieille Matrone la console, et luy dist qu'elle ne se mist point en peine, et qu'elle accommoderoit bien tout. Là-dessus elle s'en va, et en partant elle dist au Maistre de la maison que sa femme estoit grosse, comme elle croyoit, de trois mois, et qu'il prist bien garde qu'elle ne se blessast, d'autant que les

blesseures des premiers estoient fort hazardeuses, puis elle prend congé, avec promesse de retourner bien tost. Cependant le temps de l'accouchement s'approchoit, qui obligea ceste belle Dame d'envoyer querir sa fidelle Conseillère, de peur d'estre prise au despourveu ; qui ne manqua pas au mandement de se porter auprès d'elle, où elle ne séjourna pas quatre jours, sans avoir cognoissance certaine de la maturité du fruit, et que deux ou trois au plus ne se passeroient, sans qu'il tombast de l'arbre. Ayant donc donné advis à ceste patiente de ce qu'elle devoit faire, elle mène son mary pourmener dans le parc de la maison, qui est fort beau, où après avoir ait quelques tours, tesmoignant estre lasse, lle se veut retirer dans sa chambre, où s'acheminant et montant l'escalier, elle feignit de faire un faux pas, et se laisse tomber (assez doucement toutesfois). Son pauvre mary, qui la suivoit, court pour la relever ; mais elle tesmoigna ressentir tant de douleurs, qu'il luy falut appeller du secours pour l'emporter, demeurant si interdit de cest accident qu'il estimoit véritable, que dès qu'il l'eut conduitte en sa chambre, il luy prend une foiblesse si grande, causée de la

douleur qu'il avoit ressenty par la surprise de ceste peur, que véritablement il avoit plus de besoin de secours, que ceste dissimulée. Néantmoins, quand il fut revenu à soy, la première chose qu'il demanda, fut des nouvelles de ses chères amours ; on luy dist qu'elle estoit fort mal, et que la sage femme estoit auprés d'elle, qu'il envoya querir pour sçavoir plus véritablement de sa bouche ce qu'elle jugeoit du malheur si inopinément arrivé ; qui luy dist qu'elle ne pouvoit encore s'asseurer de rien, qu'à la vérité elle estoit en danger, qu'il falloit attendre quel seroit l'évènement, et qu'elle pensoit pourtant que cest effort feroit sortir son enfant : que si cela arrivoit, elle avoit espérance que tout se porteroit bien. Le pauvre abusé la renvoye auprès de la malade, et se met à faire mille vœux, et dire autant d'oraisons, qu'il n'eut loisir presque d'achever, qu'on luy vint restituer la vie par la nouvelle du prompt et heureux accouchement de ceste dissimulée. Il n'eut la patience d'en ouyr d'avantage pour se porter au lieu où son imagination estoit attachée ; la sage femme luy vint au devant avec un visage gay, qui luy dist : « Res- » jouyssez-vous, Monsieur, je vous rendray



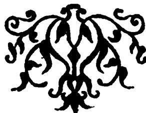


» bien tost Madame preste à en faire autant;
» elle n'en aura que le mal, Dieu aydant,
» pour ce coup; mais une autrefois faites que
» le fruict que vous planterez soit mieux at-
» taché, afin qu'il ne tombe pas si tost. » Le
pauvre Joannes, tout ravy d'aise, embrasse
la bonne vieille, et les larmes aux yeux lui
respond : — « Hélas! ma mère, que vous me
» rendez content par vos paroles! mais je le
» serois bien d'avantage, si mon aise n'estoit
» troublé par l'appréhension que j'ay de la
» mort de ceste petite créature que j'apper-
» çoy là auprès de sa mère : que si je la pou-
» vois rachepter de mon sang, je vous jure
» que je vous le donnerois tout à ceste heure,
» pour la retirer du tombeau où elle sera
» bien tost, croyant impossible qu'elle puisse
» vivre, n'estant pas venue à terme. » Ce di-
sant, il fust tombé esvanouy, si la bonne
Matrone ne l'eust soustenu, qui luy repart :
— « Tout beau, Monsieur, revenez à vous,
» et m'entendez : à ce que je vois, vous avez
» fort peu de cognoissance des merveilleux
» effects de la nature, et principalement en
» ce qui regarde nostre art : mais sçachant
» par espreuve ce que vous ignorez, je vous
» advise que je ne juge pas ceste petite fillette

» estre si près de sa fin que vous pensez,
» croyant qu'elle sera pour vivre et vous
» donner un jour du contentement : et ne
» vous amusez à ce qu'elle est venue au cin-
» quiesme mois de vostre mariage ; car si ce
» n'est par un autre accident que celuy de sa
» naissance, elle n'aura point de mal : vous
» asseurant que tous ceux que j'ay jamais
» receus à cinq, et à quatre, ont tousjours, ou
» le plus souvent, vescu, et sont venus à
» perfection. » Ces discours consolèrent tellement ce désolé que, r'embrassant de rechef ceste ruzée, il se r'appaisa de telle sorte, qu'il a confessé à plusieurs de ses amis, qu'il n'avoit point ressenty plus de contentement (ny tant) en la possession de ceste belle Commère aux premiers jours de cest aise, qu'il avoit gousté de douceurs, par l'asseurance de sa vie, et de celle de sa petite fille, qu'il croyait perdue : et se flata tellement en ceste créance, qu'il s'est (tant qu'il a vescu) estimé le plus heureux Gentilhomme du Royaume. Ce qui est pour authoriser le proverbe qui dit : *Que nul n'est heureux qui ne le pense estre.*

Si donc l'heur consiste au point que je viens de traicter, je suis d'advis que tous les

gallands de la Cour, et ceux qui sont dignes de ce tiltre, recherchent les subjects pour s'en faire possesseurs, et que les belles qui sont à marier ne s'espargnent point à praticquer les moyens qui les peuvent rendre dignes de contenter ceux auxquels elles seront joinctes par mariage, de telle sorte que, trouvant le pucelage bien recousu, ils n'ayent point d'occasion de porter envie à celuy duquel je viens de parler.







V

Comme une belle vefve se consoloit de la perte de son mary à l'instant qu'on le portoit en terre.



NCIENNEMENT les mariages ne se contractoyent jamais qu'avec le consentement et l'affection de ceux qui y avoient le plus d'intérests, qui les rendoit si heureux, et les parties conjoinctes si contentes, que c'eust esté une chose monstrueuse, de veoir la discorde meslée parmy eux. Aussi estoit-ce la vertu seule qui servoit de guide à ceste action, n'ayant autre but en la suitte de leur entreprise, que l'honneur. Mais depuis que le temps et les révolutions ont commencé à pervertir les choses, et que l'ennemy de la nature s'estant mis partisan avec eux, a fait croire aux hommes que le

souverain bien consistoit aux richesses, alors on a veu les mariages si brouillez, que le plus souvent les familles les plus illustres et anciennes de Noblesse ont esté contrainctes d'apparier leurs enfans en des maisons si viles d'extraction, qu'aujourd'huy mille artisans se peuvent dire parens proches de ceux lesquels ils estoyent obligez de servir par leur naissance. Malheur certes déplorable parmy nostre France, de dire qu'il faille que les courages généreux des François soyent tellement r'avilis contre leur ancienne coustume (qui leur avoit acquis ceste louange par dessus toutes les nations de la terre), que de s'estre laissés conduire à une créance si pernicieuse, qui les rend aujourd'huy tributaires de la seule avarice, abandonnant pour un bien que mille accidents leur peuvent ravir, l'honneur, les délices, et le plus souvent la liberté, pour se rendre serfs de personnes indignes de les approcher, et avec lesquelles ils passent leur vie en tant d'ennuis, que le repentir leur continue jusques à la dissolution. Comme plusieurs belles et honnestes filles le tesmoignent, lesquelles sacrifient leur liberté au respect qu'elles doivent à leurs pères, qui, plus curieux de leur avarice que du

bon-heur de leurs enfans, les forcent d'espouser tels, que si leur volonté estoit considérée en ceste eslection, on remarqueroit qu'elles choisiroyent plustost d'espouser la mort, ou une Religion, que les personnes qui leur sont données : qui les oblige le plus souvent à entreprendre des coups de désespoir si sinistres, que les exécutant, le desplaisir et quelquefois l'ignominie en demeure perpétuellement marquée dans leur race ; et est bien certain que si la Tragédie ne réussit par le moyen de ces pauvres désolées, pour le moins elles la souhaittent arriver par autre voye, en la personne de celuy qu'elles ne peuvent aymer. Et le meilleur marché que les Cavaliers qui prennent des femmes de ceste sorte peuvent espérer, est de porter le pannache, que l'on trouve aujourd'huy à si bon compte : avec asseurance que si le desplaisir de cest accident leur donne une fièvre, qui les emporte dans les Champs Élisées, plaindre leur malheur, leurs gentilles ennemyes n'en entreront point en désespoir de telle sorte, qu'elles ne soyent fort aisées à recevoir consolation : et n'entreprendront point de faire bastir un tombeau au deffunct qui prenne tiltre de la huictiesme merveille du monde, à l'imitation

de ceste vertueuse Royne, qui esleva le superbe Mausole à la mémoire de son Mary.

Pour tesmoignage de mes paroles : c'est que depuis peu en ceste ville de Paris, il s'est trouvé une belle Dame, laquelle ayant passé les jours de son mariage en perpétuelle tristesse, n'estant la personne qui luy tenoit compagnie digne de posséder un trésor si précieux, ny de taster d'un si bon morceau, duquel mesme il sembloit perdre le goust, suivant la coustume des ignorans qui ne font jamais cas des choses qu'ils ont avec trop de facilité, quelque dignes qu'elles soyent d'estre chéries, arriva que ce rustique mary s'estant eschauffé à jouer à la paulme, fut surpris d'une pleurésie, qui l'envoya promptement visiter le bon homme Charon : duquel ayant passé la barque, il fut logé dans ces lieux ténébreux, selon le mérite du traictement qu'il avoit donné à son espouse, recevant les peines méritées par le peu d'affection qu'il luy avoit tesmoigné. La pauvrette pourtant ne peut, à la survenue de cest accident, qu'elle ne respandist des larmes, et que son action ne tesmoignast un ressentiment de desplaisir à la pluspart de ses proches, qui estoyent venus opposer leurs paroles, pour empescher que

l'orage de l'ennuy ne produist, à ce premier mouvement, quelque chose de sinistre en elle. Les uns luy remettoyent devant les yeux la constance de plusieurs Dames anciennes en pareille occasion. Les autres luy alléguoyent des exemples plus modernes, et de celles de sa cognoissance; desquelles la résolution méritoit d'estre gravée dans le Ciel. Les plus dévotieux luy firent venir des gens d'Église, qui avec les plus belles raisons, puisées dans les lieux plus secrets de la Théologie, luy monstroyent comme les plus sçavants personnages avoient souffert avec patience les accidens qui sont communs aux hommes, et que c'estoit le chemin pour passer le contentement des bien heureux, que de se former sans révolte à la volonté du souverain. Plusieurs autres discours choisis luy estoyent offerts à ceste mesme fin, de la pluspart de la compagnie, qui furent interrompus par la survenue des personnes destinez pour rendre le dernier office au deffunct : le chant funèbre desquels esmeut les sens de ceste belle de telle sorte, que les souspirs qu'elle faisoit exaller de son estomach, donnoient appréhension à ceux qui la voyoient en cest estat, qu'elle ne peust supporter ceste

violence. Mais une Dame de ses meilleures amies, et qui avoit tousjours participé à la pluspart de ses secrets, sçachant de quelle façon ceste désolée avoit glissé les années avec celuy pour lequel elle jettoit ces larmes, s'estonnoit comme ceste perte luy estoit si sensible : qui l'obligea de la tirer à part dans un cabinet, et luy dire ces parolles : « Je » m'estonne grandement, et entre en admi- » ration, de l'occasion qui vous meut à tes- » moigner tant de tristesse pour un subjet » qui plustost vous devroit combler de con- » tentement, veu la misère où vous estiez » réduite, pendant que ses yeux estoient » remplis de lumière, et que la vie luy per- » mettoit d'exercer sa tyrannie en vostre en- » droit, par les mauvais traictements con- » tinuels dont il agitoit sans cesse vostre » humeur. Combien de fois m'avez-vous re- » présenté les géhennes que vous souffristes, » quand par la résolution de vos proches, » vous fustes forcée à espouser celuy dont » vous pleurez la mémoire ? Avec quelles » tristes paroles ay-je entendu de vostre bou- » che les supplices que vous avez endurez en » sa compagnie ? Les plaintes que vous avez » fait ressentir à mes oreilles, de la captivité

» où il vous tenoit, les refus qu'il vous fai-
» soit de fréquenter les bonnes compagnies,
» et les soupçons qu'il prenoit de vostre gail-
» lardise, sont des moyens assez forts pour
» me faire croire que la mélancolie que vous
» monstrez par dehors, ne doit pas violenter
» vostre cœur : ou bien il faudroit que je
» creusse que tout ce que vous m'avez dit en
» particulier par le passé, fussent des men-
» songes : ce que je ne puis m'imaginer, veu
» le piteux estat où je vous croyois, par faute
» d'estre aymée et chérie selon vostre mérite.
» Mais voicy le temps que si vous voulez
» m'entendre, et me croire, vous aurez au-
» tant d'occasion de vous dire heureuse,
» comme vous vous estes réputée jusques à
» ceste heure indigne de ceste qualité. »

— « Hélas ! ma chère amye » (luy repart ceste belle attristée), « si vous pouviez trouver
» un remède au mal qui me blesse, et qui
» cause en moy la langueur que vous voyez
» despeinte dans mon visage, vous auriez
» faict une œuvre que je croy si difficile,
» qu'elle approche fort près de l'impossibilité,
» n'y ayant, comme je croy, que la divinité
» seule qui me puisse tirer du labyrinthe où
» j'ay séjourné par tant d'années. »

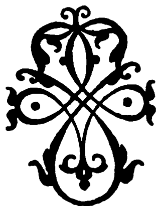
Ceste responce fit juger à ceste consolatrice, que ses paroles avoient eu quelque pouvoir d'assoupir ses sanglots, et d'émousser la pointe de ce désespoir, puis que ceste belle vefve y avoit presté l'oreille : qui la fit continuer ses persuasions de ceste sorte : « Je
» suis bien aise dequoy vous avez donné
» trève à vos souspirs et à vos larmes, pour
» entendre mon advis, qui vous peut con-
» duire au Paradis des délices. Vous sçavez
» de quelle sorte vous avez esté aymée, ser-
» vie, et respectée d'un tel » (qu'elle nomma),
« lequel n'a jamais quitté le vœu qu'il a faict
» de tout temps de mourir vostre serviteur,
» quelque mauvais visage qu'il aye receu de
» celuy qui s'opposoit à ses amoureux des-
» seings ; et n'a oncques voulu entendre à
» unir sa volonté avec une autre que la vo-
» stre, quelques sollicitations que ses amys
» luy ayent peu faire : s'estimant assez heu-
» reux d'entretenir ses pensées en la douceur
» que ses espérances luy donnoient de se
» veoir un jour récompensé des peines qu'il
» a souffertes en ceste longue attente, et des
» langueurs qu'il a endurées, de veoir la
» chose qu'il aymoit le plus en ce monde,
» privée de toutes sortes de plaisirs. Telle-

» ment que ce seroit un sacrilège, que de
» desnier à ce galand Cavalier ce que sa pa-
» tience, sa courtoisie, et son affection luy
» doivent avoir acquis auprès de vous, et sur
» vous; que si vous me croyez, vous banni-
» rez ces afflictions qui vous accompagnent,
» et favorisant ce gentil Amant de vos bon-
» nes graces, lui donnerez la possession de
» ce qu'il attend, et qu'il mérite avec raison.
» Que si vous le faites de la sorte, vous co-
» gnoistrez que mon advis aura de telle sorte
» esté à vostre advantage, que vous bénirez
» le jour qui vous a donné ma cognois-
» sance pour en estre réussy un tel effect à
» vostre advantage. »

La fin de ces mots attirant des larmes en quantité en ceste désolée, l'obligèrent à faire exaller ceste response de sa belle bouche :
— « Il faut que je confesse, mon cher cœur,
» que je n'eusse jamais creu la consolation
» des amyes avoir tant de force dans un
» courage affligé, que je la viens de reco-
» gnoistre, et serois honteuse de confesser
» à une autre ce à quoy ma pensée vient
» d'obliger mon inclination : mais à vous à
» qui je n'ay rien tenu caché de mes plus
» particulières imaginations, je vous diray

» que dès l'heure que la fortune a eu tran-
» ché le fil de la vie à mon mary, dès l'heure
» mesme celuy dont vous me parlez est tel-
» lement entré dans ma fantasie, et a pris
» telle place dans le milieu de mon cœur,
» que je ne vivray point en repos, que je ne
» luy aye rendu tesmoignage de mon affe-
» ction par des faveurs si douces, qu'il aura
» juste raison de s'en contenter, et d'esti-
» mer son attente bien employée, puis qu'il
» luy en sera réussy un tel fruict : vous con-
» fessant ingénuement qu'à l'instant que
» vous m'avez parlé, et ouvert la bouche
» pour me représenter ses perfections, j'avois
» tellement les yeux de ma pensée tournez
» vers luy, que la seule crainte de n'arriver
» assez tost au but de mon désir estoit plus
» l'occasion de mes larmes, que la perte de
» la personne qui ne m'estoit pas si chère :
» mais estant chose nécessaire à la bien-
» séance, que de feindre un desplaisir en
» une telle surprise, ne trouvez estrange si
» je continue en ceste dissimulation quel-
» ques jours, afin que ceux qui me cognois-
» sent, et celuy mesmes que j'ayme de tout
» mon cœur, m'en estime d'avantage, et
» croye, puis que je pleure de telle sorte

» une personne qui m'en donnoit si peu
» d'occasion, que mon naturel me porte-
» roit plus à l'endroit de ceux auxquels
» je serois obligée par un amour récipro-
» que. »





VI

De quelle sorte un Seigneur de ceste France descouvrit à la mère d'une belle fille qu'il servoit, la privauté qu'il avoit avec elle, et comme, au lieu de fulminer contre luy, elle luy ayda à tenir ses amours secrettes.

'AMOUR a tousjours exercé son pouvoir de telle sorte avec les Dames, et principalement sur les belles, qu'il s'en est fort peu veu jusques icy, qui n'ayent fléchy soubs ses loix, pourveu qu'elles y ayent esté persuadées de bonne grace. Et bien qu'il s'en trouve souvent qui font des difficultez extrèmes à s'y assubjectir, pour avoir, plus que les autres, cognoissance

des espines qui se rencontrent parmy les roses que l'on recueille dans son jardin, comme les tromperies, les perfidies, les mensonges, les calomnies, et mille autres choses que l'inconstance et l'imprudence enfantent dans le courage des Amants : néantmoins quand quelques galands cavaliers accompaignez de la modestie, de la douceur, de la fidélité, et du secret, s'offrent à elles, et que parmy cela ils leur font juger que leur vie ne peut subsister que par la force qu'elle reçoit dans la douceur de leurs regards, si elles ne sont du tout insensibles, il n'y a nulle doubte qu'elles se mettent à leur mercy et à leur discrétion, s'asseurant qu'estant conduites par le jugement de personnes si vertueuses, elles ne peuvent succomber en leurs affections. Les plus sages font de la sorte, mais beaucoup d'autres n'y regardent pas de si près ; car pourveu que la rotonde soit bien mise, le poil bien frisé, la moustache relevée, la plume sur l'oreille et que pour toute vertu l'effronterie leur face compagnie, avec des parolles et des actions qui se laissent aller sans considération à tout ce qui est de leur désir, ce sont cenx-là qui sont jugez dignes de la possession de ce qu'elles ont de plus cher : mais

aussi le repentir leur en arrive de bonne heure, d'autant que ces esventez de cervelle ne pouvant considérer le bien que ce leur est de jouir d'un tel thrésor, n'ayant autre ressentiment que celuy des seuls plaisirs de la chair, laissant les douceurs qui se treuvent en la libre fréquentation d'un bel esprit, à l'imitation des bestes, leur appétit passé ils mesprisent la chose et souvent, pour récompense des faveurs receues, ils les publient par toutes les bonnes compagnies, faisant trophée et vanité de raconter ce qu'au péril de leur vie et de leur honneur tout ensemble ils devroyent celer ; et quelquefois ils se glorifient de faire recevoir des affronts à celles qui les ont faits jouissans du fruict le plus doux dont l'amour nourrit ses plus chers serviteurs.

Et afin que vous n'estimiez pas que ce discours soit faulx, je vous diray que du règne de Henry II, il y eut une dame en sa Cour, de bonne maison, qui avoit passé sa jeunesse du temps du Roy Charles, et tenue en si bonne réputation, qu'elle n'ignoroit ny la théorique, ny la practique de la science qui s'exerce parmy les amoureux, ayant acquis une telle renommée en ce mestier, que tous les plus galands ne s'estimoyent dignes de

ce nom s'ils n'avoyent esté à son eschole. Vous pouvez penser que si elle prenoit la peine de donner leçon à toute la jeunesse de la Cour, qu'elle n'oublioyt pas ses enfans, et principalement quatre filles qu'elle avoit eslevées, les plus belles de la Cour : qui faisoit que son logis estoit une académie amoureuse, si gentille, que le Roy, les Princes, et les plus grands Seigneurs alloyent souvent rendre hommage à la maistresse de la maison, et addresser leurs prières à ces belles. Trois desquelles furent mariées en des meilleures maisons du Royaume, dans lesquelles elles n'entrèrent pas si neufves, qu'elles ne fussent capables d'enseigner leurs marys en ce qui despendoit de l'art qu'elles avoient appris soubs l'aisle de leur mère.

La plus jeune seulement luy resta, qu'elle tenoit si chère, qu'elle employoit toute sa science pour luy faire apprendre la perfection de ce qu'elle avoit si doucement praticqué durant sa vie A quoy la petite prend telle peine, pour retenir, qu'en ayant desjà l'esprit imbu, elle voulut mettre en usage ce qu'elle ne sçavoit encore que par discours. Tellement qu'un jour sa mère estant allée en Touraine, où elle avoit de grands biens,

et faisant séjour à Tours, un Seigneur de qualité, et des plus galands de son temps, s'asseurant estre impossible que ceste jeune beauté n'eust, parmy les instructions de sa mère, esté esmeue de quelque désir de gouster les douceurs dont il s'imaginoit qu'elle n'avoit encore que ouy parler, porté de ceste considération, il se mist à fréquenter souvent au logis de ceste bonne vieille, duquel il estoit fort cogneu : laquelle estant bien aise de le veoir parler à sa fille, pour tousjours la former à avoir asseurance d'entretenir les galands hommes, il luy addressa des paroles si douces, et des persuasions si agréables, que cette jeunette, qui n'attendoit qu'une occasion pareille, voyant la gentillesse de ce Cavalier, le prit au mot, et luy donna heure du soir, comme sa mère estoit dans son cabinet, où elle séjournoit tousjours fort long temps, pendant lequel ceste belle vierge ne laissoit de se mettre au lict. Luy ne manqua pas, comme il vit ceste bonne Dame luy donner le bon soir, de se retirer, puis, dès qu'elle fut entrée dans le lieu où ordinairement elle passoit les serées, il se glisse à la faveur de l'obscurité par une petite allée, dans la garderobbe, suivant le com-

mandement qu'il en avoit, où estant, en attendant l'heure bien heureuse qui devoit conduire entre ses bras ceste innocente beauté, il s'entretenoit dans les douces espérances des délices qu'il se voyoit prest de gouster.

Cependant ceste Mignonne se met au lieu de repos, et feignant l'endormie, pria toutes les femmes de se retirer avec sa mère, et la laisser dormir. A quoy ayant obéy, et fait entendre à la bonne femme l'occasion de leur retraitte, elle leur commande de ne luy faire point de bruit, et de peur elle-mesme de l'incommoder en son repos, elle se fait déshabiller au lieu où elle estoit : durant lequel temps ceste belle Amoureuse, ne perdant l'occasion, fut trouver celuy qui luy apprit la sorte qu'il falloit mettre en usage les préceptes qu'elle avoit appris, et par les discours de sa mère, et par l'exemple de ses sœurs : et bien que le commencement luy en fust un peu rude, son gentil Précepteur continua sa leçon si doucement, que le tesmoignage qu'elle rendit de son ayse par son action, le contenta tellement, qu'il voulut de rechef recommencer : quand ils ouyrent sortir la bonne femme du cabinet. A ce bruit il se cache dans un coing derrière une

tapisserie, pour la laisser mettre au lict; mais au lieu de s'y acheminer droict, elle va à celuy de sa chère fille, pour veoir si elle dormoit de bon somme; ne la trouvant, elle se douta qu'elle estoit à la garderobbe, où elle entre, et la rencontrant qu'elle retournoit, elle l'arresta, luy disant : « Et bien, » ma Mignonne, comment vous trouvez- » vous? quelque petite incommodité vous » a-t-elle obligée de vous lever? — Non, » Madame, » luy repart-elle, « je me porte » fort bien, et mieux que quand je me suis » mise au lict, que j'estois tourmentée d'un si » extrème mal de teste, que je n'en pouvois » plus; mais à ceste heure je ne ressens » nulle incommodité, et ne fus jamais plus » contente. »

Là dessus, s'en voulant aller, elle fut retenue de ceste bonne Matrone, pour l'entretenir sur la chaire percée où elle se va mettre. Puis, commençant l'*Introite* de sa harangue par demie douzaine de tons enrouez, qu'elle fit sortir de son derrière, ce jeune Seigneur, qui voyoit et entendoit toute ceste farce du lieu où il estoit en embuscade, pensa que puis qu'il estoit de la partie, qu'il luy falloit jouer son personnage; ce qui l'obligea

de faire responce du derrière avec la mesme
cadence, et d'un son un peu plus relevé, à
ceste vieille Sibile : laquelle, pensant que ce
fust sa fille qui luy fist ceste repartie, se met
à rire en disant : « En vérité, ma fille, si
» vous estes aussi prompte à respondre du
» devant, comme je viens d'entendre vostre
» diligence du derrière, je ne cognois per-
» sonne en France qui vous puisse mettre
» au rouet. » La pauvrette n'osa désavouer
que ce ne fust elle, de peur de descouvrir le
pot aux roses, mais en contrefaisant la hon-
teuse, elle laisse passer ces paroles sans dire
mot. La bonne femme, qui ne songeoit à
autre chose qu'à employer le temps selon
l'occasion qui la tenoit en ce lieu, s'y effor-
çant elle fait encore résonner pareille chan-
son que la première, laquelle venant à choc-
quer les oreilles de l'Écho, le repart fut aussi
prompt, et en mesmes termes, que l'autre :
qui estonna ceste bonne Dame, cognoissant
bien que ce n'estoit pas sa fille. Et après
avoir demandé deux ou trois fois : « Qui
» est là ? » voyant que personne ne par-
loit, elle creut que c'estoit une de ses fem-
mes de chambre, qui quelquesfois contrefai-
soit la bouffonne pour la faire rire, de sorte

que cela ne l'obligea point de quitter son entreprise qu'elle ne l'eust mise à fin. Recommençant donc pour la troisiesme fois la mesme chanson, sur un air plus relevé, le contrepoids ne manqua point de l'autre costé; mais celuy qui avoit esté jusques là si juste en ses reparties, ne se peut empescher que le dernier ton de son gentil Musicien ne tirast de sa bouche un esclat de rire, si haut, que la cauteleuse vieille se douta de ce qui estoit, et dont elle fut asseurée quand, levant la tapisserie, elle cogneut celui qui luy avoit aydé à chanter sa chanson, jugeant qu'il avoit bien tenu sa partie avec sa fille, d'autre sorte; et que sans doute il avoit pris le dessus. Mais voyant que la chose estoit faicte, et qu'aussi bien si ce n'eust esté à l'heure, c'eust esté une autre fois, et peut estre avec tel, qu'elle n'eust pas eu si agréable que cestuy-là, elle n'en fit pas plus de bruit : au contraire, au lieu de fulminer contr'eux, elle addressa sa parole à sa fille, luy disant : « Je m'estonne, m'amie, comme vous avez » esté si imprudente de vous mettre en » hazard d'estre découverte de tous ceux de » céans en une telle action, et comme vous » n'avez esté plus advisée de prendre vos

» mesures de sorte que vous n'eussiez point
» couru ceste risque. Considérez, je vous
» supplie, si un autre que moy eust ren-
» contré Monsieur et vous si près l'un de
» l'autre à telle heure, et en l'estat où vous
» estiez, ce que c'eust esté. Mais puis que le
» tout est passé de la sorte, il n'y a point
» de mal, et suis bien aise (Monsieur) de-
» quoy vous avez chanté avec moy : car si
» je ne vous eusse descouvert par là, peut-
» estre que quelqu'une de mes femmes eust
» eu ceste cognoissance, ce que je ne dési-
» rerois, estant indigne de participer aux
» douceurs des personnes de vostre mérite :
» tout ce que je plains est l'incommodité
» que vous avez soufferte en un si mauvais
» séjour, mais je vous en récompenseray
» tout à ceste heure. »

Ce disant elle le prit d'une main et sa fille de l'autre, et les conduisant vers son lict, elle leur dict : « Je veux que vous passiez
» tous deux la nuict ensemble, et que vous
» jouissiez sans alarme des douces caresses
» que l'amour produit ; car puis que ma fille
» a fait eslection de vous pour vous donner
» les premières fleurs de son jardin, cueillez-
» les si doucement, qu'elle n'aye point occa-

» sion de se plaindre des douleurs que (je
» m'asseure) luy avez fait sentir. »

Combien y a-il de telles mères, si elles avoient trouvé leurs filles en pareil estat, qui feroyent un bruit si grand, que non contentes que ceux de la maison en eussent les oreilles rompues, elles voudroient encore au préjudice de la réputation des pauvres ignorantes divulguer leur action devant tout le monde? Mais elles se trompent; car par là elles empeschent leur fortune, où faisant de la sorte que ceste prudente et advisée, leurs enfans ne laissent de trouver de bons partys, comme fit cette belle déflorée, laquelle peu de temps après espousa un Seigneur des meilleures maisons de France, qui n'y recogneut rien, pource que le pucelage avoit esté si bien recousu, que les poincts n'y paroissoient point du tout, tant l'ouvrière estoit expérimentée en son art.





VII

De la raison pertinente qu'une belle Dame donna de la cause du Cocuage.



C'EST une estrange maladie que d'estre Cocu, et ce qui me la fait estimer telle, est la commune opinion des meilleurs Médecins de l'univers, qui tiennent que tout mal où la cause est incogneue, se doit estimer extrème. Or est-il qu'il n'y a point de raison certaine du cocuage, au moins que nos pères nous ayent laissé par tradition ; c'est pourquoy il ne se faut pas esbahir si je me trouve empesché à en dire le subjet. Tous les livres qui en sont escrits n'en parlent point pertinemment à ma fantasie. Les Cavaliers de ce temps qui devroient en sçavoir d'avantage que ceux du passé, pour ce que, outre qu'ils ont cognoissance que leurs ayeulx et leurs pères estoyent

cocus, la pluspart d'eux le sont encore à présent : néantmoins ils demeurent court en l'explication de ceste infirmité, si toutesfois je la dois nommer infirmité, puis que des choses dont nous n'avons pas esclarcissement, nous n'en devons parler que sobrement, de peur de nous offenser nous-mesmes, en blasmant ce qui est bon par faute d'intelligence. Les Théologiens censurent contre ceste maladie (que je suis d'advis de nommer ainsi, jusques à ce que nous voyons que ce soit un bien dans la République, que d'estre cocu) ; mais pour cela ce n'est pas monstrer à descouvert d'où elle provient. Les Jurisconsultes crient tant qu'ils peuvent après dans leurs plaidoyers, et par leurs loix, mais ils sont récusables, pource que de six qui portent la robe, les cinq sont de la confrairie, occasion pourquoy ils en parlent de la sorte. Les Gentilshommes fulminent à l'encontre de toute leur force, pource qu'ils ont peur qu'on leur rende ce qu'ils prestent à autruy : ce que pourtant leur arrive assez souvent : mais de donner ny les uns ny les autres raison asseurée des subjets qui engendrent ce mal, c'est ce que je n'ay point encore veu n'y entendu, qui me mettoit comme hors d'espoir

d'en pouvoir comprendre l'origine; car de suivre l'exemple de ce Philosophe, qui se précipita dans la mer, pour n'avoir peu cognoistre la cause du flux et reflux, disant en s'y jettant : « Puis que je n'ay peu comprendre ce qui est l'effect de la mer, il faut que » la mer me comprenne, » je n'en fus pas d'advis, ayant mieux aymé ignorer d'où provenoit le cocuage, que de m'en asseurer en me faisant Cocu. Mais comme aux plus difficiles entreprises il y a plus d'honneur à les conduire à fin que les autres qui sont moindres, je me résolus de n'en demeurer pas là, et de mettre peine à trouver ce à quoy les autres avoient failly : et pour cest effect chercher tous les artifices propres à favoriser mon desseing, qui me fit entrer en considération, que les femmes estant celles qui faisoyent leurs maris cocus, c'estoit à elles à qui il me falloit addresser, pour sçavoir ce que je désirois. Qui m'obligea d'en praticquer des plus galantes de ce siècle, et des plus entendues en la fabrique de ces gentils Oyseaux, lesquelles suppliant d'instruire mon ignorance, les unes me dirent que la beauté, la courtoisie, et la gentillesse de laquelle les Cavaliers usoyent quelquefois, en leur repré-

sentant les passions qu'ils souffroyent pour leur subjet, esmouvoyent le plus souvent leurs affections de telle sorte, qu'estant prises sur le temps de ceste esmotion, il leur estoit impossible de s'empescher de faire leur mary Cocu. Les autres disoient qu'estans fort mal traitées de leur espoux, et chéries et honorées de quelque galand homme, cela les portoit à suivre la piste des premiers : d'autres encore m'asseurèrent que la mauvaise grace, et les sottes actions de leurs moitiez, estoient quelquesfois contrepoinctées de telle sorte, par la douceur et la civilité de quelque gentil Amant, que ceste maladie dont nous parlons prenoit sa source de là. Toutes lesquelles raisons ne me rendoient satisfait, et me sembloit bien qu'il y en avoit de meilleures ; lesquelles m'estans incogneues, cela me faisoit perdre l'espérance d'en sçavoir d'avantage. Mais comme il arrive ordinairement, que lorsqu'on attend le moins les choses, c'est à l'heure qu'elles se trouvent : de mesmes lors que moins je pensois estre esclarcy de mon doute, je m'en trouvay tellement satisfait, que je ne veux pas cacher ceste instruction à quantité de personnes qui en ont besoing. Car il est tout certain que la parfaicte sagesse

consiste à se sçavoir cognoistre soy-mesmes ; cependant il y a beaucoup de Cocus qui se sçavent bien l'estre, mais ils ne sçauroient dire l'occasion : tellement que ce n'est pas se bien cognoistre que cela !

C'est donc ce qui m'oblige à leur faire veoir la raison qu'une belle Dame m'en donna il y a fort peu de jours, en une fort bonne compagnie en ceste ville de Paris, où celle dont je parle se trouva, avec laquelle faisant naistre mille propos de gaillardise, arrive que toute la trouppe suivant nostre piste, quelqu'un mist en avant un discours du cocuage, qui fut continué assez longtemps avec rizée, chascun y apportant du sien, jusques à ce qu'entreprenant la parole, je leur dis : « Mes Dames, il y a fort long- » temps que j'ay ouy parler de ceste mala- » die, mais personne ne m'a encore sceu dire » d'où elle provenoit : si parmy vous je » trouve quelque esclarcissement sur ce poinct, » je publieray les louanges de celle qui me » satisfera, par dessus les autres de ma co- » noissance, qui n'ont encore sceu pénétrer » ce secret. » Mes parolles les obligèrent à me respondre, et à me dire toutes les mesmes raisons que je vous ay fait entendre et

remarquer cy-dessus ; et ne restant plus que ceste belle (que j'avois tousjours entretenue) à dire son opinion, elle se prist à soubzrire, et en soubzriant à proférer ces paroles : « Vrayement je ne pensois pas que parmy une » si bonne compagnie, l'ignorance eust peu » trouver place, et mesmes au subjet de la » question qui s'agist ; pource qu'il n'y a que » deux mots à la résouldre si véritablement, » que toutes les personnes du monde ne sçau- » roient renverser la résolution que je vous » en vay donner. Retenez donc » (dit-elle, m'addressant sa parole) « que la principale » chose qui fait les hommes Cocus, les plus » galands, les plus accomplis, et ceux qui » traictent le mieux leurs femmes (qui le sont » aussi bien que les autres), est, que deux » font plus qu'un. »

Voilà, mes Dames, la raison du Cocuage que ceste belle me fit veoir, laquelle je tiens si véritable, que je n'en croy pas une meilleure : si vous la trouvez bonne, je vous conseille de vous en servir, et faire chanter le Cocu en tout temps.





VIII

Du danger qu'il y a de mettre des enfans en Religion avant qu'ils ayent l'usage de la raison; et de quelle sorte toute une compagnie de Religieuses se releva du vœu qu'elles disoyent avoir faict pour obéir à leurs parens.



Si les hommes avoient les yeux de l'entendement perpétuellement bandez à considérer les embusches et les appas que l'ennemy commun de la nature leur dresse, pour les attraper dans ses retz, ils ne feroient action ny démarche qu'ils n'appellassent la raison à leur secours, pour les conduire par la droicte voye, et leur faire esquiver le hazard que sans elle ils ne sçauroient éviter. Mais le cauteleux esprit met tout son labeur à faire qu'ils oublient ceste raison, pour suivre les sens qu'il attacque

tousjours les premiers, leur monstrant les plaisirs qui se trouvent en l'exécution des pertes où il les porte presque insensiblement et lesquels le plus souvent il couvre d'un si beau masque, que la pluspart ne cognoissant le péril s'y laissent aller. Parmy ceux desquels ce trompeur s'est servy et se sert pour séduire les ames, l'avarice luy a tousjours esté et est encor le plus propre, en ce que peu de personnes se sont trouvées anciennement, et se trouvent à présent, qui ayent rejetté les richesses et l'accroissement de leurs maisons, les uns ne se souciant pas de quelle sorte, pourveu qu'ils y arrivent, et les autres consciencieux ne le désirant que légitimement, et sans le préjudice d'autruy. Aux premiers il luy est fort aisé de les conquérir, puis que si volontairement et sans autre considération ils lui rendent les armes: mais pour ceux-cy, il use de ce stratagème, qui est, qu'il tasche de déguiser l'amertume de ceste pilleuse, avec les douceurs des Sacrements et de la Saincte Escripture, pour leur faire avaler. Aux uns il veut leur prouver que pour se signaler à la Cour, et se faire cognoistre du Roy et des grands, il faut se battre en duel contre quelqu'un qui soit

en estime d'estre brave, afin que par la bonne opinion qu'on aura de sa valeur, il puisse parvenir aux charges, aux honneurs, et par conséquent aux biens ; et pour authoriser son dire, il a allégué tant de mensonges que nous voyons la preuve de la foy qui y a esté adjoustée en la praticque qui s'en est faicte, au préjudice des corps et des ames de tant de galands hommes qui sont péris par là. A quelques autres il leur fait remarquer que ce n'est point mal fait de tenir du bien d'Eglise, et les oblige si bien à ceste créance par ses fausses allégations, leur fascinant tellement l'imagination par ses artificieuses raisons, que beaucoup que nous estimons gens de bien, et qui véritablement le seroient sans cela, s'y laissent transporter, guidez de ceste avarice : et encor qu'ils voyent tous les jours les doctes Prédicateurs fulminer contre eux, et leur monstrer la vérité de leur censure par les Conciles, auctorisez des véritables passages de l'Escripture : néantmoins ceste cupidité d'avoir leur empesche tellement l'usage de raison, qu'ils sont incapables de discerner le vray d'avec le faux. Ceux qui ont des enfans, il les persuade en deux façons, et leur fait veoir en la première, qu'en ayant quan-

tité ils ne peuvent estre tous riches, et que les personnes sorties de bonne maison, s'ils sont laissez pauvres, cela les fait tomber en désespoir de telle sorte, qu'ils sont capables de faire du mal pour acquérir du bien : concluant que pour éviter cest accident, il les faut marier ; mais qu'estant impossible de trouver party dans des lieux qui leurs soyent esgaux en qualité, il n'y a point de danger de les apparier en des familles plus basses, voire des plus viles, estant certain qu'il y aye du bien ; n'important pas mesmes que les races soient tarées, pourveu que la tare soit couverte avec force pistoles ; sans considérer le malheur qui suit ordinairement ces mariages, et que les pauvres enfans qui sont obligez d'y entrer par la contraincte de leurs parens, sont tellement accablez de desplaisir, que la mort est le seul remède au mal qui les blesse. L'autre voye qu'il leur propose, est celle des Monastères, leur faisant faire plusieurs fautes par ce conseil, d'y mettre, si ce sont des fils, les plus contrefaicts : allégant ce blasphème, qui a fait tourner en proverbe parmy les hommes, que *tout ce qui ne vaut rien, il en faut faire un Prestre :* contre la coutume ancienne, et le commandement,

qu'il falloit tousjours donner à Dieu le meilleur. Si ce sont filles, les plus laides : disant, que les belles trouverront mieux mary, mais qu'il les faut mettre fort jeunes, et leur donner quelque vieille Religieuse, qui avec des dragées et confitures, et mille petites gentillesses, les porte à désirer le séjour du Cloistre, plus que celuy du monde : puis leur faire faire vœu de profession avant que l'esguillon de la chair aye agité leur fantasie : au lieu de n'y en mettre jamais qui ne fussent conduittes par la seule dévotion. Mais les maux extrèmes qui en sont arrivez par le passé, et qui en arrivent tous les jours, pour la trop de créance que l'on a adjoustée, et que l'on adjouste aux conseils de cest esprit pervers, nous doit servir d'un tesmoignage si certain de ses malignitez, que d'en entrer en doute, ce seroit commettre autant de mal que de croire en ses mensonges. Combien voyons-nous de Monastères de femmes remplis de la sorte que je viens de dire, qui seroient abandonnez, si on faisoit recherche de celles qui désireroient plustost d'estre de la Religion de leurs mères, que de porter le voyle, et qu'on les voulust recevoir à jetter le froc aux orties ? Car encor que ce

soit une tache d'ignominie à celles qui commettent ceste faute, et à laquelle il eschet la punition que leur ordre leur ordonne, néantmoins ces considérations n'estant assez fortes pour les divertir de faire banqueroutte à leur serment, et leur faire prendre pour remède au mal qui les presse, les jeusnes et les disciplines, il s'en est tant veu qui ont guéry leurs maladies, ou en allant chercher le Médecin, ou l'introduisant secrettement parmy elles, que de m'amuser à en particulariser les discours, ce seroit redire ce qui a esté dit plusieurs fois par d'autres.

Seulement je raconteray ce qui arriva dans une Abbaye de femmes de ce Royaume, dont je tairay le nom. Les dévotes qui y faisoient leur demeure, y ayant esté la pluspart mises de la sorte que j'ay dit cy-dessus, par force, par persuasions, par surprise, ou si jeunes, que la considération des ressentimens du monde n'avoit encore agité leurs esprits d'aucun désir contraire, lequel se fortifiant avec l'aage leur fit souhaitter de sentir l'effect des douceurs que la nature figuroit à leur imagination, de telle sorte qu'elles songeoient tous les moyens pour parvenir à l'exécution de ceste pensée, chascune en particulier oc-

cupoit son esprit à ceste recherche : mais ne rencontrant point d'occasion propre pour leur faciliter ceste voye, elles s'advisèrent d'en conférer entr'elles, pour veoir si toutes ensemble elles pourroient mieux arriver à descouvrir une invention pour parvenir à leur dessein. Tellement que de toutes celles qu'elles proposèrent, celle où elles s'arrestèrent pour la meilleure, fut de descouvrir leur maladie à un Confesseur qu'elles avoient, qui outre le soing qu'il prenoit de leurs ames, portoit aussi l'œil sur l'œconomie et leur servoit de Factotum. Estant mandé au Chapitre où elles s'assemblèrent, l'Abbesse prist la parole pour toutes en ceste sorte :

« Je ne doute pas (mon père) que vous ne
» vous estonniez d'entendre ce que je me
» suis chargée de vous dire de la part de
» toute ceste compagnie, et de la mienne ;
» mais le mal que nous sentons nous presse
» de telle sorte, qu'il n'y a plus de moyen
» de l'endurer sans secours : nous l'avons
» cherché parmy nous tant qu'il nous a esté
» possible, et ne l'y ayant rencontré, où
» puis-je avoir recours pour soulager ce trou-
» peau, qu'à celuy qui en a la conduitte ?
» Pour nous faire veoir clairement où gist

» nostre mal commun, vous devez considé-
» rer, et m'asseure que vous le sçavez assez,
» comme nous avons esté toutes mises céans
» plus par contraincte que de bonne volonté,
» et qu'il n'y en a pas une qui n'eust esté
» plus contente de vivre au monde, que dans
» ce Cloistre, et jouyr des douceurs d'un
» mariage, que d'estre obligée par vœu à la
» conservation de sa virginité. Nous avons
» répugné tant qu'il nous a esté possible à
» ces fantasies, mais nostre résistance n'a
» sceu emporter la victoire, et en sommes
» réduictes à tel poinct, que si par vostre
» ayde nous ne trouvons du secours, nous
» sommes résolues de chercher à quelque
» prix que ce soit, la voye pour chasser les
» tourmens qui nous affligent. Si toutesfois
» vous nous voulez promettre de vous em-
» ployer franchement en ceste affaire, nous
» la commettons en vostre main, affin que
» le tout se puisse (s'il y a moyen) exécuter
» sans scandale : vous asseurant que si
» vous l'entreprenez, que nous aurons pa-
» tience d'attendre quel succès réussira de
» vostre labeur. Et pource que le fait mérite
» de la diligence, je vous diray, que ce que
» nous souhaittons de vous est, que vous en-

» trepreniez un voyage vers nostre Sainct
» Père, auquel vous ferez veoir au naïf no-
» stre maladie, et l'estat où vous nous avez
» laissées, le suppliant qu'il entre en consi-
» dération de nostre misérable condition,
» et qu'il nous permette de la changer, d'al-
» ler vivre parmi nos proches, et avec ceux
» que nous espérons acquérir pour espoux ;
» et si vous voyez qu'il nous refuse ceste
» sortie, suppliez-le de rechef qu'à tout le
» moins il nous permette que quelque gentil
» Cavalier vienne apporter de l'eau dans no-
» stre feu : autrement nous serons contrainc-
» tes d'en aller nous-mesmes chercher jus-
» ques à la fontaine, aymant mieux nous
» mettre en hasard d'estre blasmées de ceux
» qui ne sentent pas nos peines, que d'estre
» perpétuellement réduictes au terme où
» nous sommes. »

Le bon homme Factotum, ayant entendu ceste gentille harangue, se préparoit à censurer leur opinion, et à leur proposer des raisons pour la renverser ; mais elles, jugeant quel estoit son desseing, se mirent toutes d'une voix à crier après luy : « Non, non,
» mon Père, il n'y a Philosophie ny Théo-
» logie qui nous puisse guérir autre que

» celle que vous avez ouye par la bouche
» de Madame ; partant résolvez-vous d'exé-
» cuter ce qu'elle vous a dit, ou bien nous
» y pourvoyerons comme le temps nous
» ordonnera. » Luy, voyant l'ardeur dont elles proféroient leurs paroles, jugea estre à propos de leur promettre l'exécution de leur volonté, et de faire un voyage vers sa Sainctеté. Tellement que les ayant appaisées par cette asseurance, et tiré promesse qu'attendant son retour, elles ne feroient rien mal à propos, il s'en va donner ordre à son partement, et s'acheminant le lendemain du matin, il fit si bonne diligence qu'en peu de temps il arriva à Rome, où il séjourna peu sans aller trouver le Sainct Père, auquel il raconta de mot à mot l'extrème désir que les Religieuses de l'Abbaye où il faisoit sa demeure, avoyent de remettre le diable en enfer, l'asseurant que s'il n'estoit bientôt rouvé quelque moyen pour leur faire perdre ceste opinion, que sans doute elles quitteroient le spirituel, pour suivre le temporel : que tout ce qu'il avoit peu faire pour retarder ce désordre, c'avoit esté de leur accorder d'entreprendre de venir vers sa Sainctеté, lui demander la permission que vous avez

ouye cy-dessus, et cependant tirer promesse, que durant son absence elles ne feroient rien mal à propos : que ce qu'il demandoit toutesfois, n'estoit pas cela ; mais advis et commandement de ce qu'il auroit à faire à son retour, pour éviter ce scandale.

Toute la résolution qu'il eut là-dessus, fut, qu'il s'en allast trouver ces dévotes, et qu'il leur fist de bonnes admonitions, pour divertir ces apétits de leurs fantasies ; que si ces leçons n'y servoient, qu'il falloit faire hausser les murailles, garder bien que personnes n'entrast où elles estoient, les faire jeusner souvent, mettre doubles grilles aux ouvertures, et si encore tout cela ne profitoit, qu'il leur donnast la discipline, s'asseurant qu'il ne leur auroit pas fait user de ces préservatifs cinq ou six mois, que l'esguillon de la chair ne les picqueroit pas si fort : mais que surtout il prist bien garde que quelque diable n'entrast parmy elles, de peur que trouvant la porte de leur enfer ouverte, il n'y entrast, sans luy demander congé.

Le bon homme, instruict de la sorte, s'en retourna vers ces affamées, lesquelles le sçachant arrivé, chascune court à luy pour le caresser, et se resjouir de sa venue, et n'eu-

rent pas loisir, le sçachant si près, de quitter leurs ouvrages pour luy aller au-devant. Tellement que les unes, qui espéroient bien tost estre hors de là, avec la permission de leur Supérieure, travailloient à faire des chemises, ou autres linges nécessaires et propres à l'usage des maris qu'elles se promettoient d'espouser : les autres qui avoient bon courage, et qui s'asseuroient de n'estre long temps avec les hommes sans avoir des enfans, s'amusoient à faire des bonnets, des baverettes, des devanteaux, et mille petites hardes, propres pour eux. Tellement que le bon homme Factotum, voyant à quoy elles avoyent passé les jours de son absence, jugea incontinent que leur imagination avoit esté plus remplie des délices du monde, que des méditations sur l'heure de la mort. L'impatience et la curiosité (vice ordinaire parmy les femmes) les obligea à s'enquérir promptement quel avoit esté le succès de son voyage, à quoy il ne satisfit pour l'heure, remettant la partie au lendemain, qu'elles seroient toutes assemblées dans le Chapitre, où il en feroit le discours. Il se porta donc à l'assignation, où il ne fut si tost qu'elles, qui y estoient plus d'une heure devant luy,

tant elles estoient animées d'un violent désir de sçavoir ce qu'il avoit faict pour leur contentement, et s'il avoit apporté dispence pour remédier aux tentations de la chair, telle qu'elles la demandoient. Voyant leurs visages enflammez d'un vermillon qui monstroit évidemment l'altération qu'elles souffroient, et laquelle il cognoissoit bien, il creut ne devoir pas leur dire ce que le Sainct Père lui avoit commandé, de peur de leur faire naistre un désespoir, qui les convieroit à entreprendre une révolte générale, mais seulement leur donner quelque mensonge, pour les appaiser, jusques à ce qu'il leur peust déclarer la vérité sans crainte, qui le fit parler de la sorte :

« Mes chères et bien aymées filles, je n'ay » manqué, suivant ma promesse, d'aller » trouver nostre Sainct Père, pour tascher » par mes persuasions et les remonstrances » du mal qui vous presse, de l'obliger à ac- » corder les très-humbles supplications que » je luy ay faictes pour vous : à quoy je l'ay » trouvé fort difficile, pour les considérations » du vœu que vous avez toutes fait, qui » seroit scandaleux d'enfraindre, m'ayant » mesmes fort rabroué dequoy je lui présen-

» tois une requeste si incivile ; mais je luy ay
» tant mis de considérations devant les yeux,
» qu'il m'a en fin concédé, que pour subve-
» nir à vos nécessitez, je vous fisse toutes as-
» sembler une fois la sepmaine dans le Cha-
» pitre : et que je prisse garde exactement à
» celle qui auroit la bouche la plus grande,
» et qu'à celle-là je luy permisse ce jour de
» faire le service en sa chambre, et faire
» adoucir l'ardeur de ses flammes, par celuy
» qu'elle jugeroit le plus propre pour cela. »

Ce qu'il n'eut plustost achevé de dire, que toutes ensemble commencèrent à serrer les fesses tant qu'elles peurent, et ouvrant la bouche le plus large qu'il leur fust possible, proférer d'une voix : « Ha, ha, ha, ha, que
» voilà un honn a, a, a, a, t'homme ! » Ce bon Père, cognoissant par la promptitude de ce signe, qu'elles ne demandoient que de combattre en duel, leur repart : — « Mes
» filles, un peu de patience, ce n'est pas en-
» core tout, car j'ay bien obtenu davantage
» de sa Saincteté : en ce qu'il permet à celle
» qui aura la bouche la plus petite au jour
» que je feray cette espreuve, qu'elle conti-
» nuera toute la sepmaine l'exercice qu'elle
» trouvera le plus agréable. » Oyant ces

derniers discours, elles ne se peurent tenir de tesmoigner leur aise par leurs actions, et par leurs paroles : car, serrant la bouche le plus qu'elles peurent, et ouvrant le derrière à l'esgal (pource qu'il faut qu'il y aye tousjours un bout ouvert, pour donner vent, de peur d'estouffer), elles firent résonner doucement ces mots : « Hé, hé, hé, hé, Zézu, l'honé é » é st'homme ! » achevant lesquels, elles s'approchent du bon Père, le suppliant de déclarer celle qui avoit mérité de jouyr de la dispence, affin qu'elle ne perdist point temps. A quoy il répliqua : — « Mes filles, » les choses qui se font si promptement, et » sans considération, ne sont jamais bonnes. » C'est pourquoy je suis d'avis que nous » empeschions le scandale le plus que nous » pourrons. Pour à quoy obvier je juge » à propos de faire hausser nos murailles, de » faire faire doubles grilles aux ouvertures » de cette maison, afin que ceux qui en au» ront cognoissance jugent par là, que c'est » pour apporter une réformation plus exacte. » Cependant vous aurez un peu de patience » jusques-là, vous asseurant que cela fait, » vous praticquerez votre dispence selon vos » désirs. »



8.

Les finettes entrèrent en doute que ceste remise ne fust un moyen pour leur empescher la possession de leurs volontez, et que ces murailles et ces grilles achevées, le vieux Prophète ne se mocquast d'elles. Qui les mist en colère de telle sorte contre luy, qu'après luy avoir dit mille injures, elles lui eussent donné l'imposition des mains, si appercevant cest orage il n'eust esquivé le choc, gaignant la porte si viste, qu'elles ne le peurent joindre, pour luy faire sentir le tesmoignage de leurs courroux : lequel appaisé, elles se résolurent de ne s'amuser plus à ses promesses, mais d'employer leur jeunesse tandis qu'elle estoit en sa verdeur. Ce qu'elles ont si soigneusement exécuté, que les esclats qui en sont vollez, m'estant venus chocquer les oreilles, m'ont obligé d'en parler de la sorte, afin que tout le monde cognoisse (particulièrement ceux qui ont des enfans) qu'il ne aut jamais les torcer à faire un vœu, duquel ils se repentent à moitié de la carrière.





IX

D'une fillette innocente qui laissa prendre son pucelage à un gentil Cavalier, croyant estre incivilité de s'opposer à son desseing.

E n'est pas sans cognoissance que nos vieux pères ont anciennement fait des proverbes sur les évènemens des choses. Et faut croyre que l'expérience qu'ils en ont eue plus longue que nous (en ce que leur vie estoit de plus de durée que la nostre) en est l'occasion. J'en remarqueray icy deux sur un mesme subjet, que nous tenons encore aujourd'huy pour maximes véritables. Le premier est, que l'on dit communément, que : *Ville qui parlemente est à demy rendue*, et l'autre : *Dame touchée, Dame jouée*. Et ce qui nous fait d'avantage adjou-

ster foy à ces paroles, est, que nous voyons si peu de fillettes qui escoutent ceux qui les persuadent à l'amour, sans se laisser couler insensiblement au désir d'en savourer les douceurs, et point du tout qui consentent que l'on touche la porte de leur jardin, sans laisser cueillir l'abricot. Il y a bien de vieilles ruzées, qui pour attraper quelque nouveau Bachelier d'armes, luy souffriroient mettre le doigt dans la sausse, sans le laisser manger du potiron : mais je laisse celles-là à part, et ne parle que des fillettes, ou des jeunes femmes peu expérimentées en ces maladies, lesquelles, selon mon opinion, ne sont pas imprenables, quand elles escoutent et prennent plaisir aux discours : et sont prises quand elles laissent toucher la contrescarpe de leur fossé. Ce n'est pas pourtant qu'il ne s'en rencontre, lesquelles (encore qu'elles ayent escouté, respondu, laissé recognoistre leur forteresse, et quelquesfois toucher la muraille) résistent longtemps avant que de se rendre ; mais nonobstant toutes ces deffences, si l'assaillant est bon Capitaine, et qu'il conduise bien ses persuasions, ses douceurs, ses courtoisies, ses complimens, et tous ses artifices, il n'y a nulle doute qu'il

n'arrive au but de son entreprise à son contentement.

Mais d'autant que nous sommes en un temps où l'incrédulité s'est invétérée dans la fantasie des hommes, de telle façon que tant s'en faut qu'ils croyent ce qu'ils entendent, que le plus souvent ils mettent en doute ce qu'ils voyent, j'authoriseray mon dire par un exemple, qui depuis peu de jours est arrivé en une des meilleures maisons de ceste ville de Paris, dans laquelle il y avoit une jeune fille, aagée de quinze ou seize ans, tellement innocente que l'innocence estoit marquée sur son front, si apparente, que son père et sa mère n'avoient aucun soupçon que l'affecterie prist place dans son courage. Mais ils ne sçavoient pas que la nature enseigne les plus ignorans, et qu'au mestier de l'amour les apprentifs y sont maistres, et n'avoient pas leu le compte de celuy qui fit nourrir un enfant jusques à l'aage de vingt ans sans luy faire veoir des femmes; puis un jour le menant dans une ville, en y allant, il en rencontre par le chemin une trouppe, parmy lesquelles il en apperceut trois ou quatre assez jolies : qui l'obligea à demander à son père, quels animaux c'estoient, à quoy luy fut

respondu promptement, que c'estoit des oyes. Ce qu'entendant, poussé d'un instinct naturel, il s'escrie : « Mon Dieu, mon père, je vous » supplie m'achepter une de ces oyes, » et incontinent ce, met pied à terre, et en va prendre une qu'il embrasse, baise, et mettoit desjà la main à la bague, pour commencer la carrière, si son père et les autres ne l'eussent empesché. Or devinez qui luy avoit appris ceste leçon, puis qu'il n'en avoit jamais veu aucune du sexe ; mais c'est pour vous faire remarquer, que la nature est une grande maistresse, laquelle si le père de ceste fillette eust bien considéré, il eust jugé qu'encore que la fille fust peu usitée aux praticques amoureuses, que néantmoins estant subjecte aux passions comme créature, elle pouvoit tomber aux accidents arrivez à beaucoup d'autres, et plustost encore. Car tout ainsi qu'un agneau est plus aisé à prendre qu'un renard, ou un vieux cinge ; de mesmes la simplicité d'une jeunesse peu expérimentée, est plus facile à se laisser attraper aux charmes et aux appas qui leur sont tendus par ceux qui ne passent leurs temps qu'à chasser à ce gibier-là.

Ceste fillette estant donc dans la maison

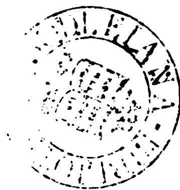
de son père, avec toutes les libertez qu'elle eust sceu désirer, arriva qu'un jeune Cavalier de la Cour, et Seigneur de qualité, estant allé visiter le père de ceste belle, pour quelque affaire où il avoit besoing de son assistance, ne l'y trouvant, par hasard il rencontra dans la salle ceste Nimphe, qu'il accoste avec ces paroles : « Certes, Madamoy-
» selle, je n'estime pas mon voyage infruc-
» tueux, puisqu'il me produit le contentement
» de vostre présence, et qu'il me donne le
» moyen d'admirer à loisir les beautez que
» je voy reluire en vous. Ces yeux, ceste
» bouche, et ceste belle gorge, sont des
» traicts si vifs, et si doux, qu'ils peuvent
» faire mourir et vivre tout ensemble, estant
» impossible de s'en approcher, sans ressen-
» tir l'effect de mes paroles ; vous asseurant
» que la douceur qui les accompagne a tel-
» lement obligé ma volonté, que s'il m'es-
» toit permis de vous en rendre un tes-
» moignage plus asseuré par un million de
» baisers, je m'estimerois le plus heureux
» Gentil homme de France. »

Ceste pauvrette, entendant un langage qui luy estoit inusité, ne sceut que respondre, sinon, en faisant une grande révérence,

luy dire : « Monsieur, je vous remercie de
» l'honneur que vous me faictes, je suis vostre
» servante très-humble. » Luy, qui la cognoist n'estre des plus fines, et que ceste repartie estoit un discours de compliment sur touts subjects, qu'elle avoit appris comme un perroquet, veut veoir si par ruze et par effronterie il pourroit praticquer quelque chose : qui fait qu'en s'approchant plus près il prend une des belles mains de ceste enfantine beauté, qu'il baise mile fois, sans qu'elle fist autre résistance, croyant que c'eust esté incivilité de l'en empescher, veu que si courtoisement il exécutoit ceste gentillesse. Au contraire elle luy dit : « Monsieur, je croy
» que vous seriez mieux auprès du feu ; s'il
» vous plaist d'entrer dans la chambre, je
» vous y feray compagnie. » Ce disant elle s'achemine, luy la prend soubs le bras, et la conduit, faisant signe à deux Gentilshommes qui estoient avec luy, qu'ils demeurassent pour faire le guet, tandis qu'il essayeroit de donner l'escalade au boulevar de ceste pucelle, qu'il attacque, en luy disant : « Quel
» moyen, ma belle, y a-il d'estre auprès de
» vous, sans désirer de baiser ceste belle
» gorge de neige ? il n'y a plus d'apparence

» que je m'en puisse empescher. » Finissant ces mots, il met à exécution ce qu'il avoit proféré, puis du teton il baise la bouche, en tant de sorte que ceste belle ignorante, n'ayant point désagréable ces caresses, luy souffre porter la main à la mine : laquelle trouvant en bon estat d'y mettre le feu, il y porte la meiche, mais la grosseur fit peur à ceste demy vaincue, de sorte qu'elle le repousse, luy disant : « Comment, Monsieur,
» voulez vous me tuer, que vous ay-je fait ?
» je meure, il n'y a point d'apparence que
» je puisse souffrir cela. — Non non, mon
» petit cœur, » luy repart-il, « il n'y a pas
» tant de mal que tu penses, et te jure
» sur mon honneur, que je ne t'en feray
» point du tout, t'asseurant que j'aymerois
» mieux mourir, que tu en eusses ressenty;
» et afin que tu sois plus asseurée, je mettray
» mon petit doigt dans ta bouche, afin que
» si tu en ressens tant soit peu, que tu le
» serres, et incontinent je m'arresteray. —
» Bien donc, » lui respond-elle, « donnez-moy
» votre doigt. » Sur ce mot de bien donc, ce Cavalier luy mit le petit doigt dans la bouche, et son Rossignol dans sa cage, où estant, il fait tant de tours et retours, qu'il

recogneut les quatre coings et le milieu, si bien que doresnavant il ne s'y fust plus sceu esgarer. Estant ressorty, il luy dit en ostant le doigt de sa bouche, et la baisant : « Et » bien, mon cœur, ne me croirez vous pas » une autre fois? Car je pense ne vous avoir » pas fait mal. » Elle luy repart froidement : — « Aussi ne vous ay-je pas mordu. »











X

Un père, désirant que sa fille fust instruite aux moyens d'entretenir les honnestes gens, prie un de ses amis faire cest office, qui l'exécuta et la rendit sçavante en peu de temps.



E n'est pas pour néant que l'on ait ld sagesse se trouver rarement avec la science. Car anciennement, que les hommes estoient ignorans, la prudence et la vertu régnoient plus ordinairement dans les Monarchies, et principalement dans la nostre, que non pas aujourd'huy, où chascun s'estime sçavant, pource que la pluspart des esprits, et presque tous, sont tellement partisans du vice, que au lieu que les lettres devroient servir de reigle pour conduire parfaictement leurs actions par la piste

de la raison, c'est ce qui leur donne le moyen de rechercher et trouver des artifices pour exécuter leurs intentions mauvaises, et pour en pallier l'exécution. Ha! que le siècle estoit heureux, quand au lieu de mille paroles feintes que l'on fait aujourd'huy exaller pour faire croyre un mensonge pour une vérité, l'on ne se servoit pour exprimer les conceptions que des discours les plus naïfs que la nature pouvoit produire! Si nous suivions ceste coustume, les accidens mauvais qui se rencontrent en ces temps, ne nous feroient pas naistre de si sinistres évènemens, en beaucoup d'occasions, que nous en voyons arriver tous les jours; car il ne nous faudroit point aller chercher les fleurs de Rhétoricque pour persuader la vérité, et si, nous n'aurions point de besoing de nous alambicquer la fantasie à orner nos discours, pour nous faire parvenir (par le moyen de ce cacquet) au but de nos désirs. Mais qui veut estre aujourd'huy du monde, il faut avoir de l'acquis, non pas pour l'emploier au bien, ains pour s'en servir à remplir son esprit de ruzes, d'artifices, de trahisons, de perfidies, et de quantité d'autres gentillesses, et couvrir toutes ces petites fleurettes du manteau de l'inno-

cence; cela estant, on peut passer pour galand homme, et non autrement. Les Dames aussi sont contraintes de suivre ceste piste : autrement si elles faisoient profession de l'ignorance, comme au temps jadis, les pauvrettes seroient desdaignées de telle sorte, qu'elles tourneroient à mespris, au lieu d'estre chéries. Tellement que pour éviter ce mal qui les menace, il leur a esté besoin de chercher le moyen d'attirer les Cavaliers à leur vouloir du bien, par des attraits de mignardises, et des paroles tirées pour ravir leurs courages et les esmouvoir à les aymer. Ce qu'elles n'ont peu, ny ne peuvent encore faire aujourd'huy d'elles-mesmes sans le secours de personnes capables de leur donner ceste instruction, parmi lesquels enseignements il se commet quelquefois de l'abus, si toutesfois c'est abus, le succès d'une adventure que je vous veux faire veoir, qui arriva de la sorte :

En un canton de la Touraine, il y a un Gentilhomme, lequel après les travaux de ceste dernière guerre finie, par la valeur extrème de ce généreux Monarque Henry le Grand, voulant se donner du repos, et du contentement, et jouyr avec sa famille du

doux fruict de la paix, il se retira en sa maison, laquelle estoit ouverte à quantité de galands hommes du pays, et ses voisins, attirez en partie par la bonne chère qu'il leur faisoit, et par la rencontre des beautez de sa fille aisnée, belle en perfection, et aagée de seize à dix-sept ans, sur le front de laquelle la naïfveté estoit tellement apparente, que l'innocence mesme n'estoit point plus innocente. Qui obligea un jour un Cavalier, fort inthime amy du père et de la mère de ceste belle, de leur dire, comme entretenant ceste jeune beauté, il avoit tant trouvé de deffaut en sa parole et en ses gestes, qu'il s'estonnoit qu'eux estans gens d'esprit, ils ne l'avoient instruicte avec plus de curiosité, et que sans doute s'ils ne remédioient à ceste faute, jamais leur fille ne seroit estimée ny recherchée d'aucuns ; qu'estant leur amy, il aymeroit mieux avoir perdu beaucoup du sien, que personne l'eust accostée et pressée de respondre, pour ce qu'ils seroient sortis si peu édifiez de son entretien, à la première fois, qu'ils n'y retourneroient pas la seconde. Que toutesfois il jugeoit cest esprit beau, lequel estant veillé de près, et enseigné à propos, il croyoit que bien tost le changement

s'en feroit si apparent, qu'en fort peu de temps elle en sçauroit assez pour contenter les plus délicates oreilles : que s'ils avoient aggréable qu'il y travaillast, il s'asseuroit de la rendre la plus gentile et la plus civile Damoiselle de la Province ; que le chemin qu'il y vouloit tenir estoit, de l'entretenir souvent sur toutes sortes de subjets, luy escrire tous les jours, et luy faire faire responce : se promettant que ceste pratique ne continueroit pas long temps, sans qu'il en réussist ce qu'il désiroit.

Le père et la mère, entendans le discours de leur amy, se résolurent de le croire, et luy donnant à cognoistre le ressentiment de l'obligation qu'ils luy avoient de l'offre qu'il leur faisoit, ils appellent leur fille, à laquelle son père dist : « Ma Mignonne, nous n'igno-
» rons point, vostre mère et moy, que vostre
» humeur ne soit du tout porté à nous obéyr.
» C'est pourquoy n'en estant point en doute,
» je vous diray que nostre désir estant porté
» avec passion de vous veoir la plus accom-
» plie Damoiselle de nostre cognoissance, et
» jugeant que pour parvenir à ceste perfec-
» tion, il estoit nécessaire que vos paroles,
» vos gestes, et toutes vos actions fussent

» formées de telle sorte, qu'il n'y eust que
» reprendre, j'ay creu que cela ne se pou-
» voit faire sans l'advis d'une personne en-
» tendue en ces choses, et qui nous fust af-
» fectionnée, pour en prendre la peine :
» laquelle personne s'estant rencontrée en
» Monsieur que voylà » (dit-il en monstrant
ce gentil Précepteur) « qui, porté de sa cour-
» toisie, s'est offert à contribuer à ce dessein
» tout ce qu'il a de jugement pour vous faire
» parvenir à ce but : cela fait que, envieux
» de veoir heureusement réussir ceste entre-
» prise, je vous commande absolument de
» prendre garde de près à tout ce qu'il vous
» dira, et luy obéyr en tout et par tout : afin
» que bien tost nous ayons le contentement
» de vous veoir en l'estat que nous vous dé-
» sirons. »

La fillette, faisant une grande révérence à son père, luy promet de ne manquer point à suivre son commandement. Peu après, ce brave Pédagogue commença d'entretenir ceste jeune ignorante, et luy parlant d'amour, il luy disoit de la sorte, que les Chevaliers offroyent leur service aux belles, luy faisant faire des responces à ces discours. Après il luy monstroit comme ceux qui avoient de

l'affection, se laissoient transporter à donner des baisers aux belles mains de leurs Maistresses ; et pour luy tesmoigner comme cela s'exécutoit, il baisoit les siennes. Quelquefois il luy disoit qu'il y en avoit de plus hardis, lesquels voudroient donner quelques attaintes à la gorge et à la bouche, et en luy descouvrant ce secret, il les contrefaisoit, recueillant mille baisers, et sur ses belles lèvres, et sur ses jolis tetons qui ne faisoient encore que commencer doucement à poindre. Ce que la pauvre petite enduroit patiemment, de crainte qu'elle avoit de désobéyr à son père et à sa mère.

Cependant ce gentil Maistre, continuant ces enseignements, et savourant ces enfantins baisers, ne peut se contenter de la libre possession de ces belles fleurs, sans penser au moyen d'en cueillir le premier fruict de ce bel arbre, disant à luy-mesme que le moins qu'il pouvoit faire estoit, de prendre le salaire qu'il méritoit pour son instruction. Il poursuivit donc son entreprinse, et taschant de trouver occasion à propos, il l'entretenoit tousjours de ses discours ordinaires, y meslant souvent des baisers longs et humides, que ceste innocente goustoit quelquesfois :

de sorte que cela fist cognoistre à nostre Précepteur, que la nature se vouloit mettre de la partie, pour luy aider à parvenir à son désir. Qui l'obligea un jour de se lever du matin, et aller dans la chambre de cette belle Nimphe, qu'il trouve au lict, et une servante qui en sortoit, laquelle le voyant auprès de sa Maistresse, s'en va exécuter ce qu'elle avoit à faire, et le laisse seul avec elle, comme il avoit souvent de coustume. Après mille baisers donnez et receus, il luy dit : « Mon cher » cœur, je vous ayme de sorte que je con- » sentirois plustost à ma mort, que de veoir » souffrir du mal à pas une partie qui soit en » vous. Or est-il que par mes enseigne- » ments j'ay préparé vos oreilles à ne s'es- » tonner point de toutes sortes de discours; » j'ay instruit vostre langue à respondre per- » tinemment à quelque parole que l'on vous » offre; j'ay donné moyen à vostre plume » d'exprimer vos conceptions par escrit, avec » la gentillesse requise pour bien escrire; j'ay » dressé vos yeux à donner des regards, ou » doux ou rudes, selon l'ordre de vostre fan- » tasie; j'ay accoustumé vostre bouche à ne » s'estonner point des baisers, à vostre belle » gorge à les souffrir avec patience Bref, j'ay

» si curieusement enseigné, et vous si heu-
» reusement retenu, qu'il ne reste plus qu'un
» seul poinct, que vous ne soyez la plus par-
» faicte fille de France, ne vous manquant
» sinon de sçavoir comme il vous faut donner
» et recevoir les dernières douceurs que l'a-
» mour accorde à ceux qu'il favorise de ses
» faveurs plus particulières : car tous les bai-
» sers que vous avez ressentis n'entrent point
» en comparaison avec le contentement qui
» se gouste en l'instant duquel je vous parle ;
» et pour vous rendre preuve de mon dire,
» je vous vay monstrer de poinct en poinct la
» praticque de ce jeu-là. »

Ces paroles sont suivies de l'effect, qui ne réussit pas sans faire un peu de douleur à ceste belle apprentive ; mais avant la séparation, elle confessa ingénuement que tout ce qu'elle avoit appris auparavant n'estoit rien au pris du dernier acte de ceste Comédie, la continuation de laquelle elle trouva si douce, que trois mois après elle commença à sentir quelque chose d'extraordinaire, qui luy donnoit empeschement à l'estomac, avec des petites douleurs de cœur : mais d'en attribuer la cause au subjet d'où elle venoit, elle n'avoit garde ; car son Maistre ne luy avoit pas

enseigné que ces picqueures eussent pouvoir de faire enfler. Mais sa mère, qui aymoit cest enfant avec passion, prenant garde de près au mal qui la tourmentoit, pour tascher de cognoistre ce que c'estoit, et l'enquérant là-dessus, la naïfveté de la responce fit incontinent juger à la bonne femme, que ce n'estoit pas les pasles couleurs, et que le mal luy tenoit plus bas. Qui l'obligea de l'interroger plus exactement, s'il n'y avoit personne qui se fust approché d'elle. La fillette luy compte de poinct en poinct comme elle avoit esté instruite par le commandement de son père, et d'elle, de ce Cavalier, lequel y avoit contribué tant de soing, qu'elle ne croyoit pas d'oresnavant ignorer beaucoup de choses : qu'elle luy estoit grandement obligée pour la peine qu'il avoit prise, et qu'il ne seroit jour de sa vie, qu'elle ne se mist en debvoir de s'en revanger. La bonne vieille, qui void que sans y penser autre finesse, elle parloit de la sorte, au lieu de la tanser, elle la console, lui disant comme elle avoit esté trompée à la bonne foy; mais que la faute estant faicte, il falloit éviter le scandale; que pour cest effect il estoit nécessaire qu'elle se gouvernast par son conseil,

et que tout à l'heure elle s'allast mettre au lict, contrefaisant la malade d'une migraine, et d'une débilité d'estomac. Ce qu'estant exécuté, presque tous les jours on luy préparoit des médecines, lesquelles au lieu d'estre prises par la patiente, estoyent jettées. Cependant la mère, pour couvrir le jeu, feignit de se sentir grosse, et qu'elle ne l'avoit pas voulu dire qu'elle n'en eust esté asseurée auparavant. Elle la contrefit naïfvement l'espace de cinq mois, portant un oreiller, et le grossissant de temps en temps, jusqu'au terme de l'accouchement de sa fille : auquel elle eut une sage femme affidée, laquelle peu après feignit d'avoir receu cest enfant à la mère, qui le fit nourrir comme sien ; mais il mourut peu après. Puis la mère naturelle estant relevée, elle ne fit point semblant de rien, et contrefit si bien la pucelle, qu'elle ne laissa de trouver un galand homme pour mary, qui n'y a jamais rien cogneu, et avec lequel elle est fort contente.

Je souhaite un pareil contentement à toutes celles qui auront aussi grand désir d'estre instruictes en la Théorique et en la Praticque de l'amour.





XI

L'artifice que trouva une belle fille, pour attirer un jeune Adolescent plein d'innocence, à prendre ce qu'elle ne luy osoit offrir.



De toutes les passions qui tourmentent les créatures raisonnables, il n'y en a point de plus forte que celle de l'amour, ny qui leur face plus de mal, principalement aux Dames : car pour les hommes, encore ont-ils quelque soulagement en leur peine, en ce qu'il leur est permis de donner air au feu qui les brusle, en le faisant veoir à celle d'où il a pris son origine : mais les pauvrettes, estant retenues de je ne sçay quelle certaine discrétion, qui les empesche de se plaindre et de descouvrir leur tourment à ceux qui leur pourroient

donner alègement, et desquels elles désireroient le recevoir, patissent cependant de telle sorte, que bien souvent n'estant en leur puissance de souffrir les douleurs que produit leur silence, elles demeurent soubs le faix, les unes accablées de tant de desplaisir, que non seulement leur corps s'en ressent si affligé, mais leur esprit si estrangement, que beaucoup se sont trouvées qui l'ont perdu par trop désirer ce que la honte leur empeschoit de requérir; et tellement perdu, que plusieurs, portées de désespoir, se sont fait mourir de mort violente, pour se veoir privées de leur contentement plus parfait, par faute de demander leurs nécessitez, et quantité d'autres qui ont quitté le monde, pour prendre le voile d'une feinte Religion afin de cacher soubs son ombre l'ennuy de n'avoir osé appeller le Médecin, pour fermer avec ses remèdes leur playe trop ouverte; et ont duré ces hontes et ces pudeurs virginales si longtemps parmy elles, qu'encore la coustume s'en praticque aujourd'huy parmy la pluspart : mauvaise toutesfois, puis qu'elle enfante des accidens si sinistres. Mais il est fort malaisé que les erreurs qui sont tournées en usage, se puissent si tost abollir, et faut

du temps et des esprits relevez pour corriger par une meilleure praticque un abus invétéré : estant nécessaire d'y travailler doucement, car il est presque aussi dangereux d'entreprendre d'introduire tout d'un coup de bonnes loix dans les Monarchies qui sont remplies de mauvaises, que d'y vouloir promptement establir les mauvaises, quand les bonnes y règnent. Mais tout ainsi que les temps et les saisons changent, de mesme les mœurs se polissent, et les esprits se r'affinent. Et se cognoist en ce qu'anciennement les filles estoient nourries si grossièrement, que la pluspart ne sçavoient ny lire ny escrire, et ne vouloient leurs parens que leur jugement fust capable d'autre chose, que de sçavoir discerner le pourpoint d'avec les chausses de leurs maris : occasion qu'elles n'estoyent pas seulement honteuses de demander ce qui leur faisoit le plus de besoing : mais quand mesmes elles avoient envie de pisser, encore qu'elles eussent vingt-cinq ans, elles n'y eussent osé aller sans le congé de leur mère. A ceste heure elles commencent un peu à se r'affiner d'avantage, et à trouver la manière de parler sans dire mot. Premièrement elles apprennent par les livres, pro-

pres à leur desseing, le moyen de ne demeurer jamais court, pour ce qui est de la science qu'elles veulent praticquer : à avoir la langue si bien pendue, qu'elles se puissent faire entendre en tierce personne, comme si elles parloient clèrement. D'avantage elles trouvent des inventions pour accommoder leurs habits à leur bienséance, qui trompent les plus clers-voyans, de telle façon, que quelques-unes qui ont une espaule plus grosse que l'autre, par le moyen de la cuirasse qu'elles portent se les rendent esgalles. Celles qui sont un peu boiteuses, couvrent cette deffectuosité avec un soulier plus haut que l'autre. Les petites se font estimer plus grandes, moyennant demy pied de liège qu'elles couvrent par la longueur de leurs robbes. Celles qui ont le visage gros, se le font estimer plus poupin, en portant leur coiffeure un peu plus large, et leurs rabats ou fraises plus grandes : et quand il est trop petit, elles se le paroissent plus gros, en participant le contraire. Quand leur taille est grossière et hommasse, moyennant les grosses manches, et le grand vertugadin, qui relève fort par derrière, elles donnent ordre à ceste imperfection. Si elles sont trop gresles, et maigres,

la garniture des robbes en fait l'office. Si par hasard elles sont laides, elles ne laissent pas de remédier par l'artifice à ce que la nature leur a desnié. Car, outre la praticque de tout ce que dessus, elles usent d'un certain petit instrument, qu'elles nomment un masque, duquel elles s'accommodent si proprement, et à leur bien-séance, que l'ayant sur le nez, elles passent pour belles. Si elles ont le front petit, elles le portent fort bas par le haut : si au contraire, plus relevé : si elles ont l'œil bien à fleur de teste, elles font l'ouverture plus large, pour le faire veoir d'avantage : et s'il est enfoncé, elles appetissent l'ouverture par le haut, pour cacher ceste imperfection. Si elles se cognoissent avoir la bouche belle, il ne faut pas douter qu'elles ne relèvent fort le bas du masque, pour faire envie aux regardans d'en désirer des baisers. Si aussi elles y sentent quelque deffectuosité, elles ne laissent pas de le relever, pour suivre l'usage qui se praticque de le porter de la sorte, mais elles le font plus long, afin qu'encore qu'elles le relèvent par le bas, il ne laisse de couvrir une partie de ce qu'elles désirent. Si elles ont le bas du visage beau, et plain, elles portent la mentonnière fort

estroicte : et s'il est maigre, et laid, elles la portent assez petite de toille, mais elles y appliquent de la dentelle plus large, pour suppléer au deffaut. Si leur gorge est bien taillée et plaine, elles l'ouvrent tout à fait, sans y rien mettre qui empesche les yeux des regardans ; mais si c'est le contraire, elles attachent des devants à leurs rabats, n'en laissant paroistre qu'un eschantillon. Quelques-unes, qui ont le teton fort relevé, et le col mal fait, portent des fraises à fermer, et leurs robbes ouvertes par dessoubs, pour monstrer seulement le bien. Et d'autres, qui n'ont point de tetons, au moins si fort ravallez, qu'il s'en trouve qui à un besoing serviroient de valise : toutesfois elles ne laissent, avec une bande qu'elles mettent par dessoubs, à se les relever en sorte, que les plus clersvoyans les prennent pour des jolis tetons, au lieu de laides tetasses. Comme elles sont bien instruictes en la perfection de la bienséance des habits, et aux moyens de s'en accommoder, elles estudient à former leurs actions, afin que l'un respondant à l'autre, elles puissent faire ce que j'ay dit cy dessus, qui est parler sans dire mot ; et pour ce faire elles y procèdent de la sorte : Elles employent

les yeux de quelque vieille Matrone, qui aye fait son cours en la Philosophie qu'elles cherchent, devant laquelle elles cheminent pour estre asseurées si leur alleure est trop prompte, trop lente, trop affectée, trop niaise, ou trop grave, afin de la former selon leur taille, leur air, et leur naturel : pource qu'il faut tousjours laisser quelque peu de chose de la nature, qui veut avoir bonne grace, en ce qu'on ne peut réformer du tout ce qui despend d'elle, sans y laisser une trop grande contrainte. Estant asseurées de ceste partie, elles montent un degré plus haut, et s'en vont puiser les derniers secrets de l'art dans leur miroir, dans lequel elles regardent fixement, pour veoir si le port ordinaire de leur visage est trop gay, ou trop triste, trop doux, ou trop ridé : y réformant, et adjoustant ce qu'elles y trouvent nécessaire, pour prendre le milieu. Puis elles instruisent leurs yeux à donner des regards doux, et leur bouche à former en cest instant des petits soubris, pour les accompagner; elles apprennent aussi à en jetter des rudes, qui est de regarder fixement, et avec asseurance sans varier ny çà ni là. Après elles s'asseurent à en darder de colères, en fronçant le sourcil à demy; et de

la diversité de ces regards, elles en font naistre les desdaigneux, qui sont, regarder rudement, mais n'arrester pas sa veue sur le subject, ains seulement en passant, pour monstrer le peu de soucy que l'on en a. Comme elles sont bien asseurées au changement de ces diversitez et qu'elles n'y manquent en aucun poinct, elles commencent à mesler les paroles avec ces actions muettes, et les faire accorder ensemble, afin que discourant avec courtoisie, leurs yeux ne tesmoignent point de rudesse : et en parlant en colère, qu'ils ne se radoucissent pas.

Celles qui en sont là, et qui n'ignorent la praticque de ces choses, peuvent fort aisément éviter que la violence de la passion de l'amour ne les porte aux accidens que j'ay dit cy-devant (si par hazard elles s'en trouvent atteintes), pource qu'elles ont des moyens plus que suffisans pour se faire entendre à ceux de qui elles désirent le secours, quand mesmes ils seroient du tout ignorans en la Théorique, et en la Pratique, comme je vous feray remarquer en une fort belle fille de ceste ville de Paris, laquelle un jour d'Esté s'estant levée fort matin, et mise à la fenestre de sa chambre, pour jouyr à son aise

de la fraischeur de la saison; par hazard, de l'austre costé de la rue, elle apperceut un jeune Adolescent qui, avec sa robe de nuict, s'estoit levé pour jouyr du mesme contentement qu'elle : la beauté duquel luy donna tellement dans l'imagination, que ses beaux yeux se r'adoucissans à ceste inopinée rencontre, eussent fait veoir à un plus pratic que luy, qu'elle recevoit un plaisir extrème de sa présence : mais la jeunesse qui l'accompagnoit, et son peu d'usage en la cognoissance des signes, luy fit négliger ceste occasion, et se retirer de là, laissant ceste belle si ravie, qu'elle n'avoit point de plaisir, sinon quand elle estoit à ceste fenestre, et qu'elle voyoit de l'autre costé celui qu'elle aymoit avec tant de violence. Lequel quand elle pouvoit appercevoir, elle appelloit tous les attraicts, les mignardises, et les douceurs qu'elle avoit apprises par tablature dans son miroir, pour luy faire remarquer qu'elle mouroit pour luy. Mais voyant que tous ces gestes, ces regards, ces soubris, et ces courtoises salutations ne profitoient point à son dessein, elle s'advisa de se lever tous les jours de fort bon matin, et se mettre à la fenestre, pour, si elle appercevoit celuy que

son cœur désiroit, luy donner un appas ; et fut si heureuse en ceste attente, que deux ne se passèrent qu'elle ne l'advisast au lieu où elle l'avoit veu la première fois : qui la convia (feignant ne l'appercevoir) d'ouvrir la gorge, pour sentir le frais, et oster son collet de nuict de dessus, puis retrousser les manches de la chemise, et estendre ses bras dehors, à une petite rosée qui faisoit alors, où estant séjourné tant qu'elle peut jouyr de sa présence, elle se retire, attendant si elle pourroit prendre son gibier dans ce beau piège. Luy, d'autre costé, qui avoit veu tous les déportemens de ceste Amante, et comme souvent elle se tenoit au mesme lieu, en luy tesmoignant mille courtoisies par ses actions, pensa que ces choses se pourroyent bien faire pour son subjet, ayant assez bonne opinion de luy, pour croire pouvoir donner de l'amour à une belle comme celle-là : qui l'obligea de mettre la main à la plume, et faire un sonnet, prenant son subject sur la rosée, et sur les beaux bras qu'il avoit veu recevoir ceste fraischeur. Puis ayant rencontré un de ses amis familiers, de la maison de ceste passionnée, il luy donne, et le prie de luy monstrer, pour veoir ce qu'elle en diroit.

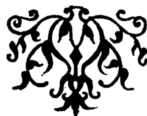
Ce que l'autre fit tout à l'heure, et en luy disant de mot à mot, elle jugea incontinent qui en estoit l'autheur, qu'elle estima encore d'avantage, et au lieu de mettre de l'eau dans son feu, ce sonnet le rendit encore plus ardant, la contreignant (ceste ardeur) de repartir au messager : qu'elle cognoissoit bien la personne pour laquelle il avoit esté faict, mais qu'elle en eust bien voulu veoir l'autheur, croyant qu'il ne pouvoit estre autre que galland homme. Cestuy-cy, voulant rendre un bon office à son amy, luy dist, que si son desseing estoit d'avoir sa rencontre pour aggréable, que tout à l'heure il l'alloit querir, n'y ayant que la rue à traverser.

Ce violent désir de ceste fillette, fit que promptement elle accepta cest offre, disant, qu'il seroit le très bien venu, et qu'elle seroit bien aise de le veoir. A la mesme heure il part, va trouver cest Amant désiré, auquel il fit son message, l'asseurant qu'il estoit tellement aux bonnes graces de ceste belle, qu'il ne tiendroit qu'à luy (comme il croyoit) qu'il n'obtinst d'elle ce que les Amans souhaittent le plus de leurs Maistresses, mais qu'il falloit battre le fer tandis qu'il estoit

chaud. L'autre luy promet merveilles, et en mesme temps quitte son amy, et s'achemine jusques au lieu où il estoit impatiemment attendu, où il trouve ceste beauté toute seule, laquelle il aborde avec un baiser, puis avec ces paroles : « Certes, Madamoiselle, il ne » sera jour de ma vie que je ne bénisse » l'heure en laquelle premièrement j'eus le » contentement de vous veoir à ceste fenes- » tre, puis qu'elle me donna occasion d'es- » pérer le temps de vous y pouvoir encore » rencontrer, qui me fut si heureux, qu'en » y appercevant la blancheur de cette belle » gorge, elle anima ma plume à tracer des » lignes, qui vous ont conviée à avoir la » présence de l'autheur aggréable. Je vous » supplie donc, ma belle, que j'adore ces » belles mains, et ces bras potelez qui me » produisent cest aise. » Ce disant il se met à genoux, luy baise mille et mille fois les mains, puis les bras, et en se relevant, la gorge et la bouche, en tant de sortes, que la douceur de ces carresses, et la gentille façon dont ce Cavalier les prenoit, furent si aggréables à ceste Mignarde, qu'insensiblement elle se laisse aller sur son lict, où contrefaisant la pasmée, elle souffrit que ce gentil Médecin

r'adoucist par ses remèdes l'ardeur de sa maladie.

Voilà donc pour faire cognoistre que les artifices sont nécessaires aux Dames, pour les empescher de tomber aux accidens des ignorantes, lesquelles par faute de sçavoir les moyens de ramédier à leurs passions, se laissent emporter à des opinions si fascheuses, que les exemples qui s'en voyent tous les jours, en rendent preuve plus que suffisante.





XII

En quelle peine l'imagination d'une Princesse mist un des siens, et comme il en fut délivré par la survenue d'une belle Dame, à laquelle allant rendre graces en son logis, il y rencontra une aggréable adventure.

E cognois une Princesse qui a tousjours esté tenue pour le plus bel esprit de son temps, la plus libérale qui aye régné devant elle; car tout son soing a esté et est encore, d'employer tous ses biens à donner à ceux qui simpatisent le plus à son humeur. Entre autres perfections qui l'accompagnent, la douceur et courtoisie ont tousjours eu place au lieu où s'est estendu son pouvoir, de telle sorte que l'amour le plus souvent se plaisoit fort en sa compa-

gnie; dont elle, recevant de l'honneur en la fréquentation de ce petit Dieu, pour l'y obliger davantage, faisoit que sa maison n'estoit jamais desgarnie de belles filles et de gentils Cavaliers, ausquels sur tout elle commandoit la propreté, leur donnant mesmes les moyens de ce faire. Ce qui fit qu'un jour voyant un des siens (lequel depuis peu elle avoit approché d'elle, et donné quelque part en ses bonnes graces) qui, pour se mettre plus à son advantage, afin de se rendre plus aggréable à sa Maistresse, avoit pris un bas d'attache si fort tiré sur la cuisse, que le poil paroissoit aisément à travers, et avoit passé outre, tellement qu'elle voyant cela, s'imagina qu'il s'estoit fait calfeutrer la cuisse, et sur ceste imagination l'appela auprès d'elle, pour luy dire, et luy en faire la guerre. Luy le nie fort et ferme ; elle persiste, soustenant qu'il ne le pouvoit nier, veu qu'elle voyoit passer encore le crin à travers, que cela estoit si mal propre qu'elle ne le pouvoit endurer, et la-dessus fait appeller un vallet de chambre, auquel elle commande d'apporter des pincettes, et arracher ce poil qui paroissoit, le plus proprement qu'il pourroit : ce que le vallet de chambre exécute promptement.

Vous pouvez croire si le pauvre patient faisoit bonne grimasse, pendant qu'on lui arrachoit le poil pour le rendre plus propre; car de nier que ce fust du crin, il n'estoit plus temps, puis que l'imagination de sa Maistresse en estoit desjà imbue, en ce qu'elle a tousjours eu l'imagination si forte, que quoy qui luy soit entré dedans, jamais il n'en est sorty. Voilà donc le pauvre martyr attendant que quelque bon démon le délivre de ceste peine : ce qui fut tout à l'heure, par l'arrivée d'une Dame de qualité, dont je tairay le nom, qui entrant où elle estoit, et voyant cest innocent auquel le vermillon estoit monté aux joues, pour la douleur qu'il venoit de sentir, en souffrant arracher son poil, sans oser dire que ce fust autre chose que l'embourage qui estoit soubs son bas de soye, ceste Dame, pour cajoller ceste Princesse qu'elle jugeoit prendre plaisir à veoir cest homme là devant elle, luy dist : « En vérité, Madame, il faut que je vous die » que vous estes la plus heureuse Princesse » du monde; car ce que la fortune et le » malheur vous avoit fait perdre par la mort » d'une personne que vous aymiez, et pour » son mérite et pour les traicts de son visage

» que vous trouviez aggréables, la mesme
» fortune, jointe avec le bonheur, ne vous a
» pas seulement fait recouvrer ceste perte
» par la présence de Monsieur de N.; mais elle
» vous a donné le double de ce que vous
» aviez ; car quand vous ne posséderiez que
» le corps seul de cestuy-cy, il vaut mieux
» que tout ce que j'ay jamais veu auprès de
» vous. Considérez donc au prix quand les
» perfections de son esprit avec les douceurs
» de sa voix, s'assembleront en un, comme
» souvent ils font, pour vous complaire, je
» ne doute pas que ce ne soit pour faire
» mourir, non vous, Madame, accoustumée
» à estre adorée des Dieux, mais toutes les
» autres de nostre sexe : et pour moy je
» vous jure que je n'ay jamais veu un subjet
» qui me fust si aggréable. Je vous demande
» pardon si ma liberté a porté ma langue à
» dire ces paroles : mais ayant creu qu'elle
» ne trouveroit mauvais si je donnois de la
» louange à ce qui lui aggrée, je n'ai point
» eu de crainte de les proférer. »

Ceste Princesse, prenant plaisir à ce discours, luy repart en riant : — « Je suis bien
» aise dequoy une belle Dame comme vous,
» et pleine d'esprit, a porté son jugement à

» la mesme considération que j'ay eue pour
» ce subjet, et dont les mesmes perfections
» qui ont animé ma fantasie à vouloir du
» bien à ce gallant homme, ont obligé vostre
» humeur à ne luy désirer point de mal,
» estant bien aise dont nos volontez simpa-
» tisent de ce costé-là. »

Ces propos furent continuez de part et d'autre, jusques à la séparation : laquelle faicte ceste Princesse ne manqua pas de faire appeler le bel Adonis, et désirant de se donner du plaisir de ceste Dame, luy dit, qu'elle estoit extrèmement amoureuse de luy, et que tout l'entretien qu'elle luy avoit fait, avoit esté sur ses louanges, lui racontant les mesmes paroles qu'elle luy avoit tenues durant le temps de son séjour, concluant par un commandement qu'elle luy fit, que le lendemain il se levast de si bon matin, qu'il peust trouver ceste Dame au lict, et dire qu'il luy alloit parler de sa part, l'asseurant que la porte luy seroit ouverte, en se fortifiant de son nom; et luy dicta les paroles qu'elle vouloit qu'il luy tinst à son abord.

Luy, obéyssant au commandement de sa Maistresse, ne manqua pas le lendemain dès le point du jour, d'aller à la porte de la

chambre de ceste belle, où ayant parlé à une fille de chambre, et dit la personne qui l'envoyoit vers sa maistresse, incontinent la chambre fut ouverte, et luy, s'approchant du lict, l'aborda de ces paroles : « Madame,
» celle qui a tout pouvoir sur moy, m'a com-
» mandé de vous venir trouver, et vous parler
» en particulier d'une affaire qu'il n'est be-
» soing que personne sçache que vous. »
Incontinent on enjoint à la fille de chambre de sortir; alors il s'approche, et luy dit :
« Si vostre inclination, ma belle Dame, est
» de faire estat de moy, et d'agréer quel-
» qu'une des parties que Nature m'a don-
» nées, comme ma Maistresse m'a asseuré
» que vous lui aviez tesmoigné; certes vous
» n'estes point trompée, et n'eussiez point
» esté la première à descouvrir ce secret, si
» j'eusse peu lire mon bon heur dans vostre
» courage. Mais puis que la fortune favorise
» aux Amans, et qu'elle m'a rendu si heu-
» reux, qu'il faut que je vous rende graces
» de vos faveurs, auparavant que de les avoir
» méritées, il n'y a remède, le temps me
» fera naistre les occasions de vous faire
» mille services, puis que vous ne les desdai-
» gnez de moy : mais doutant de n'en

» trouver pas tousjours une si belle, de
» vous rendre preuve de mon affection, ayez
» aggréable qu'elle ne se passe sans me per-
» mettre de baiser vostre belle bouche. »

Ce disant il se met en devoir d'effectuer son dire, et de fait prend possession de ses lèvres, puis peu à peu faisant ses approches pour venir à plus, elle d'une mignardise qui tesmoignoit plustost des désirs que des refus, veut empescher ce desseing; mais à la fin ses forces, vaincues par les persuasions de ce Cavalier, demeurèrent inutiles, et luy poursuivit si bien son entreprise, que si la première rencontre qu'elle avoit fait de luy au logis de ceste Princesse lui en avoit fait concevoir quelque bonne opinion, l'ayant veu en cest assaut passer en moins d'une heure par cinq fois le retranchement de sa place, sans doute elle demeura bien plus satisfaicte de son courage qu'auparavant, de telle sorte qu'après mille douces mignardises, il prend le congé ordinaire en telles choses, pour s'en retourner trouver sa Maistresse, à laquelle ayant fait le compte naïfvement selon la vérité, tant s'en faut qu'elle en entrast en jalousie, qu'elle l'eut encore en meilleure estime qu'auparavant.



XIII

L'invention que donna une galant[e] Dame à une de ses amies, pour empescher que sa juppe ne relevast pa[s] devant : laquelle se trouva fausse pour n'avoir esté bien praticqué[e] d'elle.



EAUCOUP de gens, ignorans e[n] la cognoissance du nature[l] des belles Dames, les accusent de rigueur et de cruauté pource qu'elles n'accorden[t] pas ce que la pluspart des Cavaliers leur demandent, quelque fois avec importunité mais l'occasion de leur refus n'est pas que l[a] discourtoisie soit née avec elles, la seull[e] appréhension du scandale est cause de tou[s] ces désordres. Car il n'y a nulle doute, que s[i] elles estoyent certaines de deux choses

qu'elles nous faciliteroient les moyens de passer le temps avec elles, avec autant d'affection que nous en aurions de désir. La première, que les mignardises dont elles favoriseroient leurs Amans, ne fussent sceues que des deux parties possédantes ce bien-là. Et la seconde, qu'il ne réussist de ceste action chose qui les obligeast de faire eslargir leurs robbes. M'assurant que si elles avoyent lettre qui leur relevast les doutes qu'elles en ont, elles consentiroient plus volontiers aux supplications des Cavaliers, qu'elles ne seroient requises. Et pour preuve de ces paroles, combien se voit-il de ces belles, qui nonobstant toutes ces appréhensions, ne laissent, quand elles trouvent un subjet aggréable, de r'adoucir leur crainte par le ressentiment des délicatesses qu'elles rencontrent en la possession de ce qu'elles ayment ? qui les oblige de fermer les yeux à l'appréhension que leur juppe s'accourcisse par devant, de telle sorte que jusques à ce qu'elles ayent des preuves sensibles de ce qu'elles redoutent, elles ne le croyent ; mais alors que les maux de cœur arrivent, elles ont recours aux larmes, et font comme les Cavaliers qui vont courageusement à l'escarmouche, sans re-

doubter les coups : mais comme ils en ont receu quelques-uns qui les obligent de garder le lict, c'est alors qu'ils se repentent d'avoir pris les armes et qu'ils font mille protestations de n'y retourner jamais. Je ne dis pas seulement cecy pour les Dames, qui avec raison doivent craindre ces accidents, mais pour celles qui peuvent, sans douter les langues médisantes, praticquer les doux exercices de l'amour, et en produire les fruicts sans scandale. Car j'en ay cogneu de celles-cy qui appréhendoient si extrèmement le mal que les enfans font à leur mère, en venant chercher la lumière (ou bien, pour parler plus véritablement ce que dit le Proverbe : *que la quantité de fruicts ride l'escorce de l'arbre*), que, pour éviter à cest accident, elles recherchoyent des remèdes pour empescher que les graines semées ne produissent fruict, afin que le vermillon de leurs joues ne fust point terny par le ressentiment des petites incommoditez de celles qui en sont là.

Et s'est veu un exemple de mon dire en la femme d'un des premiers officiers du Roy, en un de ses principaux Parlemens, extrèmement jolie, et désireuse de continuer ce doux exercice auquel les Dames font ressen-

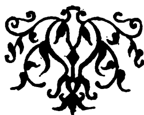
tir tant de mignardises aux Cavaliers; mais une chose la relevoit et la divertissoit de plus de la moitié de son déduit, qui estoit les appréhensions que je vous ay desjà dictes. De sorte qu'un jour estant en la compagnie d'une de ses bonnes amies, elle se plaignoit, disant, que les femmes eussent esté bien-heureuses, si elles eussent peu prendre plaisir aux petites picqueures qu'elles recevoient des Cavaliers, sans estre subjectes à l'incommodité des enfleures qui en survenoient: que pour elle, elle avoit la peau si délicate, que dès que l'esguille avoit pénétré dedans, incontinent il paroissoit un mal que les meilleurs Médecins ne pouvoient guérir que neuf mois ne fussent passez : qui estoit un terme si long, qu'elle en mouroit de desplaisir. Son amie là-dessus la console, et luy promet un remède, que si elle le faisoit exactement, elle s'asseuroit que quelque bon jardinier que ce fust qui semast dans son jardin, la graine n'en viendroit point à maturité, et que tant qu'elle voudroit elle rendroit sa terre stérille. Elle, entendant ces paroles, creut avoir trouvé un trésor, et ne cessa de presser son amie qu'elle ne luy eust donné la recepte, et le moyen de la praticquer : qui fut qu'elle enfila un petit

grain de parfun, composé d'ingrédiens propres à son intention, lequel elle luy mist au bras, et lui monstra un artère, que le vulgaire nomme le poulx, luy disant, que toutes les fois que ses ennemis voudroient venir à l'assault, qu'elle ne fist autre résistance à sa breiche, sinon de mettre le grain sur l'artère qu'elle luy monstroit, et que sans doute quelque ravage qu'elle souffrist faire dans sa place, la fin n'en seroit que selon son désir, et à son contentement.

Elle, bien contente d'avoir ce secret, se mist en tout devoir de le praticquer, et luy réussit assez heureusement pour quelques jours : dont elle se tint si glorieuse, qu'elle deffia les meilleurs Maistres en l'Agriculture, de pouvoir faire produire fruict à sa terre, quelque soing qu'ils missent à la préparer, et quelques graines choisies qu'ils peussent y apporter. Mais elle, qui n'avoit pas esprouvé la science de tous les Jardiniers, ny la vertu de toutes les graines, fut suppliée de si bonne grace d'un qui sembloit mériter quelque chose, qu'elle luy donna heure pour venir cultiver sa terre. Luy ne manqua pas, et commença à préparer son ouvrage, maniant de si bonne grace tous les outils propres

. son jardinage, qu'elle commença à se tenir
mieux sur ses gardes, qu'elle n'avoit encore
ait, craignant que la graine de cestuy-ci fust
lus propre à germer que celle des autres ;
et ne manqua, lors qu'elle vit qu'il s'appres-
oit à son travail, de mettre le grain sur l'ar-
ère, et le tenir ferme, laissant faire à ce
eune Artisan ce qui estoit de son office. Mais
ors qu'il commença à semer sa graine dans
a terre par luy préparée, par hasard il en
rolla un grain sur les lèvres de ceste belle,
qu'elle trouva si doux, qu'elle oublia celuy
qu'elle tenoit avec la main sur son bras : de
sorte que le Jardinier estant curieux de venir
tous les jours arroser la terre, au bout du
mois la graine semée commença à germer :
qui donna telle tristesse à ceste belle, qu'elle
eut recours à ses souspirs et à ses plaintes, à
l'endroit de son amie, luy comptant son ac-
cident : mais elle, qui estoit certaine de la
recepte, luy dist, qu'il falloit nécessairement
qu'elle y eust manqué, et qu'elle n'eust tous-
ours tenu le grain à l'endroit qu'elle luy
avoit monstré ; que sans doute s'il avoit va-
rié de la moindre chose du monde, cela
estoit capable de faire faillir l'effect de son
remède. La pauvre patiente luy confessa que

la douceur de l'artifice dont avoit usé le dernier qui avoit travaillé dans son parterre, l'avoit tellement mise hors de soy, qu'elle n'avoit en cest instant songé ny en graine, ny en recepte, et que toute sa pensée n'avoit esté pour l'heure qu'à baiser mille fois ce galland homme, pour luy rendre graces de son aggréable travail.





XIV

La plaisante repartie que fit une nouvelle mariée le lendemain de ses nopces, à la mère de son mary, qui les estoit allez veoir au lit.

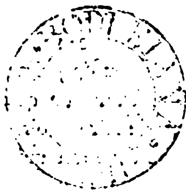


N Seigneur de ceste France, estant en aage de se marier, y fut convié par ses proches et mesmes par sa mère, de telle sorte que faisant un voyage en Gascongne, pour veoir un subjet duquel ses amis luy avoient parlé, les affaires furent traictées de telle sorte avec les parens des deux parties, que le mariage en fut consommé, au contentement de ceux qui y avoient le plus d'intérests ; et fut le Cavalier si gentil, qu'estant dans le champ préparé pour l'escarmouche amoureuse, il courut six courses de si bonne grace, contre sa

douce ennemie, qu'elle, admirant la générosité de son adversaire, se remist du tout à sa mercy, le carressant de telle sorte, que leurs mignardises durèrent jusques au lendemain matin, que la mère du combattant, curieuse de sçavoir l'estat de la santé de son fils, fut première que tous les autres au chevet de son lict, où voyant ses enfans lassez du travail, embrassez, et endormis, eut conscience de divertir leur sommeil; mais le Soleil, frappant leurs paupières, les contraignit à les ouvrir : qui releva la bonne mère du desplaisir qu'elle eust eu de troubler leur repos, en les esveillant. Elle s'approche d'eux, et abordant ceste belle qui contrefaisoit la honteuse, elle luy dit : « Et bien, mon cœur, vous dois-je ap-
» peller ma fille? ce nom là vous est-il deu?
» mon fils vous a-t-il fait prendre possession
» de ce beau tiltre? Vos yeux me tesmoi-
» gnent qu'ouy, vostre teint un peu terny,
» vostre coiffeure foullée, et le vermillon
» qui se remarque sur vos joues, me rend
» certaine de ceste vérité : mais si vostre bou-
» che m'en vouloit donner quelque asseurance
» plus particulière, je la baiserois mille fois
» pour cela. » La responce fut : — « Certes,
» Madame, je suis un peu confuse de vous

» veoir à ceste heure; je vous rends pourtant
» graces de l'honneur que vous me faictes, et
» du soing que vous avez de moy, et vous
» diray que j'ay souffert du mal en acqué-
» rant le bon heur de vostre alliance : mais
» Dieu me damne, Madame, vous avez un
» fils qui est un gentil fallot. »







XV

Comme une belle Dame trouva, par le moyen de celuy qui la servoit, l'invention de passer tous les jours au doux exercice de l'amour, nonobstant la deffence de son Confesseur.



'HYPOCRISIE est un vice qui de tout temps a eu cours parmy les hommes : mais aujourd'huy il est en usage plus que jamais, et s'en void des exemples plus familières que du règne de nos Pères, comme il se trouve par cestuy-cy advenu depuis peu de jours en ceste ville de Paris, d'une dame de qualité, laquelle, faisant estat de faire veoir en elle toutes les marques de dévotion qui se remarquent en une ame dévote, et ne laissant passer aucun mois sans confesser ses péchés : arriva qu'à

sa dernière confession, son Confesseur entendant qu'elle retomboit ordinairement en une mesme faute, et que non seulement les désirs d'aymer son prochain comme soy-mesme, ny les paroles de ceux vers lesquels ses yeux se r'adoucissoient, n'estoient choses suffisantes d'amortir les feux qui la réchauffoient à l'amour, mais que les seuls effects estoient le remède de sa peine, il la reprit aigrement, la menassant mesmes de ne luy donner plus l'absolution, si elle retournoit encore devant luy entachée du mesme vice. Elle, ne pouvant souffrir sans regret ces remonstrahces luy respond les larmes aux yeux : — « En » vérité, mon Père, j'ay fait par le passé, et » fais encore tous les jours tout mon pou- » voir, pour empescher que la chair ne sur- » montast la foiblesse de mon esprit; mais il » m'a esté, et m'est encore impossible, de » me passer de la douce fréquentation des » hommes, et encore à ceste heure que je » n'ay point de mary : car du temps mesme » que je possédois sa compagnie, son pou- » voir ne suffisoit pour contenter mon affamé » désir, de sorte que j'estois contrainte de » chercher du secours ailleurs; tellement, » mon Père, que je croy la seule mort

» capable d'estouffer cette inclination en » moy. »

Son Confesseur, estonné de ces paroles, pour ne la désespérer, et pour tousjours empescher le mal le plus qu'il pourroit, luy repart : — « Encore, ma fille, si estant por» tée de telle sorte à ce pernicieux vice, » vous taschiez d'y retomber plus rarement, » peut-estre que peu à peu la mémoire s'en » estoufferoit en vous, en ce que toutes » sortes de maux ne s'exercent que par » coustume. — Vrayement, mon Père, » luy dist-elle, « j'approuve vostre advis, et met» tray peine de le suivre; mais s'il vous » plaisoit de me prescrire quelques jours, » afin que le temps que vous m'ordonne» riez pour la conscience, je misse peine de » ne le transgresser? » Le bon homme, voulant ramener ceste ame à la raison par la douceur, luy dist : — « Et bien, ma » fille, mettez peine de ne retomber plus à » ce péché, si vous pouvez, ou à tout le » moins que ce ne soit qu'une fois le mois. » La pauvrette à ceste parole fait une exclamation, comme si elle eust perdu tout ce qu'elle avoit de plus cher au monde, disant : — « Ha! mon Père, condamnez-

» moy à mourir, plustost que cela m'arrive;
» car je vous asseure que vostre deffence me
» donne desjà tant d'appréhension que la
» seulle imagination seulement de l'exécuter
» me faict entrer en une foiblesse : or re-
» gardez au prix si je me forçois à l'effect,
» ce qui m'en arriveroit. — Et bien, bien,
» m'amie », luy dit-il, « si vous ne pouvez
» endurer un temps si long, à tout le moins
» passez la huictaine entière, et n'y retom-
» bez qu'une fois la sepmaine. — Com-
» ment, mon Père, une fois la sepmaine! je
» vous supplie de tout mon cœur de me
» condamner plustost à jeusner au pain et à
» l'eau, car je seray bien plus contente,
» pour ce que je n'ay aliment si cher, ny
» qui me nourrisse mieux que celuy que vous
» me deffendez; partant je vous demande
» la vie. — Or bien donc, » luy dit-il,
« travaillez à bannir de vous ces fascheuses
» opérations, et vous abstenez à tout le
» moins le Lundy, le Mercredy, et le Ven-
» dredy, de mal faire, et je m'asseure qu'en
» ce faisant vous gaignerez peu à peu tel
» commandement sur vos actions, que vous
» les réglerez à suivre la raison. » Con-
cluant ces paroles par l'absolution, il ren-

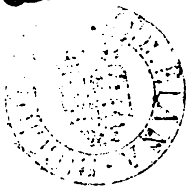
voye ceste pénitente au logis, avec desseing de suivre ce conseil.

Cependant il arriva que, quelque peu de jours après, un qui avoit accoustumé de faire les affaires de ceste dévote, la fut trouver un matin, pour luy communiquer d'un procès et luy faire signer quelque chose qui faisoit besoing pour ce fait-là; ce qu'elle ne peut faire sans monstrer un bras qui faisoit honte à la neige. Le seing n'est plustost faict, que celuy qui luy avoit mis la plume en la main, ne prist la mesme main pour la baiser mille fois, et de la main au bras, du bras aux tetons, puis, à la bouche, et aux yeux : bref, il n'y eut aucune de ces parties nommées, à qui il ne donnast mille attaintes de ses lèvres : elle souffroit patiemment tout cela, encore que ce fust un des jours exceptez par son Confesseur; car il ne luy avoit pas deffendu de baiser. Mais comme elle apperceut qu'il luy mettoit une autre plume en la main, et qu'il vouloit prendre de l'encre dans son escritoire, elle s'escrie (tout doucement, toutesfois) : « Hé, Monsieur, que » voulez-vous faire? laissez-moy : il m'est » deffendu d'escrire de ceste sorte à ce jour » icy. » Luy, qui n'entendoit point cest

énigme, la supplia luy donner l'explication de ceste deffence, ce qu'elle fit, en luy comptant le discours de son Confesseur. Ce qu'entendant, il se met à rire, en disant :
— « N'y a-il que cela qui serve d'obstacle
» à mon bon heur ? Non, non, Madame, ne
» craignez point, car, s'il y a du mal, je le
» prens sur moy, et prens la charge de m'en
» confesser ; ce faisant, vous pourrez passer
» sans crainte doucement le temps, en ce
» qu'aux jours qui vous sont permis, il n'y
» a point d'offence, et à ceux qui vous sont
» deffendus, j'en prens la peine sur moy. »
Ces paroles la r'asseurèrent, de sorte que, depuis ce temps-là, elle n'en perdit pas un jour, et eussent bien continué leurs escriptures davantage, sans que la plume s'esrena ; et pendant que celuy à qui elle estoit la retailloit pour s'en servir de nouveau, il me fit ce compte que je vous offre de bon cœur.







XVI

Comme une Religieuse se depestra des remonstrances que luy fit un Cardinal de ses parens, par une repartie assez gaillarde.

Ce n'est pas du jourd'huy que l'amour a commencé de passer à travers les grilles des Religions de femmes, et que les Abbesses et Religieuses se sont amusées à chercher d'autres remèdes aux esguillons de la chair, que les jeusnes, les oraisons et les disciplines. C'est pourquoy on ne trouvera pas estrange si je fais veoir icy comme une Abbesse demeurant dans une Abbaye près de Paris, estant de fort bonne maison et ayant quantité de parens en ceste Court se souvenant de la nourriture qu'elle avoi eue en sa jeunesse auprès des siens, ne pe

en changeant l'habit du monde, et prenant le voile, changer les mœurs qu'elle y avoit prises par coustume, pour suivre celles d'une vraye Religieuse ; ne gardant seulement des statuts de la Religion, que la seule charité d'aymer son prochain comme soy-mesme : qu'elle ne praticquoit pas selon le sens Théologique, mais selon les reigles des mondains, et la coustume de celles de son sexe, qui font trophée d'avoir quantité de gallands, qui les honorent du tiltre de maistresses. A quoy elle employoit si assiduement la plus grand'-part de toutes les heures, que celles de l'assistance qu'elle devoit à son office, ne luy estoient point si chères, que le temps qu'elle mettoit à rechercher les artifices qui se peuvent rencontrer, pour faire que l'habit qu'elle avoit pris, luy servist plustost d'attraits à obliger la jeunesse de la Court d'entreprendre des voyages en son Abbaye, pour offrir leurs vœux à sa curiosité et à sa gentillesse, que d'ornement à faire entrer en admiration de sa modestie et de sa dévotion, les plus sages. A quoy elle profita si bien, que tant que la fleur de sa jeunesse a esté en sa verdeur, elle a rendu le voyage de son séjour si renommé, à ceux qui faisoyent profession de porter la

plume sur l'oreille, que plusieurs l'ont assistée à macérer sa chair, r'adoucissant par leurs peines les esguillons qui luy travailloient la pensée, de telle sorte, que de toutes ces gentillesses, la fin en a couronné l'œuvre, par cinq ou six petites créatures qui se trouvent auprès de ceste dévote, qui ne la qualifient pas seulement mère spirituelle, mais mère naturelle.

Ce scandale ne peut donc pénétrer l'ouye de tant de gens, que plusieurs ne la blasmassent : les uns de peu de soing de divulguer ce qu'elle devoit tenir si secret; les autres, d'estre si sotte que d'avoir mis au monde ce qui préjudicioit à sa condition et à son contentement; mais les plus sages fulminoient encore plus contre elle, en ce qu'ayant renoncé du tout au monde, elle en recherchoit les principales délices. Toutesfois peu de personnes se trouvoyent qui voulussent entreprendre de l'advertir de son erreur, et censurer ses actions par des raisons si fortes, qu'elles l'obligeassent de renoncer à ses folies, pour suivre son devoir : soit ou que l'ignorance fust familière à ses plus proches (obligez plus que les autres à ceste action), ou qu'ils cogneussent ce naturel tellement invé-

téré au mal, que retenus de ces choses, ils en demeurassent à ce terme. Mais enfin voyant que de plus en plus ceste folle se plongeoit en ce gouffre, sans autre considération de son devoir, ny de sa charge, que celle que luy dictoient ses plaisirs, les plus sages de ses parens résolurent qu'un d'eux feroit l'office de censeur, et qu'il tascheroit de retirer ceste ame, par douceur, du labyrinthe où elle estoit esgarée, pour la r'amener dans la voye de la raison. Regardant donc celuy qui entreprendroit ceste œuvre pieuse, ils jugèrent à propos que ce devoit estre un duquel ils estimoient la qualité qu'il avoit de Cardinal tellement recommandable à ceux qui ont fait vœu de Religion, que ceste révoltée, se voyant doucement admonestée par une personne de qui le pouvoir s'estendoit à plus, elle auroit honte de sa faute, et crainte de manquer à ce qui luy seroit dicté de sa bouche. Luy, se voyant chargé d'une chose qui luy est aggréable, puis que c'est de sa fonction de retirer par ses advis les ames desvoyées, part à la mesme heure, et va trouver ceste amoureuse réformée, de laquelle il est receu selon la courtoisie de l'alliance, et selon le respect qu'une Religieuse doit à un Cardinal; où

après avoir faict quelque séjour, il parle à elle de la sorte :

« Je serois indigne du titre qui m'honore,
» du rang que je tiens en l'Église, et de la
» proximité qui me lie avec vous, si je con-
» sentois que quantité de bruits qui courrent
» par le monde à vostre préjudice, frappassent
» mes oreilles, sans vous en donner l'advis
» que vous devez espérer de moy, et sans
» que mes persuasions s'efforcent à desraci-
» ner les inclinations mauvaises que le monde
» pourroit avoir produictes en vous, contre
» le vœu que vous avez faict, s'il est vray ce
» que les langues des mesdisans font réson-
» ner par leurs discours. Car en un mot leurs
» paroles ne sont point plus modestes, sinon
» de dire que vos Matines, Vespres, et autre
» office où vostre charge vous oblige, sont
» l'entretien des mieux frisez de la Court,
» que vous avez laissé approcher de si près,
» que les esclats (qui enfantent la renommée
» de vostre gaillardise) en sont si apparents,
» qu'il n'y a plus de moyen d'en éviter le
» scandale. Ce n'est pas là le chemin (ma
» Cousine) que tous vos proches croyoient
» que vous deussiez suivre; ce ne sont pas
» les promesses que vous fistes à Dieu, quand

» vous pristes le voile. Les reigles de la Re-
» ligion, et l'instruction que vous y avez
» prise, ne vous ont pas appris à donner
» mauvais exemple par vos actions, à toutes
» celles ausquelles vous devez servir de mi-
» roir : mais je voy bien que c'est, il faut
» aux extrêmes maux appliquer les extrêmes
» remèdes : prenez-y garde, et les évitez ;
» autrement vous trouverez qu'il ne sera plus
» temps quand vous aurez ceste intention.
» Songez-y donc, je vous prie, et faites que
» mon voyage ne soit point infructueux, et
» qu'il produise en vostre ame le fruict que
» je désire. »

Après ces mots il se teut, attendant la response de ceste trompeuse Repentie, laquelle contrefaisant la triste, et laissant rouler des larmes au long de ses joues, lui repart avec une parole entrecouppée de souspirs, de la sorte :

— « Comment est-il possible (Monsieur)
» que vous, auquel j'avois fondé toute ma
» consolation et duquel je l'attendois en mes
» adversitez, soyez celui qui me veniez au-
» jourd'huy affliger par le tesmoignage que

» vos paroles me donnent, de la créance que
» vous avez à je ne sçay quels discours fri-
» vols, que quelques ambitieux de mon con-
» tentement ont offert à vos yeux ? Faut-il
» que je sois si misérable, qu'une personne
» de telle authorité que vous, aye formé une
» créance tant à mon désadvantage ? Obli-
» gez-moy, Monsieur, je vous supplie, de
» dire qui sont ces ennemis de mon aise,
» qui vous ont travaillé la fantasie de ceste
» mensonge. Si ce sont mes yeux, je les
» puniray de sorte que je leur ferai perdre la
» lumière : si ma bouche, je lui empesche-
» ray la parole si longuement, qu'elle me
» criera mercy de sa faute : si c'est mon
» front, je le couvriray d'un voile si obscur,
» qu'il ne me causera plus une telle disgrace.
» Bref, s'il y a aucune partie en moy qui
» m'aye rendu ce mauvais office, j'en feray
» la justice si exemplaire, que vous aurez
» occasion de contentement, et de croire que
» ce sont toutes faussetez que ce que l'on
» vous a voulu faire penser de moi. »

Cette responce eust eu quelque pouvoir d'y faire adjouster foy, si la vérité du contraire n'eust esté marquée dans les actions, dans les déportements, et dans le visage de

ceste dissimulée : qui obligea Monsieur le Révérendissime à luy repartir : « Non, non » (ma Cousine), ma créance n'est point fon» dée sur des imaginations, ny sur des faux » rapports ; la certitude m'en est si claire, » que je n'en entre point en doute ; vos » plus grands ennemis sont vos actions, » qui vous accusent ; les attraits de vostre » visage ressentent plus l'amour que la Reli» gion ; la gaillardise de vos yeux ne tes» moigne point qu'ils soyent employez à » respandre des larmes pour la repentance » de vos fautes, si tost qu'à former des re» gards, pour attirer plustost au péché qu'à » la pénitence. Vostre bouche s'occupe » plus à mille discours frivolles, et à jetter » des soubzris à la desrobée, qu'à former » des oraisons, et des souspirs. La blan» cheur de vostre gorge, qui se void par des» soubs ce voile (contre les reigles de vostre » vœu), n'est-ce pas un tesmoing irrépro» chable qui s'escrie contre vous ? La cu» riosité de vostre habit (qui ressent plus sa » Courtisanne que sa Religieuse), n'est-ce » pas une évidente preuve de mon dire ? » Bref, je n'apperçoy chose en vostre ren» contre qui n'apporte un consentement ab-

» solut à mon discours. Que me pouvez-vous » donc dire pour vostre justification, autre » chose que vous accuser vous-mesmes, puis » que vous cognoissez que je sçay plus de » vos nouvelles, que je n'en voudrois sça-» voir? » La finette, qui avoit plus d'envie de continuer que de se repentir, ne cherchant que les moyens de se deffaire de l'importunité de son parent, se met à respandre tant de larmes feintes, et jetter des souspirs en si grand nombre, contrefaisant la désespérée, que ce vénérable Prélat, meu de pitié, s'approche d'elle, et se met à la consoler, tirant les plus belles paroles de sa conception, pour les employer à ce bon œuvre. Mais ceste dévotieuse pervertie, ne s'appaisant point pour cela, l'obligea de luy dire : « Or » bien, ma Cousine, ne vous désespérez point » davantage, pour me faire adjouster foy à » vostre dire ; un seul moyen peut cela tout » d'un coup. — Hélas ! Monsieur » (luy repart-elle), « c'est tout ce que je souhaitte, ne » me souciant plus de mourir, si je suis s » heureuse auparavant, de vous faire perdr » l'opinion qu'à tort vous avez de moy. - » Venons donc, ma fille, à ceste preuve, q » est, que vous leviez la main tout à ce

» heure devant moy, et que vous me aciez
» un serment solennel par la part que vous
» prétendez en Paradis, que vous avez encore
» vostre pucelage ; si vous me le jurez de
» la sorte, il me sera impossible que je n'y
» croye ; car de m'imaginer qu'estant con-
» stituée au degré où vous estes, il puisse
» sortir un faux serment de vostre bouche,
» c'est ce que je ne me figureray jamais, et
» quand encore vous le pourriez, je vous
» tiens plus curieuse de la conservation de
» vostre conscience, que de vouloir renon-
» cer à vostre foy. »

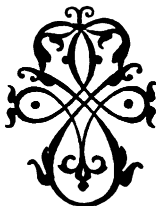
Elle, voyant le moyen qu'il cherchoit pour luy faire confesser la debte, à demy transportée de colère, de se veoir pressée de si près, luy dit : — « Pardonnez-moy, Mon-
» sieur, si auparavant que de vous respon-
» dre, et vous satisfaire de la sorte que le
» désirez, je vous supplie ne trouver point
» mauvais si je tire une certitude de vous, et
» si avec le mesme serment que vous sou-
» haittez de moi, je vous oblige à me res-
» pondre. » Luy, qui croyoit qu'elle voulust avoir promesse qu'il ne révéleroit ce qu'elle luy diroit, l'asseura de faire ce qu'elle auroit aggréable. — « Jurez donc », luy re-

part-elle, « sur la mesme part que vous
» prétendez au Ciel, que vous me direz la
» vérité de ce que je vous requerray. — Ouy,
» ma Cousine, je vous le jure, et en lève
» la main. — Par la mesme foy qui vous
» vient de lier, confessez-moy si vous n'es-
» tes pas le plus grand sot qui soit au
» monde, de vouloir tirer un tel serment de
» moy. »

Vous pouvez penser si Monsieur le Cardinal, entendant une parole si esloignée de ce qu'il attendoit, fut estonné, et esmeu de passion, se voyant mocqué. Mais, elle, appercevant qu'il se préparoit à repousser ces discours par de plus aigres, luy dit : — « Tout
» beau, Monsieur, ne vous esmouvez pas,
» que premièrement vous n'ayez entendu
» l'explication de mon énigme, pour laquelle
» esclaircir j'argumente de la sorte. Tout
» homme qui demande une chose à un au-
» tre pour s'en asseurer, de laquelle il n'est
» point en doute, et laquelle il sçait bien
» qu'il ne luy advouera pas, est un sot, et
» s'il le veut obliger au serment, il est mes-
» chant : car estant certain qu'il ne luy
» confessera la vérité, quelque serment qu'il
» face, si la confession est à son préjudice, il

» met une ame en estat de damnation. Or,
» est-il, que par vos discours vous me tes-
» moignez ne douter point de la perte de
» mon pucelage, et néantmoins vous en de-
» mandez l'esclaircissement par ma bouche,
» et encore vous me voulez abstraindre par
» serment à vous le donner. Je pourrois donc,
» à bon droit, conclure que vous seriez sot et
» meschant tout ensemble. Mais voyant que
» la bonne volonté que vous me portez vous
» a convié à faire ceste recherche curieuse
» de ma vie, pour fortifier mes bonnes
» mœurs et censurer mes mauvaises, je vous
» osterai le tiltre de meschant, qui ne vous
» est point deu puis que les péchez qui se
» commettent par ignorance n'attirent après
» eux ceste qualité; comme celuy que vous
» avez fait, de me vouloir contraindre à ju-
» rer d'une chose que vous devez croire
» que je cacherois plustost que de la des-
» couvrir, si elle estoit véritable. Mais pour
» le tiltre de sot, vous me permettrez, s'il
» vous plaist, que je le vous laisse, pour les
» raisons que je vous viens de dire, jusques
» à ce que vous ayez pertinemment respondu
» à mon argument : attendant laquelle res-
» ponce (que vous songerez à loisir) vous

» me donnerez congé de me retirer, vous
» suppliant ne retourner une autre fois me
» faire des harangues si extravagantes, que
» celles que ma patience, vostre qualité et
» nostre alliance vous ont permises. »





XVII

Comme sans y penser un Cavalier eut la jouyssance d'une belle fille, dans le milieu des rues de Paris, en plain jour, et sans estre veu de personne.



LES esprits les plus subtils et les meilleurs se sont trouvez court, quand ils sont entrez en considération des effects de la fortune, d'autant qu'en exerçant ces fonctions parmy les hommes, elle ne suit pas tousjours les maximes raisonnables : car il s'en void beaucoup d'ignorans pourveus de charges, qui ne devroient estre tenues que de gens sçavans : et beaucoup de parfaits en science qui demeurent inutiles, pour faute d'estre employez. Il se rencontre tant de Capitaines qui n'ont jamais ouy parler de la guerre ; et de vieux Soldats

qui seroient dignes de l'estre, qui ont pour toute récompense de leurs services, la nécessité. Quantité de personnes jouyssent des faveurs des Roys et des Princes, qui les conduisent aux suprèmes honneurs des Monarchies ; que qui les regarderoit de près, et considéreroit leurs actions, les cognoistroit si indignes de ce bien, qu'il seroit contraint de conclure, qu'il ne se peut rendre raison certaine des causes de ce qui arrive par le moyen de la fortune.

Si nous voulons encore considérer les bigarés effects qu'elle produit en amour, nous verrons plusieurs belles Dames qui laissent entrer en possession de leurs bonnes graces, mille sortes de gens imparfaits, et desdaignent l'affection de quantité de gallands Cavaliers qui ne respirent qu'à leur faire service. Nous en appercevrons aussi à qui il est arrivé du bien sans y penser ; et qui contre leur espérance ont esté cueillir des roses dans les jardins des belles, sans se picquer. Comme fit un Gentilhomme en ceste ville de Paris, lequel s'estant trouvé à disner en la maison d'un de ses amis qui l'en avoit prié, où il y avoit bonne compagnie, tant d'hommes, que de femmes (pource que outre que la Mais-

tresse du logis est extrèmement belle, elle est de si bonne humeur, que ceux qui l'ont veue une fois ne se peuvent empescher d'y retourner souvent), à l'issue du repas chascun se met à parler de ce qui lui aggrée le plus : jusques à ce que leurs discours sont interrompus par la survenue d'une Dame, accompagnée d'une extrèmement belle fille, qui n'est plustost entrée, que trois ou quatre jeunes gens qui la cognoissoient, la vont prendre, et la baisent en mille sortes, devant sa Maistresse : laquelle voyant ce ravage, se met en devoir de la deffendre, mais sa deffence y eust profité fort peu, si elle n'eust tesmoigné par son action que cela luy desplaisoit : qui obligea ces follastres à la laisser raccommoder son rabat, et sa coiffeure, qui estoit toute désordonnée, pour demander pardon de leur indiscrétion. Mais elle, toute esmeue de collère, ne fit point de cas de leurs excuses, ains s'approchant de ceste jeune Innocente, luy commanda (tout bas) de l'aller attendre dans son carrosse, qui estoit à la porte du logis, et qu'elle fist abbattre les costières, afin que personne de ceux qui passeroient par la rue, ne l'apperceust : ce qu'elle fit tout à l'heure.

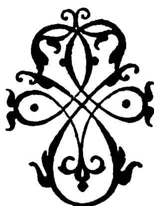
De hasard, comme elle faisoit ce commandement, il y avoit un Gentilhomme de la compagnie, qui estoit assis sur un lict, tout auprès du lieu où se proférèrent ces parolles : lesquelles estant entendues de luy, il n'en fit point semblant : mais quand il jugea que ceste Nimphe pouvoit estre au carrosse, il se desrobe, et sans dire adieu, s'en va, et ayant commandé à un lacquais d'amuser le Cocher, il passe de l'autre costé du carrosse, lève doucement le costé abbatu, et voit ceste Mignonne endormie : qui l'oblige de passer par dessus la portière, et se glisser auprès d'elle, qu'il baise, et rebaise, et la bouche, et les yeux, et la gorge, en mille façons, avant qu'elle se resveillast. A la fin les douceurs de ces baisers luy faisant abandonner son sommeil, et appercevoir celuy qui la carressoit de la sorte, elle se veut escrier, mais il la r'appaise, et luy fait considérer le hasard qu'il y avoit de faire bruit dans la rue ; luy remonstre que personne ne sçavoit qu'il fust avec elle ; que le Cocher estoit fort empesché avec celuy qu'il avoit mis pour cela ; que sa Maistresse estoit embarquée au jeu, et qu'ils pouvoient demeurer ensemble deux ou trois heures, sans estre descouverts d'aucuns ; qu'ils

estoient là plus seurement pour faire espreuve des mignardises qui se treuvent parmy les amoureux plaisirs, qu'en pas un autre lieu; qu'il ne falloit pas mespriser le bon heur qui leur estoit envoyé pour cela, et que sans doute ceste occasion ne s'estoit point présentée à eux, si à propos, pour la laisser perdre. Ce disant, il luy prend les mains, qu'il luy baise et rebaise mille fois. A quoy la pauvrette, ne faisant autre deffense que soubslever, par des souspirs de crainte, ses deux petites pommes de neige, cela le porte de relever ses baisers jusques en ce lieu, et de là prendre possession de ceste belle bouche : puis voyant que la peur tenoit ses lèvres closes, il porte la main à la partie désirée, et suivant sa main de près, il s'y porte luy-mesmes de telle affection, que le meilleur de luy demeura engagé dans ceste place, par un engagement si doux à ceste belle, qu'elle luy dict en le serrant : « Hélas ! Monsieur, je croy de vérité que les divinitez » vous ont conduit icy, et qu'il y a du destin » parmy nos actions, en ce que vous ny moy » ne pensions pas, il y a une heure, au bonheur qui nous devoit arriver aujourd'huy, » et au contentement que nous ressentons :

» que je rends graces au bon Démon qui » vous y a insensiblement porté, pour me » faire sentir les douceurs qui se trouvent » en l'union des parties séparées ! » Finissant ces mots par des baisers sans nombre, ils luy sont rendus au double par ce gentil Gend'arme, qui mettant les armes en la main, s'en va furieusement attacquer l'escarmouche; ce qu'il trouve en son chemin d'ennemis, il le porte par terre, et arrive victorieux jusques sur la contrescarpe du fossé : puis poursuivant sa pointe, il entra dans la place pour la seconde fois, et s'en rendit Maistre si paisible, qu'à la troisiesme on ne luy fit point de résistance. L'heure de se retirer arrivée, craignant la surprise, il r'entre encore un coup dans la Citadelle, afin de donner ordre à tout, et d'y establir si bien son Empire, que l'entrée ne luy en fust plus desniée. Dequoy ayant tiré promesse, il s'en va, content de ceste heureuse rencontre, retrouver la compagnie, qui l'enquist du lieu de sa venue. Il leur donne des bourdes en payement, qu'ils reçoivent pour des véritez : de façon que pas un d'eux ne descouvrit, ny en ses paroles, ny en ses gestes, autre chose que ce qu'il désiroit.

Voilà donc pour faire veoir qu'il ne faut jamais vendre sa bonne fortune, et que lors qu'on pense le moins, c'est à l'heure que nous en sommes le plus favorisez : comme l'heureux succès de ceste adventure nous le tesmoigne, en ce que ce Cavalier se ressent si bien traicté d'elle, qui le rend sans y penser possesseur d'une parfaicte beauté dans le milieu des rues de Paris, en plain jour, et sans estre apperceu de personne, qu'il n'eust pas changé son aise avec celle des plus heureux mondains. Et ceste belle qui toute faschée s'estoit retirée des mains de ces importuns, et ne songeoit qu'au sommeil qui la surprist, se trouve tellement chérie de ceste fortune, pour lui avoir causé son réveil par des carresses si aggréables que celles de ce galland homme, qui luy fit couller deux heures de temps si doucement, qu'elle marqua ce jour pour le plus heureux de tous ceux qu'elle avoit passez depuis sa naissance. Que tous Messieurs les Philosophes ne s'alambicquent donc plus la fantasie à rechercher si curieusement les causes des effects de la fortune, puis que si déréglement elle les exerce tous les jours : pour moy je n'y travailleray point d'avantage. Je souhaitte seulement à toutes les Dames qu'elle leur arrive pareille qu'à

ceste belle, et que lors qu'elles y penseront le moins, elles se trouvent prises de la mesme sorte. Quelques délicates en public me diroient des injures pour récompense de mon souhait, mais je sçay bien qu'en particulier elles m'en rendront graces.







XVIII

La ruze que trouva une belle Dame pour éviter d'estre surprise par son mary avec un Prince. Et comme, nonobstant son invention, le pot aux roses fut descouvert par la malice du Prince, à la confusion de son mary.



DU Règne du Roy Henry le Grand, il y eut à Paris un homme de robbe longue, et des principaux de sa vacation, qui fut si heureux en ses amours, qu'il acquit la possession d'une des plus belles filles qui fust pour lors dans la ville : à laquelle après l'avoir espousée, il donna toutes sortes de libertez ordinaires à celles qui y font séjour, desquelles elle n'abusa pas pour le commencement, pource que

peut-estre le travail de son nouvel espoux suffisoit assez pour la tenir en exercice, en ce qu'ordinairement à ces premiers commencemens il faut donner tréves aux rapports des procès, et payer les parties de remises, pendant que Monsieur s'amuse au matin à visiter les pièces nouvellement acquises. Mais la continue n'apportant que de la peine, et peu de profit, fit que nostre jurisconsulte, considérant cela, se remet à feuilletter les papiers dans son estude, se levant matin pour aller où le deu de sa charge l'appelloit, et se couchant tard, pour se préparer pour le matin : laquelle practique fut de si dure digestion à ceste jeune affamée, qui croyoit tousjours avoir le mesme ordinaire qu'aux premiers jours, que cela la fit entrer en considération de ce qu'elle devoit faire. En fin ayant meurement advisé, son esprit luy dicta qu'il estoit besoing qu'elle demandast l'advis de quelqu'une de ses meilleures amies, qui fust en pareille condition qu'elle. A quoy s'estant résolue, et choisi celle de qui elle le désiroit prendre, elle la fut trouver, où après les carresses ordinaires qui se praticquent parmy les civilitez de la Court, elle luy parle de la sorte :

« Je ne doute point (Madame) que vous
» ne trouviez estrange la cause qui m'ameine
» icy, quand vous l'entendrez ; car moy-
» mesme j'aurois honte de vous la déclarer,
» si je ne vous avois choisie pour la meil-
» leure amie que j'aye, et pour celle de qui
» je souhaitte avoir l'advis en ceste affliction.
» Je la nomme ainsi, puis que je me voids
» retrancher le principal plaisir de la vie, de
» plus de la moitié de ce que je possédois au
» commencement de mon mariage. Et pour
» ne vous tenir point en doute et vous faire
» veoir mon mal à descouvert : c'est que
» mon mary, au premier jour que l'amour
» nous eut joints ensemble, me rendoit tant
» de sortes de carresses, que la créance que
» j'avois en la continuation de ces délices,
» faisoit que je n'eusse pas envié la fortune
» de la plus grande Dame de l'univers : mais,
» chère amie, au plus bel endroit de ma
» chanson, ma chanterelle s'est rompue. Car
» lors que je croyois estre dans le milieu du
» Paradis de mes aises, ç'a esté à l'heure que
» tout d'un coup ce feu s'est amorty dans le
» cœur de mon refroidy mary, de façon
» qu'au lieu de s'acquitter envers moy de ce
» qu'il me doit, il laisse courre les arrérages

» de telle sorte, que sans doute j'ay peur
» que cela n'abaye sa ruine, d'autant que
» dès le poinct du jour il va pour rendre la
» Justice, d'où il ne retourne qu'à unze
» heures ; le reste est employé à entendre les
» parties ; et le soir jusques à minuit dans son
» estude. Tellement que ce corps fatigué du
» travail du jour, ne cherche que le repos, et
» cependant je fais malgré moi pénitence et
» jeusne, les jours qui ne sont pas comman-
» dez. C'est pourquoy ne voyant aucun re-
» mède de destourner ce desplaisir d'auprès
» de moy, j'ay recours à vous, de qui j'at-
» tends la consolation qui se peut espérer
» d'une vraye et parfaite amie. »

L'autre, voyant ceste jeune beauté en peine pour si peu de chose, se met à soubrire, et luy repart : — « En vérité (mon cœur) je vous
» ai de l'obligation, de m'avoir si franche-
» ment ouvert vostre courage, et soubmis à
» ma discrétion le subject qui vous travaille
» la fantasie : mon advis ne vous sera
» point desnié, pour vous libérer de ceste
» peine, chose si aisée à faire que ce mal ne
» vous continuera pas long temps, si vous
» suivez le conseil que j'ay pris pour moy.
» Car il faut que vous croyez que j'ay passé

» par le mesme chemin où vous estes à ceste
» heure, et est une nécessité qu'il faut que
» toutes celles qui ont espousé des hommes
» de la vacation de nos maris, passent par la
» mesme voye, laquelle nous devons désirer
» estre de la sorte; autrement le Proverbe
» que l'on dit des Dames qui séjournent en
» ce lieu ne seroit pas véritable : qui qua-
» lifie Paris, le *Paradis des femmes*. Il n'en-
» tend pas de toutes, mais seulement de celles
» qui comme nous ont des maris qui se lè-
» vent matin, ne les voyent point de tout le
» jour, et le plus souvent se retirent si tard,
» que peur de nous incommoder ils font lict
» à part; et le tout pour gaigner force argent,
» qui n'est employé qu'à nous parer, à nous
» entretenir esquipage de Princesses, et à ne
» nous laisser chommer d'aucune chose que
» nostre humeur nous face souhaiter. Et si
» le principal de nostre joie nous manque,
» où sont les Dames qui plus que nous
» ayent commodité d'y donner ordre? Pre-
» mièrement nous sommes en lieu où nous
» pouvons choisir qui nous plaira, pour sup-
» pléer à ce qui nous deffaut : toutes les
» heures nous sont si commodes pour cela,
» par l'occupation ordinaire de nos Philoso-

» phes, que nous ne sçaurions désirer mieux.
» D'avantage, les gallands Cavaliers viennent
» bien avec plus de franchise dans nos mai-
» sons, que dans celles de ceux qui portent
» une espée à leur costé : en ce que le péril
» ne s'y rencontre point : et quelquesfois
» mesme nos maris sont si remplis de dou-
» ceur et de courtoisie, qu'au lieu de nous
» empescher la praticque de ces amoureux
» déduits, ils nous la facillitent. La raison
» est qu'estant gens de lettres, ils ont plus
» estudié en la cognoissance d'eux-mêmes,
» que les ignorans : qui leur faict conclure
» estre impossible, que la continence puisse
» régner avec nous, qui sommes nourries
» parmy l'oisiveté, la bonne chère, et la
» froideur qui les accompagne; qui fait que
» les plus sages, se représentant ces considé-
» rations, ne trouvent point meilleur moyen
» pour avoir paix avec nous, que de nous
» rendre facile la voye de nos plaisirs. En
» ce qu'outre la patience qu'ils rencontrent
» dans leurs logis, ils évitent le travail qu'il
» faudroit qu'ils prissent plus souvent que
» leur foible puissance ne s'estendroit, ou
» bien qu'ils se resollussent à endurer à
» toutes heures mille reproches, sur toutes

» sortes de subjets; n'y ayant rien qui
» rende les Dames de plus mauvaise compa-
» gnie, que lors qu'elles manquent de ce
» qu'elles désirent le plus. Ne faictes donc
» point de difficulté (ma mignonne) de choi-
» sir quelque galland Cavalier, qui r'adou-
» cisse par sa gentillesse l'ennuy que vous
» avez enduré, par faute de n'avoir de meil-
» leure heure monstré vostre mal, pource
» que c'est le seul remède qui vous peut
» faire vivre contente. »

Ceste jeune beauté la quitte, avec mille remerciments, et mille baisers, pour l'allègement qu'elle avoit apporté à sa douleur par ses paroles : et s'en va avec une ferme résolution de les mettre en usage, tellement arrestée en son courage, que peu de jours se passèrent sans qu'elle ne fist rencontre, à un bal où elle fut conviée chez une de ses parentes, d'un Prince des plus gallands de la Court; les discours duquel luy furent si aggréables, et ses actions d'elle à luy, que se servant de l'occasion, il luy fait offre de son service de si bonne grace, et si à propos, qu'elle, qui venoit de recevoir le conseil de son amie, et qui l'avoit présent devant ses yeux, jugea ne devoir laisser perdre un si

bon morceau : qui l'obligea former sa response avec si peu de rigueur, que luy qui n'estoit apprentif en ceste science, creut n'estre point si mal en ses bonnes graces, que sa visite luy fust désaggréable. Il s'y en va donc le lendemain, où il est receu avec un si bon visage, que peu à peu gaignant pays, il prist possession de baiser la main, puis la bouche, et la gorge de ceste belle, laquelle formant des souspirs pour toute deffense, laissa prendre possession à ce nouveau assaillant, de la meilleure pièce de son sac, et de la plus mal visitée de son gentil Sénateur. La feinte colère r'appaisée, et la résolution du retour prise, il s'en va content d'une si bonne fortune : mais l'ardeur de ce nouveau plaisir l'obligea d'y retourner si souvent, qu'un matin que ce Docteur estoit au deu de sa charge, et luy tenant sa place auprès de ceste Amante, arrive que Monsieur le Juge, ayant affaire de quelques papiers, quitte sa compagnie et s'en va en son logis ; frappant à la porte il est cogneu de ceste belle, qui toute estonnée se tourne vers ce Prince, et l'embrassant lui dist : « Hélas ! Monsieur, quel malheur con-
» jure contre nostre aise ? C'est à ceste heure
» qu'il faut qu'il soit terminé, voicy son der-

» nier période, puis que mon mary est prest
» d'entrer, et moy hors de moyen d'empes-
» cher qu'il n'aye cognoissance de nos amou-
» reuses actions. — Non non, ma belle »,
luy dit-il, « je destourneray bien cest orage
» d'auprès de nous, n'en entrez point en
» doute : car la pointe de mon espée aura
» plustost tranché le fil de la vie de cest im-
» portun, qu'il n'aura veu qui je suis, et jugé
» ce que je fais icy. » Elle, craignant qu'il
n'exécutast ce qu'il disoit, lui respond :
— « Ha ! Monsieur, ne me perdez pas de la
» sorte : je viens de songer une invention,
» laquelle nous garantira vous et moy, s'il
» vous plaist de vous cacher dans la ruelle
» de mon lict. » Ce qu'il n'eut plustost fait
qu'à la mesme heure le mary entre à demy
en colère de quoy on l'avoit tant fait demeurer à la porte, et se préparoit à s'y mettre
d'avantage, par la rencontre de l'habit de ce
Prince qu'il voit dessus la table, qui estoit
d'escarlate, avec du passement d'or, lors que
ceste finette, appercevant par son action ceste
inquiétude, luy va dire : « Mon cœur, quand
» vous estes entré j'estois si attentifve à consi-
» dérer cest habillement que tout à ceste heure
» on me vient d'apporter, que je ne vous ay

» pas entendu; je l'ay retenu, pource que je » sçay que vous aymez quelquefois la chasse, » quand nous sommes à la campagne, et que » ma créance est qu'il vous siéra fort bien, » joinct que le bon pris me l'a fait faire, qui » n'est que de quarante escus. » Luy, bien aise de ce rencontre, n'eut la patience d'attendre d'avantage pour l'essayer; ains quittant la soutane, le met promptement sur luy, où il n'est plustost que le Roy l'envoya querir, pour luy parler de quelque affaire qui luy estoit commise pour son service. Se voyant pressé, il ne peut faire autre chose que de mettre sa soutane par dessus, et aller trouver sa Majesté.

Estant party, ce Prince sort de son embuscade, fort estonné de se voir sans habillement, et bien aise toutesfois d'en estre quitte pour si peu. Il demande secours à sa douce ennemie, qui ne peut l'assister que par l'ouverture d'un coffre plein de vieux habits de son mary, desquels il en choisit un à la vieille Gauloise, qui estoit un pourpoint de velours noir, plein, avec un grand busc, comme on les portoit au temps passé : les grecgues aussi de mesme estoffe, fort justes; avec un grand manteau long, de drap noir. En cest esqui-

page il sort, et va trouver son carrosse au bout de la rue, qui l'attendoit, et se fait conduire au Louvre, où il va trouver le Roy, s'achevant d'habiller, qui le voyant de la sorte, ne se peut tenir de rire, et de luy demander l'occasion, qu'il luy compta de mot à mot, et comme le mary de ceste belle avoit son habit vestu sur luy. Le Roy, qui l'avoit envoyé querir, commanda veoir s'il n'estoit point encore venu, et l'appeller, lequel se trouvant dans la chambre, se porte à ce mandement; le Roy, le voyant, s'approche de luy, et en luy parlant d'affaires, il le prend par les boutons de sa soutane, qu'insensiblement il lui desboutonna, puis appercevant l'escarlate et le passement d'or, luy dist : « Que veut dire, que vous estes un Cavalier » desguisé? Les personnes de vostre robe » s'accommodent-ils à ceste heure de la » sorte? Où avez-vous pris cest habit? Si je » ne me trompe, vous avez changé avec un » tel; car je le vis hier céans habillé de ceste » pareure, et luy regardez-le approprié de la » vostre. Je suis d'advis que vous luy don» niez vostre soutane, parce qu'elle sera » mieux sur son habillement, et qu'il vous » baille son espée, qui sera plus à propos sur

» l'escarlatte que sur la robbe longue. »

Le pauvre Docteur de la Loy, voyant ce Prince paré d'un vestement de sa cognoissance, se douta qu'il l'avoit envoyé en Cornouaille, sans passer l'eau, et voulant sans respect faire exaller des injures contre sa chère moitié, et contre tout le sexe féminin, le Roy le r'appaisa, et luy imposa silence, avec deffense de ne point plus maltraicter ceste Innocente, l'asseurant pour sa consolation, qu'il n'estoit pas seul de sa compagnie qui eust fait ce voyage, et que c'estoit une maxime presque infaillible, que tout homme de robbe longue et d'estude, qui prend belle femme, il faut qu'il se résolve à souffrir qu'elle employe le temps de son costé, et qu'elle contente son corps, pendant qu'il satisfait son esprit des douceurs qu'il rencontre dans son estude.



[illegible] Dom [illegible] mort.

Les Espagnols sont [illegible] tout temps se sont [illegible] addonnez à l'arrog[illegible] vice y a pris telle [illegible] eux, que les m[illegible] sion, et n'est pas m[illegible] es qui ne tesmoign[illegible] , et par leurs [illegible] tous remplis). [illegible] tion qu'ils [illegible] [illegible] la [illegible]

dans leur fantasie, que tels quittent leurs vaccations pour cela, se voyant parmy eux plus de personnes nécessiteuses, qu'autre part, en ce que leur pays de soy estant assez stérile, et eux négligens à travailler, ils chomment le plus souvent de ce qu'il leur fait besoing. Néantmoins ceste nécessité ne les corrige pas pour cela, car vous y rencontrerez ordinairement dans leurs villes, les artisans faire la pourmenade par les rues, sans autre affaire ny desseing que de monstrer leur mine bravache, avec leur espée au costé, pour entretenir la vanité qu'ils apportent de naissance; aymant mieux faire cest exercice et jeusner, que de faire bonne chère en travaillant, et ne se point monstrer. Et s'en remarque tant d'exemples de leurs vanitez, que ce seroit brouiller le papier, de leur faire veoir le jour. Je m'arresteray seulement à deux, pource qu'ils se sont exécutez devant personnes de grande qualité, par gens du tout indignes de les regarder; qui est pour tesmoigner d'avantage leur audace, et que la gloire a pris tel pied dans leur cervelle, qu'il ne se peut non plus veoir un Espagnol sans elle, qu'un corps mouvoir sans son ame.

Le premier fut, durant que la ville d'Amiens estoit assiégée par ce brave et généreux Monarque Henry le Grand. Il arriva qu'à une grande sortie que les Espagnols firent sur les nostres, il demeura un pauvre soldat des leurs pris, lequel n'avoit pour tout ornement que son espée, car ses habits estoient de si peu de conséquence, et percez en tant de lieux, que sa peau bazannée parroissoit tout clèrement : et nonobstant qu'il fust mal en ordre, et prisonnier, son visage ne tesmoignoit autre chose que de la gloire, desdaignant tellement tous les Gentilshommes qui parloient à luy, que cela leur faisoit plus d'envie de rire, qu'il ne leur donnoit de volonté de luy faire mal. De fortune advint que cependant qu'on interrogeoit ce vénérable personnage, un Cavalier fort estimé du Roy passa par là, lequel ayant contenté son esprit un long-temps, des rodomontades de ce Capitan Crocodille, pensa que sa Majesté seroit bien aise de le veoir pour s'en donner du plaisir. Il pria donc ceux qui l'avoient en garde, de le vouloir conduire devant elle, à quoy s'estant accordez, ce Cavalier s'en va la trouver, et luy ayant compté la rencontre de ce vaillant Champion, et les discours qu'il

faisoit à tous ceux qui l'avoyent abordé, il commande qu'on luy fist venir devant luy : où estant et le voyant ainsi bien vuidé, il luy demande, si parmy le nombre des soldats qui estoyent dans la ville, il y en avoit beaucoup qui le ressemblassent. L'autre luy repart promptement sans songer, et sans appréhender la punition de son audacieux discours : — « Il y en a force dans nos troup-
» pes qui sont semblables à vous, mais,
» point du tout qui viennent du pair avec
» moy, ny qui se puissent égaler à ma suffi-
» sance, ny à ma valeur. » Le Roy, voyant la hardiesse de ce pauvre misérable, le laissa là, et ne s'en fit que rire.

L'autre repartie est plus hardie, en ce qu'elle s'addressa au Roy d'Espagne mesme, et fut en ceste sorte. Un jour que le feu Roy Dom Philippes, dernier mort, estoit à la chasse, advint que s'estant escarté de sa compagnie, et n'estant demeuré avec luy que cinq ou six Seigneurs des plus près de sa personne, il passa en ce temps un soldat qui venoit de Flandres, en assez bon esquipage d'armes et d'habits : lequel, traversant le chemin devant eux, sans faire semblant de les saluer, mais seulement avec une mine

desdaigneuse, retroussant sa moustache à la Turque, il les regarde avec un mespris par dessus l'espaule, sans haster le pas de son mulet : qui fit penser au Roy et à sa compagnie, que c'estoit quelque Rodomont, et qu'ils pourroient bien avoir du passetemps de luy en l'accostant : qui les obligea de le suivre, et l'ayant atteint, le Roy luy demande (sans luy faire autrement trop d'honneur) d'où il venoit, et en quel lieu il addressoit son chemin. Ce compagnon se retourne froidement vers eux, et sans s'esmouvoir, ny en faire cas d'avantage, luy respond : — « Qui estes-vous, vous autres, qui avez af- » faire de sçavoir mes fantasies ? la force » des armées les plus puissantes ne m'y sçau- » roit contraindre, ny les persuasions des » personnes qui vous ressemblent ; les seules » prières des Princes et des Monarques peu- » vent r'adoucir mon courage et obliger ma » volonté de respondre à leurs demandes. » Et en disant cela il passe outre, sans faire autre semblant de s'arrester : qui fit cognoistre au Roy, que ce compère-là estoit du naturel des cornemuses, et que pour le faire parler, il luy falloit donner du vent : qui le convia, pour en tirer du plaisir davantage en

le suivant, de luy repartir : — « Seigneur Ca-
» pitaine, de grace, je vous supplie, obligez-
» nous de nous déclarer ce que nous vous
» avons demandé, vous asseurant que si nous
» pouvons quelque chose auprès du Roy
» pour vostre assistance, nous nous y em-
» ployerons de bonne volonté, estans per-
» sonnes qui avons quelque crédit auprès de
» luy. » A ce mot de Capitaine, il tourne la
teste, s'arreste, et luy dist : — « A ce que je co-
» gnois, il y a plus de jugement que je n'en
» eusse pensé en vous autres, à veoir vostre
» mauvaise mine » (car de vérité le feu Roy
Dom Philippes l'avoit fort triste), « pource
» que vous avez recogneu en me considé-
» rant la qualité de Capitaine, que je mé-
» rite, encore que je ne l'aye en effect : mais
» c'est ce qui me meine trouver le Roy pour
» luy remonstrer comme je suis soldat, qui
» luy servy fidellement dans ses armées de
» Flandres, par dix années consécutives,
» sans que l'ennemy aye durant ce temps
» apperceu que mon visage, la présence
» duquel plusieurs fois a fait fuyr les plus
» braves. Et diray bien que je n'ay jamais
» mis l'espée en la main, qu'avec la perte
» de cinquante de nos ennemis, au moins,

» sans les blessez. Il ne s'est présenté assault,
» où mon ombre n'aye garanty mille de nos
» soldats, sans les Capitaines, qui s'esti-
» moyent favorisez de la fortune, quand ils
» pouvoyent en ces actions se mettre à l'abry
» de mes armes, et suis tellement redoubté
» en ce pays-là, que lors que je veux m'aller
» exercer pour me tenir en haleine, et pren-
» dre le plaisir de veoir tomber les ennemis à
» douzaines, du vent de mon espée, il faut
» que je me desguise : car quand je vay en
» mes armes ordinaires, les espies qu'ils
» mettent sur les chemins, pour descouvrir
» quand je sors, leur donnent l'advis de si
» bonne heure, que je ne trouve rien devant
» moy. Bref, je puis dire, sans vanité, et sans
» me vanter, que mon industrie, ma val-
» leur et ma courtoisie ont plus servy au
» Roy en ses Pays-Bas, que tout le reste de
» son armée ensemble, qui plusieurs fois
» eust esté mise en route, si elle n'eust esté
» animée à bien faire par mon exemple : de
» toutes lesquelles choses j'ay attestation des
» Capitaines, commandans là pour sa Ma-
» jesté, qui le supplient tous de me donner
» augmentation de paye (qui est ce que je
» luy vay demander), puis me r'envoyer

» promptement, pource que sans moy ils ne
» peuvent subsister. Voilà donc ce qui me
» conduit à la Court, et pour l'assistance
» que vous m'offrez, pauvres gens, croyez-
» vous qu'un homme de ma force en aye
» affaire? Mais pource que vous me semblez
» bonnes personnes, je vous offre la mienne,
» qui n'est pas peu : car quand on sçaura
» que je fais cas de vous, vous serez hono-
» rez de tous, et mesmes de vos ennemis,
» de peur qu'ils auront de me desplaire. »

Finissant ces mots, le Roy luy fit le remerciement le plus humble qu'il peut, pour en avoir d'avantage de plaisir, luy disant :
— « Seigneur, en récompense de la faveur que
» vous nous faictes de vostre amitié, je vous
» veux donner un bon advis : c'est que pour
» certain il y eut il n'y a que deux jours
» un Capitaine qui vint trouver le Roy,
» pour luy demander récompense de ses
» fidèles services, auquel il fut respondu,
» qu'il n'y avoit point d'argent dans le thré-
» sor, et qu'il eust patience. Laquelle chose
» est autant comme un refus, qui me fait
» douter et craindre qu'il ne vous en arrive
» de mesmes : mais en estant adverty vous
» adviserez à vous y gouverner prudem-

» ment. » Ce Seigneur Capitan à ces paroles se met à soubrire, et leur repart : — « Il » ne faut point d'autre prudence pour me » conduire en ceste affaire, que de dire mon » nom ; car ayant avec iceluy fait trembler » et mis en route les trouppes toutes entières » des ennemis de sa Majesté, vous pouvez à » plus forte raison croire que quand il verra » ma présence, qu'il aura plus de crainte me » refuser mes demandes, que moy de néces- » sité de luy requérir. Et si ce n'estoit que » ce sont tiltres d'honneur fondez en cous- » tume parmy nous, que d'obtenir de nostre » Roy augmentation de paye, pour les bien- » faits exécutez, vous pouvez croire que je » ne ferois point d'instance pour cela : car » mon espée me donnera plus de bien, quand » je la voudray employer aux conquestes, » que tous les trésors qui viennent du Péru » n'en apportent à nostre Royaume. Et pour » preuve de mon dire, c'est que quelques- » fois quand je vois la nécessité régner parmy » nos soldats, par forme de passe-temps » à mes heures inutiles je vay seulement » monstrer la lueur de mon espée dans quel- » que quartier ennemy, et à l'instant ils aban- » donnent la place, me laissant leur bagage,

» que je donne à ces pauvres gens. » Le Roy luy respond : — « Je ne doute pas de vostre » dire, mais je sçay bien que ce que je vous » ay asseuré est véritable, et que l'advis que » je vous ay donné n'est point faux, et serois » marry que vous fussiez refusé, et que le » Roy vous renvoyast, sans vous donner » contentement, laquelle chose si elle arri- » voit, que respondriez-vous à sa Majesté? » — Que je lui respondrois? » dit-il en se tournant, et fronçant les sourcils, « rien autre » chose, sinon qu'il s'allast faire baiser les » mains à mon mulet. » Là dessus il prend congé d'eux sans que le Roy eust eşté cogneu de luy.

Le lendemain, qui estoit le jour que l'on tenoit le Conseil de la guerre, le Roy s'y trouvant comme il avoit tousjours de coustume, ce vaillant Matamore ne manqua pas de s'en aller sur son mulet à la porte du logis, puis ayant mis pied à terre, il monte au lieu où sa Majesté donnoit audiance à ceux qui la désiroient : s'approchant, il recognoist que le Roy estoit celuy auquel il avoit parlé le jour auparavant : mais nonobstant cela, il ne s'estonna point, et ne s'empescha de luy parler de la sorte : « Sire, je suis un

» soldat Castillan de nation, qui ayant servy » vostre Majesté dix ans dans ses armées de » Flandres, et y ayant en quantité de ren- » contres exécuté mille beaux faicts d'armes, » je suis venu en apporter les tesmoignages » signez de mes Capitaines, à vostre Majesté, » et la supplier ne me desnier point ce que » mon mérite et les ordonnances de nostre » milice m'ont acquis, qui est une augmen- » tation de paye, telle que les preuves de ma » valleur requièrent. » Le Roy, qui void que cestui estoit le mesme Rodomont, duquel il avoit eu le passe-temps que vous avez entendu, lui respond : — « En vérité, mon » grand amy, je suis bien marry que je ne » vous puis donner le contentement que vous » me demandez ; mais je vous asseure qu'il » n'y a point d'argent dans mes coffres, et » faut par nécessité que vous ayez patience. » Le compagnon, sans s'esmouvoir d'avantage, repart : — « Je suis bien marry, de » quoy vostre Majesté me donne un refus » accompagné d'une attente pour récom- » pense, mais il n'y a remède, je la supplie » seulement entendre ce que je luy veux » dire. » Le Roy lui ayant permis de parler, il dit : « Sire, vostre Majesté se ressou-

» viendra, s'il luy plaist, d'hier : ce qui est
» dit est dit, vous asseurant qu'il ne tiendra
» pas à moy ; car mon mulet est là bas. »

Puis finissant ces paroles avec une profonde révérence, se retire. Le Roy, considérant l'audace de ce galland, lequel sans aucune crainte avoit osé proférer ces paroles, au lieu de s'en fascher, il se met à rire tant qu'il peut, et l'appelle, en l'enquérant de quel lieu il estoit, à quoy luy estant respondu, il luy dist : — « Je cognois de vérité que tu n'es
» pas menteur, et que véritablement tu es
» Castillan, car tes gestes, tes paroles, et tes
» actions, m'en donnent asseuré tesmoi-
» gnage. C'est pourquoy je veux que tu sois
» content, et t'accorde librement ce que tu
» m'as demandé, à la charge que tu conti-
» nueras tousjours en la bonne humeur qui
» t'a tenu compagnie jusques à ceste heure. »









XX

Une belle Dame, estant tourmentée par la jalousie de son mary, trouve moyen de r'adoucir sa peine, par l'usage d'un remède propre à appaiser ses douleurs.

N des plus grands maux que les hommes endurent dans le monde, c'est la jalousie : car depuis qu'elle a pris racine dans un esprit, elle l'accable de sorte que jamais il n'est vuide de mélancolie et de soupçon : et où le plus souvent elle exerce sa cruauté, c'est à l'endroit des personnes mariées, d'autant que la fréquentation y est plus ordinaire, et par conséquent la douleur tousjours présente. Ceste imagination se peut véritablement nommer frénésie : la raison est, que tout mal où il n'y a point de remède nous est envoyé d'en-haut, par advertisse-



ment, ou par punition : si, pour l'un ou pour l'autre il nous faut songer à nous amander, ou nous corriger tout à fait, et non pas nous travailler l'esprit de tristesse, en danger le plus souvent de devenir cruches : car de nous vouloir amuser à destourner le cocuage, si nos chères moitiez ont dessigné de nous le faire aborder, c'est tellement entreprendre l'impossible, qu'à bon droit on peut nommer celuy-là mélancolique, qui se promettra d'empescher que sa femme ne le fasse Cocu, sa volonté y estant portée. Et pour vous faire veoir cela clèrement, c'est que l'amour fait les hommes Cocus. Or est-il que l'amour est nay d'une femme : l'amour donc n'a garde qu'il ne favorise au sexe, et qu'il ne contribue tout ce qui sera du sien, pour faire parvenir les belles à la fin de leurs désirs. De plus les artifices et les tromperies ont pris leur origine des femmes, et si les hommes en sçavent quelque chose, il est tout certain qu'ils ont puisé ceste science en leur escolle. Personne n'est en doute que le Précepteur ne soit plus sçavant que l'escollier ; par conséquent il faut estre d'accord, pour suivre la raison, que celuy qui veut mettre peine de divertir une femme de railler, est fol par

b. mol, par b. quarre, et par nature, estant chose plus difficille que de puiser de l'eau dans un panier.

Si je ne voyais tous les jours la preuve de mon dire, et qu'il ne s'en fust trouvé par le passé infinis exemples, j'accuserois ma plume de médisance; mais ne faisant qu'augmenter le nombre de ceux qui ont parlé de pareilles adventures, je n'encoureray pas autre punition qu'eux, et ne demanderay aussi meilleure récompense de mon travail, que le plaisir que je prends à vous dire, qu'en ceste ville de Paris, il se trouve une belle Dame si misérablement placée, pour le continuel ressentiment de desplaisir qu'elle a, de veoir que la vraye et entière affection qu'elle a portée à son mary depuis six ans qu'elle est en sa compagnie, n'a peu destourner son humeur naturellement jalouse, qu'elle n'aye produit tous les plus mauvais effects que la jalousie mesmes luy a peu dicter, pour travailler sans cesse l'esprit de ceste belle par des soupçons et des traictemens si indignes de personnes de son mérite : qu'il est impossible à ceux qui ont cognoissance particulière de la peine qu'elle souffre de tourner leur pensée vers elle, sans que ce souvenir attire

des larmes de leurs yeux. Nonobstant elle avoit tousjours fait rempart de sa constance pour opposer à la furie du mal qui tourmentoit son mary, espérant que la patience (de qui le propre est de vaincre toutes choses) luy donneroit les palmes que sa douceur sembloit luy devoir acquérir. Mais comme ceste maladie de longue main invétérée, est incurable, sa douceur, sa courtoisie, sa patience, ses carresses, ny ses complimens ne furent remèdes assez puissants, non pas pour guérir, mais pour seulement adoucir l'aigreur de ceste amertume. Car tout ainsi que le feu se rend plus ardant, quand peu à peu on y met de l'eau, bien que ce soit son contraire : de mesmes le mal de ce pauvre jaloux augmentoit d'avantage, tant plus ceste pauvrette recherchoit de moyens pour luy faire perdre ceste opinion. Qui esbranla tellement sa fantasie, que sans doute si son esprit n'eust esté des plus beaux de ce temps, ces assaults estoient suffisants pour luy faire faire nauffrage dans ceste mer de desplaisirs : et n'oserois asseurer que si ces accidents luy fussent arrivez hors Paris, qu'elle n'eust couru fortune de se perdre. Mais comme ceste grande ville est un lieu où il ne manque

chose du monde, et auquel la charité s'exerce plus qu'en autre endroit de la terre, elle n'eut faute en cest ennuy, de la consolation de quantité de Dames ses amies. Et encore que celle des Cavaliers luy fust interdite, sur peine de souffrir nouvelle peine, néantmoins un jeune Seigneur dont le jugement et la discrétion sont assez cogneus en ceste Court, estant un jour en un lieu où l'histoire infortunée de ceste belle Dame fut naïfvement discourue par personnes qui en avoient parfaicte cognoissance, et entendant de poinct en poinct l'inhumanité qu'exerçoit ce fascheux jaloux à l'endroit de ceste belle, cela inclina tellement son courage au secours de cest esprit affligé, qu'il se résolut de tenter les moyens d'arriver à ce but, et creut que les meilleurs seroient, pour adoucir la playe de ceste malade, de la traitter par les remèdes contraires à la cause de sa maladie. Considérant donc que le manque d'amour du costé de son mary estoit l'occasion de sa tristesse, il jugea à propos de luy monstrer le sien à descouvert, et luy donner la carte blanche de ses volontez, pour y tracer ce qui seroit de son opinion. A quoy il travailla si dextrement, que deux jours ne se passè-

rent depuis ceste entreprise formée, que l'effect n'en réussit, par l'entremise d'une vieille Matrone entendue en telles consolations, qui feignant aller veoir ceste belle désolée, pour faire la queste pour des pauvres Mandians réformez, sçeut prendre son temps si à propos, qu'auparavant partir d'avec elle elle luy représenta si naïfvement les desplaisirs que tous ceux qui la cognoissoient prenoyent de son ennuy : les ressentimens qu'elle mesmes en avoit, le tort extrême de son importun jaloux, de la traicter de la sorte, veu ses perfections, qui ne méritoyent ces rigueurs : qu'après avoir tiré quantité de larmes de ses beaux yeux, elle jugea estre temps de jouer le dernier acte de sa légation. Ce qu'elle fit si à propos, luy déclarant si ingénuement de quelle violence celuy qui luy avoit donné la charge de luy parler, estoit blessé de son amour, qu'elle fit glisser dans son courage un désir de secouer le joug aux chagrins qui luy avoient tenu compagnie jusques là : et eut ce désir la force de luy faire former une responce si favorable à ceste bonne vieille, qu'elle, experte en la cognoissance de ces choses, jugea par ces paroles, que pour le contentement de ce Cavalier, il falloit passer

outre; et battre le fer tandis qu'il estoit chaud, et que l'heure du Berger estant venue, il falloit la mesnager à propos. Elle sçeut donc si bien cajoller ceste belle patiente, qu'elle la fit résouldre à suivre le chemin qu'elle luy avoit enseigné, pour faire banqueroute à ses inquiétudes : et s'estant séparée d'avec elle, elle s'en retourna pour donner advis à ce Cavalier, comme elle avoit acheminé son affaire, et pour luy ayder à favoriser son entreprise : laquelle ne peut estre exécutée si tost que l'un et l'autre l'eussent désiré, pource que ceste languissante n'avoit pas permission d'aller faire la promenade, ny visiter ses cognoissances, quand la volonté luy en prenoit, sans demander congé à Monsieur le Jaloux, lequel estoit souvent refusé; et encore quand son humeur luy prenoit de l'accorder, il ne luy permettoit nullement de sortir, qu'elle ne fust accompagnée de deux vieilles Sibilles, qui ne la perdoyent jamais de veue, et qui n'estoyent auprès d'elle, que pour veiller ses actions : ne consentant qu'elle allast en aucun lieu, ny mesmes à la garderobbe, sans que premièrement elles eussent fait reveue jusques dans la chaire percée, pour veoir s'il n'y avoit personne. Mais

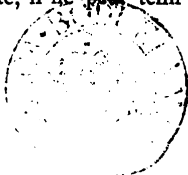
comme il n'y a invention que l'amour ne trouve, pour favoriser ceux qui cheminent à l'ombre de son bandeau, n'y ayant point d'Argus qui ne s'endorme quand il veut secourir ses fidèles subjets de quelqu'une de ses faveurs : il ne manqua d'ouvrir les moyens à ceste belle désolée, de donner un peu de relasche à ses afflictions en ceste sorte :

Une après disnée, ayant eu licence de son soupçonneux mary, pour aller visiter une de ses parentes, de laquelle il ne redoutoit la fréquentation; arrive qu'à son retour, son chemin s'adonnant à passer pardevant la porte de celuy duquel elle estoit attendue avec impatience et désirée avec patience; comme elle en fut à deux cents pas, elle commence à se plaindre de telle façon, et contrefaire la pressée de mal si naïfvement, que ces vieilles gardes, voyant les changements de son visage, qu'elle métamorphosoit selon son dessein, et les feintes douleurs qu'elle leur faisoit remarquer par son action et par ses larmes : elles commandèrent au Carrossier d'alentir ses pas, pour enquérir ceste malade de la cause de son mal, et du ressentiment qu'elle en avoit : laquelle, quand elle vit son carrosse vis à vis de la porte dé-

sirée, elle s'escrie : « Mon Dieu ! secourez-» moi, je me meurs, j'estouffe, arrestez, je » vous prie, et m'aidez. » A ce cry ces pauvres surveillantes estonnées firent arrester, et la descendirent ; auquel instant la vieille Matrone qui luy avoit fait le message que je vous ay racompté, les aborde, et supplie ces deux Damoyselles de vouloir conduire ceste malade dans sa maison, et qu'elle apporteroit de son costé tout le secours nécessaire à son soulagement, qu'elle croyoit que ce ne fust qu'une suffocation ordinaire aux jeunes femmes, et que deux heures de repos la remettroient en son premier estat. Ce disant, elle les conduisoit, et elles se laissoient mener, tenant soubs les bras la patiente, qui sçeut si bien jouer son personnage, qu'en se plaignant tousjours de plus en plus, elle se trouva dans une fort belle chambre, où ceste bonne femme, sa guide, luy ayant fait faire fort bon feu, et fait oster sa robbe, sa fraise, et délacer son corps de juppe, la fait mettre sur le lict : où elle n'est plustost, qu'elle ferme ses beaux yeux, de sorte qu'on eust jugé à la veoir, que son dormir n'estoit point feint : qui resjouyt si extrèmement ces deux gouvernantes, que peur de luy destourner son som-

meil, elles fermèrent doucement le rideau, et les fenestres de la chambre, puis la bonne hostesse leur dit : « Réjouyssez-vous, Mes-
» dames, de veoir vostre Maistresse reposer
» si doucement ; car puis que le mal a com-
» mencé de luy donner relasche, je vous
» promets qu'auparavant qu'elle parte du
» lieu où elle est, qu'elle sera plus gaillarde
» que jamais elle n'a esté : et afin qu'en
» parlant, ou en remuant, nous n'interrom-
» pions son repos, je suis d'avis que nous
» nous retirions en ma chambre, laissant
» seulement icy ma fille, qui nous appellera
» dès qu'elle sera resveillée ; cependant nous
» nous entretiendrons paisiblement du temps
» passé, en faisant collation. »

Finissant lesquelles parolles, elle prit ces Damoyselles par la main, qui se laissent conduire où elle désira ; l'absence desquelles ne fut plustost cogneue à ce gentil Cavalier, qui par la fente de la porte d'un cabinet, qui estoit dans la ruelle du lict de ceste feinte malade, estoit espiant attentivement ceste heureuse issue, qu'il sort de son embuscade, et se glisse auprès de ceste belle endormie, et la voyant négligemment estendue, avec la gorge toute descouverte, il ne peut tenir sa



bouche, qu'elle n'y allast donner mille atteintes, et succer sur ses lèvres l'essence de la douceur mesme. Puis voyant que ces caresses ne la divertissoient point de son sommeil, il porte doucement la main au lieu où se puisent les agréables récompenses des amoureux travaux : qui fit ouvrir les yeux à ceste amante, et exaller ces mots avec un souspir de sa belle bouche : « Hélas ! Mon-
» sieur, laissez-moy, je vous supplie, mou-
» rir, sans que je ressente autre contente-
» ment que celui que j'espère gouster en
» quittant le monde ; car estant une per-
» sonne confisquée dès ma naissance au mal
» que la jalousie produit à celles de mon
» sexe, qui ont des maris entachez de ce
» pernicieux vice, ne destournez point ce que
» la destinée a ordonné de moy, et ne dési-
» rez autre chose, je vous supplie, que mon
» affection, qui vous est acquise, sans en
» vouloir tirer d'autre tesmoignage, que celuy
» de m'estre portée icy, pour vous rendre
» participant de ma peine, en vous racomp-
» tant mes ennuis. — Non, non, mon cœur, »
luy repart-il, « ne troublez point ma joye
» par le discours de vos peines, et ne pensez
» pas estre seule affligée de mesme sorte ;

» considérez seulement l'occasion que la for-
» tune et le bon-heur vous donne, pour vous
» consoler, ne vous la pouvant faire trouver
» meilleure, que la possession entière que
» vous avez sur ma volonté, pour en disposer
» selon vostre désir. Cependaut puis que le
» temps et l'heure favorise à nostre entre-
» prise, ne le laissons escouler, sans que les
» mignardises d'une union volontaire estouf-
» fent une partie de nostre douleur, afin que
» le repentir de la faute (si nous l'avions
» faite) ne rengrégeast vos desplaisirs, et ne
» me fist vouloir mal à moy-mesmes, pour
» la perte de ce bien : cependant permet-
» tez-moy que je baise ceste belle bouche,
» pour tesmoignage que vous aggréez mon
» advis. »

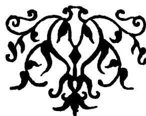
Ceste demande fut suivie de si près par l'effect, que le dire et le faire fut une mesme chose, se portant ce brave Cavalier d'une telle promptitude à attacquer ceste forteresse, que la pauvrette se trouva si surprise de la gentillesse et de la bonne grace de laquelle il dressoit ses machines, pour entrer dans la place, qu'elle ayma mieux se rendre vaincue entre ses bras, et luy ouvrir la porte de sa Citadelle, que de luy laisser faire aucun ef-

fort infructueux ; et fut ce généreux gend'arme si heureux au succès de ceste entreprise, qu'il ne lascha jamais coup à faute ; car de quatre vollées de canon qu'il tira en une heure, les trois portèrent si à propos, qu'à la quatriesme il fut recogneu digne de commander absolument, dans tous les lieux les plus secrets de ce beau séjour. Mais comme il vouloit mettre les voiles au vent, et dresser le mas de son navire pour passer encore un degré plus outre, la sentinelle qui avoit charge de prendre garde au retour des vieilles, l'advertissant, le fit retirer dans son cabinet, laissant ceste belle autant satisfaicte de sa gaillardise, comme il se trouva content de ses mignardes actions.

Les surveillantes arrivées, elles tirent le rideau, au bruit duquel ceste belle feignant se resveiller, les resjouyt de la certitude qu'elle leur donne de son entière guérison, puis se levant, et se faisant habiller, elle se retire, après avoir rendu graces à la bonne Matrone, qui l'avoit si bien secourue en son mal, l'asseurant qu'il ne seroit jour de sa vie, qu'elle n'eust mémoire de l'assistance qu'elle luy avoit rendue, pour s'en revanger, si par hasard elle l'employoit.

A son retour le Seigneur jaloux, sçachant l'occasion de ce retardement, en commençoit à entrer en soupçon, sans l'asseurance que luy donnèrent ces vieilles (ignorantes et trompées), qui le contenta.

Voilà donc comme la jalousie n'empesche pas d'estre Cocu, et aussi pour faire veoir qu'il est impossible de divertir les Dames de passer leur temps à quelque jeu que ce soit, quand elles en ont pris résolution. Partant je conclus et conseille à ceux qui ont belle femme, de les laisser faire tout ce qui sera de leur volonté, afin qu'elles ne praticquent point le proverbe, *que les choses qui leur sont deffendues, c'est ce qu'elles affectent le plus :* et si quelqu'une trouve que mon conseil soit bon, je les supplie qu'elles m'en rendent graces.





XXI

Un Médecin voluptueux, se plaignant à sa femme jeune et innocente du peu d'action qu'elle avoit en ses carresses, faschée de son ignorance, elle chercha un Maistre pour luy enseigner le moyen de contenter son espoux.



LA curiosité est bonne de soy, mais il ne faut pas qu'elle nous porte à désirer sçavoir les choses qui nous conduisent à un repentir : car cela arrive le plus souvent à ceux qui n'employent leur curiosité qu'à la recherche de ce qui leur peut donner de la volupté, comme la pluspart des hommes font aujourd'huy, lesquels n'ont autre soing que de se donner du bon temps, autre pensée qu'aux délices, ny autres

désirs que de trouver les occasions pour les conduire à ce but. Mais tout ainsi que la fin des entreprises est ce qui peut donner parfaicte cognoissance du bien ou du mal qui s'y rencontre, de-mesme les mauvais advènements qui arrivent à ceux desquels les desseins ne sont portez qu'aux actions voluptueuses, nous font veoir qu'il est plus à propos de suivre la raison, et nous contenter de ce qu'elle nous donne, que de nous alambicquer la fantasie à tascher de faire réussir ce qui par la fin nous peut apporter du desplaisir et du déshonneur tout ensemble. Combien de personnes se sont rencontrez par le passé, qui par la suitte de leur vie rendent tesmoignage de mon dire ? Combien s'en trouve-il encore aujourd'huy desquels les actions font veoir clèrement la vérité de mes parolles ?

Ils sont certes sans nombre à mon très-grand regret : car je souhaitterois de tout mon cœur, qu'il n'y eust personne en ce siècle, qui (conduit d'un désir de volupté) en eust fait, et en fist à l'advenir recherche, que celuy duquel je vous veux parler, qui est un Médecin de ceste ville de Paris, lequel après avoir rendu quelque expérience

de son art parmy ceux de sa robbe, et gaigné les bonnes graces des plus anciens, se met en si bonne estime parmy eux, que chascun désira sa demeure en ce lieu : et pour l'y obliger d'avantage, ils luy proposent de se marier. L'un luy offre sa fille, l'autre sa niepce, l'autre sa cousine ; bref, il en a à choisir : mais sa jeunesse ne luy ayant encore fait penser au mariage, luy fit prendre du temps pour y songer : durant lequel il se résolut, puis qu'il estoit en crédit parmy la ville, recherché de beaucoup de bonnes maisons, et chéry de ceux de son art, de songer d'oresnavant à mettre en usage les plaisirs qu'il ne sçavoit encore que par Théorique.

Pour y parvenir il faict eslection parmy toutes les fillettes qui luy estoient offertes, de la plus jeune, de la plus belle, et de la plus innocente : afin de luy dresser l'esprit et le corps, du tout à sa fantasie. Le mariage faict, il ne songe qu'à se donner du bon temps avec sa jeune femme, et toucher au doigt et à l'œil les parties qu'il n'avoit encore considérées que par l'estude de l'Anatomie : et se perd tellement en ces considérations, que donnant trève à la visite de ses malades, il n'avoit autre contentement, sinon quand il pouvoit

se trouver seul avec ceste belle, et admirer ses beautez toutes en particulier, se plaisant tellement en ceste contemplation, que le plus souvent il passoit les jours et les nuicts entières avec elle, n'y trouvant aucun deffaut, sinon que lors que les esprits chatouillez de la veue de chose si belle, venoient à esmouvoir son corps à jouer le dernier acte de la Comédie amoureuse, la pauvre petite estoit tellement immobile, qu'elle ne remuoit en aucune manière : qui obligeoit ce vénérable à luy faire souvent des plaintes, ne se contentant pas de posséder une naïfve beauté, avec toutes sortes de libertez, sans y rechercher autre artifice que ce que la nature y avoit produit. Ceste pauvrette toutesfois avoit du desplaisir d'entendre les plaintes de son cher espoux, auquel elle souhaittoit avec passion donner tous les plaisirs qu'il eust peu désirer d'elle. Mais l'innocence joincte avec l'ignorance, pour le peu d'usage qu'elle avoit en la praticque du jeu, duquel son mary ne se contentoit, la mettoit en telle peine, qu'elle ne sçavoit à qui avoir recours, pour estre instruicte en ceste science : car elle n'osoit s'esclarcir de ce doute avec personne, ny mesme avec son mary, tant elle estoit d'une nature

timide. Tellement que s'estant résolue à la patience, le temps luy ouvrit le moyen de satisfaire à la curiosité de ce Philosophe, qui fut, que ce Monsieur le Docteur ayant une mulle qui luy avoit esté donnée depuis peu, d'un Seigneur qu'il avoit traicté et guéry, discourant un soir avec ceste belle, de la bonté de sa mulle, et luy racomptant toutes les perfections qui estoient en elle, il ne trouvoit rien qui ne fust à sa fantasie, sinon, qu'elle n'alloit point l'amble; et concluant son discours par la résolution de luy faire apprendre, il commande tout à l'heure à son homme, que sans faillir il luy fist venir le lendemain à son lever un Mareschal, son voisin, qui estoit grandement expert à mettre les chevaux à l'amble, afin qu'il luy remist sa mulle entre les mains.

Le lendemain, le Mareschal ne manqua d'estre au logis à l'heure, où il rencontra Monsieur le Médecin au lict, avec sa Médecine, qui luy dist l'envie qu'il avoit que sa mulle fust instruicte à aller l'amble, afin qu'elle le portast plus à son aise, et aux champs et à la ville. Le Mareschal luy promet, prend sa mulle et s'en va, faisant si bonne diligence de la bien enseigner, qu'en

moins d'un mois elle y alla si parfaitement, que la rendant à son Maistre, il luy dist qu'il l'esprouvast toute l'après disnée, et que le lendemain au matin il l'yroit trouver à son lever pour estre payé du prix convenu : à quoy il ne manqua, et trouva encore Monsieur le Docteur en sa chambre, qui luy dist : « Mon Maistre, je vous ay certes une obli- » gation extrème, d'avoir si bien appris à ma » mulle à aller l'amble : car je vous asseure » qu'elle me porte si doucement, et à mon » aise, que je ne la donnerois pour rien du » monde. — Monsieur, » luy dist le Mareschal, « ne vous estonnez pas pour cela; » car je ne sçay pas seulement faire aller les » mulles, mais il n'y a monture au monde » que je ne face aller toutes sortes de trains, » soit au trot, ou gallop, et mesmes encore » à manier en toutes façons : car j'ay fré- » quenté les meilleurs Maistres de France. »

Là-dessus il prend son payement, et s'en va, laissant le Médecin encore au lict; lequel avant que se lever, voulut escrire une ordonnance sur le parchemin de sa femme, et luy faire prendre un bol de casse; mais estant au fort de ceste affaire, il renouvelle ses plaintes, disant : « Mon cœur, que veut dire que tu es

» tousjours immobile, et que tu ne remues en » sorte du monde? » La pauvrette, toute honteuse, ne respondoit autre chose, sinon cacher son visage avec ses belles mains, demeurant sans dire mot, les larmes aux yeux de desplaisir qu'elle avoit, de n'oser déclarer son ignorance : qui obligea ce gentil Physicien, de la laisser en repos, pour aller visiter les opérations que ses malades avoient faictes la nuit, et humer ces vapeurs, pour assaisonner son desjeuner. Comme ceste Mignonne se void seullette et sans bruit, elle se met à penser profondément aux plaintes que son mary faisoit de son peu de remuement, et à considérer qu'il ne trouvoit aucun deffaut en elle, que cestuy-là ; et se souvenant comme un soir discourant des perfections de sa mulle, il n'y trouvoit rien à dire, sinon qu'elle n'alloit pas l'amble, cela la fist songer au moyen qu'il avoit tenu pour luy faire apprendre par l'industrie du Mareschal, son voisin, qui luy avoit enseigné, et aux propos qu'il avoit tenus, en luy rendant sa mulle dressée. Tellement que mettant en considération toutes ces choses, elle en tira une conséquence qui fut, que son mary estant Médecin, il estoit expert en son art, n'igno-

rant point ce qui despendoit de la Médecine, et des remèdes propres à la guérison des maladies : mais que les hommes estant assez empeschez à sçavoir parfaitement bien un mestier, il ne falloit point qu'elle trouvast étrange s'il n'avoit sçeu apprendre à sa mulle à aller l'amble, jugeant par là, que si sa doctrine ne s'estoit estendue jusques à enseigner l'amble à sa mulle, il pouvoit estre aussi bien ignorant à luy monstrer le ménage qu'il désiroit d'elle : qui la fit résoudre tout à l'heure, d'envoyer querir le Mareschal qui avoit instruit la mulle, lequel arrivé devant elle, elle le tire à part, et luy dist :

« Mon Maistre, il me souvient l'autre jour,
» quand vous r'amenastes la mulle à mon
» mary, qu'il vous rendit mille graces, de
» quoy vous luy aviez si bien appris à aller
» l'amble, et que vous luy dictes en sortant
» que non seulement sa mulle, mais toutes
» sortes de montures vous estoient fort fa-
» cilles à enseigner à aller de tous airs : qui
» fait que j'ay tant de confiance en vostre
» art, que je vous veux descouvrir un secret,
» qui est que j'ay tousjours ouy dire que les
» femmes et les mulles sont deux fort mau-
» vaises montures. Les femmes estans donc

» au nombre des animaux qui portent, je
» vous prie de me dire si vous ne sçavez
» point un moyen de m'apprendre quel re-
» muement je dois faire, quand mon mary
» monte sur mon vaisseau, et lève les voiles
» pour faire voyage : car il ne se plaint
» d'autre chose, sinon que je demeure im-
» mobile. Tellement, mon Maistre, que j'ay
» creu que ayant enseigné des alleures à sa
» mulle, qui luy sont aggréables, que moy
» qui ay de la raison, pourrois retenir plus
» promptement ce que vous me monstre-
» rez. »

Le Mareschal, entendant ces paroles, ne s'estonne en nulle sorte, seulement il luy repart : — « Je suis bien aise, Madame,
» dequoy vous m'avez si librement descou-
» vert ce secret, et dequoy vous avez eu
» confiance et en ma fidélité, et en mon
» art : vous asseurant qu'il n'y a homme en
» France, qui plustost que moy vous donne
» le moyen de contenter vostre mari, en
» sorte qu'il sera bien desgousté s'il ne
» prend appétit aux délicatesses que je vous
» apprendray. Je vous recommande seule-
» ment de n'en dire mot à personne, ny
» n'en faire pas semblant à luy-mesmes,

» jusques à ce que parfaictement vous sça-
» chiez ce que vous désirez : et pour cest
» effect demeurez au lict ceste après-disnée,
» et je vous viendray veoir à l'heure que
» Monsieur vostre Docteur va visiter ses
» malades, pour commencer nostre pre-
» mière leçon. »

Cela estant arresté de la sorte, il tardoit beaucoup à ceste escollière, que l'heure que son Maistre avoit prise n'estoit venue; laquelle n'est plustost arrivée, qu'il entre dans sa chambre, et la trouvant seulle dans le lict comme il luy avoit ordonné, il ferme la porte, et luy dist : « Je vous supplie, Ma-
» dame, ne trouver mauvais ce que je désire
» vous faire; car il faut que je me mette en
» la mesme posture que Monsieur vostre
» mary, pour vous enseigner la gentillesse
» de la cadence. » La pauvrette, portée d'une si ardente curiosité de contenter son cher espoux, luy promet de souffrir tout ce qu'il désirera, pourveu qu'il luy apprenne ce qu'elle souhaitte : qui obligea ce gentil Escuyer de descouvrir son escollière, puis prendre un petit touppet de laine qu'il luy met soubs la fesse droicte, un autre de bourre soubs la gauche, et un de cotton qu'il luy

applique droit soubs le crouppion. Comme cela est fait, il commence à mettre le pied en l'estrier, et comme il eut adjusté ses chalumeaux, il luy dit : « Quand » je proféreray laine, remuez la fesse » droicte ; quand je diray bourre, remuez » la gauche, et quand vous m'entendrez » parler du cotton, ne faillez à remuer » le crouppion. » Elle, ententive à ces paroles, luy promet ne manquer en aucune sorte à ses commandemens : qui convia ce Maistre Cavalcadour de commencer sa leçon, et en dansant ce branle, il proféroit assez lentement, pour luy apprendre : laine, bourre, cotton ; bourre, cotton, laine ; bourre, laine, cotton. Et sur le bon du jeu, quand l'exalation de l'humeur radicalle venoit à combler les esprits des deux extasez, qui ne se trouvent qu'à cest instant, alors le Précepteur hastoit sa voix, en disant seulement d'une cadence assez preste : cotton, cotton, cotton, cotton ; continuant ce mot jusques à la fin de ceste Sarabande. Puis reprenant haleine, il disoit à son escollière l'endroit où elle avoit failly, faisant quelquesfois remuer le cotton pour la laine : à quoy elle respondoit pour son excuse, que

sans doute le remuement du cotton luy plaisoit davantage; mais qu'elle luy promettoit de n'y faillir plus, le priant de recommencer de rechef; ce qu'il fit, en la manière accoustumée, à quoy il trouva qu'elle avoit profité. Luy ayant fait répéter sa leçon jusques à quatre fois, il s'en va, avec promesse de retourner tous les jours à mesme heure : luy enchargeant de se donner bien garde de remuer en aucune sorte quand son mary s'approcheroit d'elle, jusques à ce qu'elle sceust sa leçon par cœur, ce qu'elle l'asseura faire.

Ceste instruction ayant continué quelques jours, le Précepteur dist à son escollière, qu'il vouloit veoir si elle sçauroit bien faire ce qu'il luy avoit enseigné, toute seulle, sans qu'il parlast; elle l'asseura que ouy; et pour preuver son dire, elle le prie de l'essayer promptement; ce qu'ayant fait, et la trouvant assez sçavante, joinct qu'il commençoit à se lasser de donner si souvent leçon, il luy dit que, quand elle voudroit, elle pourroit rendre preuve à son cher espoux, qu'elle avoit trouvé l'invention de luy plaire en ceste action. Ceste permission luy estant donnée, et ayant rendu mille graces à

son Maistre de la peine, et du soing qu'il avoit eu de luy apprendre, il luy tardoit beaucoup que la nuict n'estoit venue, pour rendre tesmoignage à son Docteur de sa science. Qui l'obligea à se retirer de fort bonne heure, et persuader Monsieur son mary à faire le semblable : qu'elle carresse en tant de sortes, et avec des baisers accompagnez de tant de mignardises, qu'elle fit venir la résurrection de la chair à ce vénérable, qui pour r'adoucir ceste ardeur, va puiser dans la fontaine de ceste belle, laquelle il trouve tellement changée d'air, depuis peu, pour les temps et contre-temps qu'elle sçavoit donner à propos, qu'il s'estonna de telle sorte de ce changement, que cela l'obligea à luy en demander la cause. Mais au lieu de luy respondre, elle se prend si fort à pleurer, que ce pauvre Philosophe, s'esmerveillant d'avantage de ceste action, la presse, en façon qu'il tire ces paroles de sa bouche : « Mes larmes ne sont produites d'autre sub- » ject, que de l'ennuy que je ressens de co- » gnoistre le peu d'affection que vous me » portez ; faut-il que je sois si misérable » d'avoir veu que vous ayez plus fait d'estat » d'une beste, que de moy, qui croyois estre

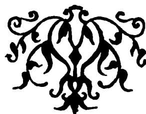
» la seule créature chérie de vous? Qu'il
» faille que vous portiez plus d'affection à
» vostre mulle : et encore que vous m'en
» rendiez un tesmoignage si certain, que je
» n'en puis entrer en doute? » Finissant lesquels mots, elle continue ces pleurs avec tant de véhémence, que ce pauvre homme eut assez d'affaire à la r'appaiser, et tirer esclaircissement de ces propos, par la continuation de son discours, disant : « Ne vous
» souvient-il pas que vostre mulle n'ayant
» nulle imperfection à vostre fantasie, sinon
» qu'elle n'alloit pas l'amble, vous en-
» voyastes à la mesme heure querir un tel
» Mareschal, pour luy apprendre, auquel
» vous donnastes de l'argent pour cela, qui
» s'acquitta si bien de ce qu'il avoit promis,
» qu'aujourd'huy vous ne la donneriez pour
» rien du monde? Et moy, qu'il y a tantost
» quatre ans que je suis avec vous, qui avez
» trouvé toutes mes actions aggréables, ex-
» cepté que je ne remuois pas aux heures
» que vous veniez tremper vostre plume
» dans mon escriptoire, pour escrire quel-
» que ordonnance : au lieu de donner ordre
» à me faire instruire à vostre fantasie, comme
» vous avez fait vostre mulle, vous vous

» plaigniez continuellement à moy de mon
» ignorance, et si moy-mesmes je n'eusse
» pensé à envoyer querir le mesme Mares-
» chal, pour apprendre ce que vous voyez,
» je croy que vous eussiez continué toute
» vostre vie à vous plaindre, et à n'y don-
» ner pas ordre. N'est-ce donc pas à bon
» droict que je m'attriste de veoir qu'une
» personne duquel je devrois estre estimée
» aussi chèrement que luy-mesme, fait
» moins d'estat de moy que d'une beste? Il
» n'y a plus certes de moyen que je puisse
» souffrir estre desdaignée de la sorte, vous
» asseurant que si vous continuez à l'adve-
» nir, que je prieray mes parens de me re-
» tirer d'auprès de vous. »

Ce pauvre Médecin, qui n'avoit point leu dans son Hippocrate, ny dans son Galien, que les Mareschaux apprinssent à leurs femmes à aller l'amble comme à leurs mulles, fut fort estonné d'entendre ce discours; mais voyant que la faute estoit faicte, et qu'il n'y avoit plus de remède, cognoissant que la curiosité de trouver du goust d'avantage, et de la douceur dans sa médecine, l'avoit conduit aux termes où il se voyoit, il pensa que le taire seroit le meilleur, et qu'il n'en de-

voit point mener de bruit d'avantage : qui le fit résouldre d'en demeurer à ce poinct, et consoler sa femme le mieux qu'il peut, la priant toutesfois de ne parler à personne de la forme qu'elle avoit tenue pour se faire instruire à aller l'amble : puis après l'avoir carressée, et fait son accord avec elle, il se lève pour aller à ses pratiques ordinaires.

Voilà comme quelques fois la trop grande curiosité des choses qui ne sont pas bonnes, ameine les hommes à un repentir, qui dure jusques à la fin de leur vie.





XXII

Comme une belle fille, pensant parler en bons termes, fit une repartie qui appresta à rire à celuy qui luy parloit.

A science est une vertu tellement désirable, que les ignorans mesmes sont contraints d'en faire cas, travaillans de tout leur possible pour se faire estimer sçavans, tant les choses bonnes ont de force, qu'elles peuvent subsister par elles. Tout le monde butte à se faire veoir plus parfait qu'il n'est, estant chacun fort aise d'estre loué de quelque perfection, quoy qu'on se flatte, et que le subjet de la louange soit faux en luy : qui fait qu'il se trouve plusieurs personnes qui n'entendent pas un mot de Latin, lesquels cependant,

quand on leur parle cette langue, ou qu'ils l'entendent proférer, ils font des signes de la teste et des mains, pour monstrer à la compagnie qu'ils en ont l'intelligence parfaicte. D'autres qui sur toutes sortes de subjets veulent ouvrir la bouche, et faire taire tout le monde, lesquels cependant ne peuvent ny concevoir ny enfanter rien qui soit à propos. Et n'est pas mesmes jusques aux plus viles créatures qui ne recherchent des inventions pour orner leurs paroles, et se faire croire bien-disants, encore qu'elles ne sçachent ny lire ny escrire. Les Crocheteurs, à Paris, les Savetiers, ceux qui nettoyent les rues, et les gueux, en leurs complimens ordinaires, les uns avec les autres, disent franchement : « Monsieur, je suis » vostre serviteur très-humble, je vous baise » les mains, disposez librement de ce qui » est en mon pouvoir » ; et mille autres courtoisies, que les plus versez en la Théorique et en la Pratique de la civilité et du bien dire pourroient proférer : apprenant ces choses comme les Perroquets, car en les voyant souvent exercer par les rues, et dans les maisons où ils hantent, par les personnes entendues en cest usage, leur esprit

(en tant qu'ils sont nays hommes) leur fait juger la différence qu'il y a des actions pollies avec les leurs, qui sont du tout rustiques; et cette cognoissance les porte à rechercher les moyens d'imiter ce qu'ils y trouvent de bon. Mais les pauvres gens ne considèrent pas que la vertu ne se jette pas au moulle, et qu'il y a plusieurs parties qu'il faut avoir pour y arriver. Premièrement la parfaicte naissance, et secondement la bonne nourriture, tant à la civilité qu'aux bonnes lettres : estant impossible d'apprendre l'un sans pratique, et l'autre sans estude. Tellement qu'il est mal aisé d'estre civil sans avoir praticqué la civilité, et sçavant sans avoir estudié. Lesquelles choses ne s'apprenant sans soing, et sans peine, cela fait que peu arrivent à une perfection vertueuse, ne pouvans approcher ce but, sans avoir acquis ces parties. Et si par hasard quelques-uns touchent à la superficie, et qu'ils se facent estimer plus qu'ils ne sont, par je ne sçay quelles ostentations dont ils parent leur ignorance : néantmoins si quelque homme entendu les fréquente d'ordinaire, il a bien tost descouvert la vérité, ou en leurs complimens faicts à contre-temps, en leurs parolles

incongrues, ou en la bonne estime qu'ils ont d'eux-mesmes (quoy que fausse) ; et si par hasard ils tombent entre les mains de quelque personne rusée, qui sçache les faire valloir, et tirer son plaisir de leurs folies, il n'y a farce qui soit si plaisante que cela. Car il leur fera faire des discours de la Théologie, de la Philosophie, de la Jurisprudence, de toutes les sciences, et de tous les arts (desquels ils n'ont jamais ouy parler), avec la mesme résolution, que s'ils y avoyent estudié toute leur vie. Et ne se trouveroit point un tel plaisir que celuy-là, si ce n'estoit la pitié que l'on a de leur folie, qu'ils ne cognoissent : car s'ils s'examinoyent : ils s'appercevroient que n'ayant jamais puisé les sciences dans leur source, ils sont incapables d'en ouvrir la bouche. Mais c'est pour monstrer que c'est une chose si friande que la vertu et la science, comme parties qui tirent les hommes hors du commun ; que tous, désirans d'en venir là,, s'efforcent, et à droict et à travers, d'acquérir réputation d'estre sçavans.

Les hommes estendent leur ambition plus loing que les Dames : car ils désirent qu'on les croye ignorer peu de choses ; mais les

Dames ne portent leurs désirs qu'à se faire estimer bien-disantes : car pour les autres arts, soit Libéraux, soit Mécaniques, elles laissent ceste curiosité aux hommes, s'estimans assez satisfaictes, si elles peuvent acquérir la louange d'avoir atteint à la perfection de l'art de bien dire. Les unes y travaillent, et pour cest effect estudient, mettent le nez dans les bons livres, et prennent instruction de quelques personnes sçavantes, pour venir au bout de leur desseing, qui fait que celles-là y arrivent. Mais il y en a d'autres qui ne sçavent ny A. ny B. et cependant ont une langue sans arrests, et un esprit vain, joinct avec une hardiesse, qui leur fait croire n'y en avoir aucune de leur sexe qui les esgalle en suffisance : et cependant c'est un plaisir de les ouyr jargonner, en ce que le plus souvent elles profèrent des mots si extravagants (pensant bien dire), que cela seroit capable de guérir un esprit mélancolique.

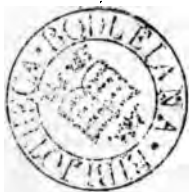
Et d'autant que la plus grand'part des Dames sont d'assez difficile créance, principalement quand on dit quelque chose du sexe, qui n'est à leur advantage, je leur veux prouver mon discours par une qui s'estimoit

fort entendue en ce qui despendoit de la Rhétorique, laquelle allant un jour visiter une de ses parentes, qui avoit son mary fort malade, entrant au logis, elle rencontre un Médecin qui en sortoit, auquel elle demande en quel estat estoit le patient, et quelle espérance il avoit de sa santé. — « Vrayement, » Madamoyselle, » luy repart ce Docteur, « je » ne puis faire un bon jugement de ce pauvre » Gentil homme, pource que les remèdes » que nous luy ordonnons y profitent fort » peu, estant tellement pressé de mal, que » les esprits vitaux sont presque du tout » évanouys et perdus. » Finissant lesquelles parolles il la laisse achever son voyage, et consoler son amie en ceste adversité. Ce qu'ayant fait le mieux qu'il luy fut possible, elle se retira en sa maison, où quelques jours après une sœur qu'elle avoit, fort jolie, qui estoit recherchée de beaucoup de gallands Cavaliers, tomba fort malade, et de telle sorte, qu'estant presque abandonnée des Médecins, un de ses serviteurs fut pour la veoir, et craignant de l'importuner, il monte dans la chambre de sa sœur, à laquelle il demande des nouvelles de sa chère Maistresse. Ceste belle Rhétoricienne, considérant qu'il



faut parler de toutes choses selon les termes propres, et que pour apprendre ceux qui despendent des maladies et de la Médecine, il faut avoir recours à ceux qui opèrent en cest art, se souvint de ce que le Médecin luy respondit de la santé du mary de son amie, qui estoit en pareil estat que sa sœur, luy disant que les esprits vitaux estoient presque esvanouys et perdus. Tellement que songeant en ces parolles, et jugeant qu'elles estoyent proférées pour un homme, cela luy fit croire que sa sœur estant d'un sexe différent, il falloit repartir d'autre sorte : qui l'obligea, tirant un souspir de son estomach, de respondre ces mots les larmes aux yeux : « Hélas ! Monsieur, je ne vous puis que » dire de la santé de ma pauvre sœur qui » vous soit aggréable, et croy que son corps » est confisqué au mal, qui la presse de telle » sorte, que les esprits connaux sont presque » du tout esvanouys et perdus. » Finissant lesquelles parolles elle se mist si fort à pleurer, que ce Gentil homme eust fait le semblable, s'il n'eust esté retenu de la grande envie de rire qui le surprist, pour la gentille repartie de ceste bien-disante.





XXIII

La gentille invention qu'un marchand trouva, pour se deffaire des importunitez ordinaires dont sa femme l'affligeoit.



E n'est pas pour néant ce que l'on dit, qu'une mauvaise femme est une mauvaise beste, et encore plus mauvaise, lors que la jalousie se loge dans son esprit : car la patience mesme habillée en homme, sortiroit des bornes de la raison, estant contrainte de vivre en la compagnie d'une femme de ceste humeur. Combien de pauvres marys font leur Purgatoire en ce monde, par ceste voye? Combien d'autres entrent en désespoir, se trouvant appariez de la sorte? Et combien cherchent le remède de

secouer ce joug, qui ne le pouvant rencontrer, plaignent leur mauvaise fortune, et souhaittent la mort? Mais aussi quelque fois la mesme fortune fournit des moyens à ces pauvres pénitens, pour sortir de ce labyrinthe, si peu attendus d'eux, que les voyant arriver il leur semble estre hors d'une obscure prison, se sentant dépestrez des chaisnes qui les y retenoyent. Et s'en est rencontré tellement enyvrez d'impatience, qu'ils ont hasardé leurs corps, leurs ames, et leur honneur, pour se deffaire de la cause de leur ennuy. Comme il arriva à un Marchand d'une ville maritime de ce Royaume, il y a dix ou douze ans, lequel ayant une femme de ceste farine, qui ne luy donnoit non plus de patience, que l'on tient les diables en donner aux ames qu'ils possèdent, qui ne le perdoit jamais de veue, et qui ne luy permettoit regarder une autre qu'elle, sans le charger de mille et mille injures, estant tellement rongée de ce ver de jalousie, que la furie de ce mal la portoit à de telles exalations de paroles, à l'endroit de son mary, que ce pauvre homme demeura si fatigué sous ce faix, qu'il estoit mescognoissable à ceux qui ne l'avoyent veu depuis sa disgrace. Telle-

ment que considérant l'estat de sa misérable condition, lequel, outre ce qu'il alloit minant sa santé, le divertissoit tellement de son traffic, que cela l'obligea de se desrober un jour de sa femme, et s'en aller trouver un de ses meilleurs amis, auquel faisant ouverture de sa douleur, il lui demande advis de ce qu'il devoit faire pour trouver allègement; et que si le secours n'estoit prompt, il sentoit son corps confisqué de telle sorte au mal qui le pressoit, qu'il luy seroit impossible de subsister long temps en cest estat. Cest amy, qui estoit de sa profession, luy dit, qu'il n'estoit pas le premier malade de ceste maladie, qu'il croyoit estre la plus fascheuse et la plus incurable de toutes celles qui attacquent les hommes, en ce qu'il n'y cognoissoit point de remèdes assez forts pour la guérir, qu'un, qui estoit la séparation de la partie gangrenée, lequel il ne luy vouloit pas conseiller. Mais que le moyen de palier un peu sa douleur, seroit d'entreprendre un voyage aux Terres Neufves, pour continuer le traffic qu'il avoit tousjours entretenu jusques à l'heure, et que peut-estre sa femme ne le suivroit-elle pas; ce qu'estant, il trouveroit sur la mer ce qu'il n'avoit

sceu rencontrer sur la terre, à sçavoir la patience.

Ce pauvre pénitent approuve cest advis, de façon qu'à la mesme heure il se va associer avec trois ou quatre de ses amis, qui s'en alloyent faire ce voyage, et devoyent partir le deuxiesme jour après, à cause que le vent estant bon, ils ne le vouloyent perdre. Ayant conclu avec eux, il s'en retourne en sa maison, où de tant loing qu'il fut apperceu de sa femme, elle luy court au devant avec mille injures, pour le payement de sa longue absence, que le pauvre homme souffre le plus doucement qu'il peut, n'opposant rien à la furie de cest orage, pour le laisser plus promptement passer : lequel n'est plustost adoucy, qu'il entretient cette enragée de ces mots : « Mon cher cœur, je ne trouve nullement mauvais la violence de vos parolles, » puisque la seule occasion qui les produit, » ne provient que d'un desplaisir de la privation de ma compagnie, et d'une extrème » affection que vous me portez, qui vous fait » désirer ma présence continuelle; mais aussi » il faut que vous considériez ce que nous sommes, la vacation que nous avons, et les moyens » que nous possédons, lesquels n'estans si

» grands, qu'ils puissent subvenir à toutes
» nos nécessitez, il nous est force d'avoir
» recours à l'artifice, et d'aller rechercher,
» par le moyen de mon traffic, l'invention
» non-seulement de vivre honorablement,
» mais aussi d'amasser avec le mesme hon-
» neur des biens pour nous servir, et pour
» pourveoir nos enfans, quand le temps le
» requerra : qui m'a faict résoudre de pren-
» dre l'occasion de tels et tels mes amis, qui
» s'en vont dans deux jours embarquer,
» pour faire voille aux Terres Neufves, et
» courre le risque de ce voyage avec eux. Ce
» que n'ayant voulu faire sans vous le com-
» muniquer, je vous prie (mes amours) le
» trouver bon, puis que ce dessein n'est
» fondé que sur le désir d'accroistre, par mon
» industrie, ce peu que Dieu m'a donné ;
» joinct aussi que je ne veux pas estre accusé
» de mes semblables, d'avoir si peu de
» courage que de n'oser entreprendre ce à
» quoy je suis obligé par ma naissance. »
Ceste malicieuse, entendant ces parolles, fut prompte à la repartie, luy disant : — « Mon
» ami, ne sçavez-vous point d'autres finesses
» pour vous deffaire de moy, que celle-là ?
» Non, non, je cognois bien vostre ruze,

» c'est que vous vous estes accosté de gens
» d'aussi amoureuse complexion comme vous,
» et avez fabriqué ce voyage imaginaire tous
» ensemble, le masquant de quelque espoir
» de profit, pour jouyr à vos aises de quelque
» Mignonne, que vous conduirez peut-estre à
» quelque douze ou quinze lieues d'icy, hors la
» présence de vos femmes. Mais je vous jure
» qu'il n'en ira pas de la sorte, et que je
» vous garderay bien de me passer ainsi la
» plume par le bec, car, Dieu mercy, je me
» sens assez forte pour souffrir la fatigue de
» la mer, et vous accompagner au bout du
» monde; partant, faictes estat que vous
» n'irez pas seul, et que je seray de la
» trouppe. » Le pauvre pénitent ne peut que luy dire autre chose; car d'opposer des parolles pour penser luy faire perdre ceste opinion, c'eust esté jetter de l'huile dans du feu. Il luy accorda donc le plus doucement qu'il peut, feignant estre le plus content du monde, de l'avoir ordinairement avec luy.

Le jour de son embarquement venu, ce beau couple monte dans le vaisseau, où cest affligé ne trouve non plus de patience que dans sa maison, passant le cours de ce traject

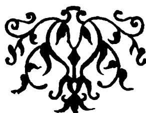
avec tant de tristesse, qu'il ne se fust pas soucié de faire naufrage, pour estre délivré de tant de fatigue qu'il supportoit d'ordinaire. Mais comme les choses ne peuvent jamais subsister long temps en un estat, sans changement : de mesme la fortune, lassée de travailler ce pauvre misérable, luy fournit un moyen pour sortir de son enfer, lors que moins il s'y attendoit. Qui fut que le huictiesme jour après leur embarquement, il s'esleva une tempeste si extrème, qu'ils croyoient tous estre au dernier jour de leur vie, laquelle dura si long-temps, que leur vaisseau estant sur le poinct de périr, pour les terribles coups dont la mer le battoit, qui l'avoit ouvert en tant de lieux, qu'il faisoit eau en beaucoup d'endroits : cela obligea le Pilote de commander à tous ceux qui avoyent quelque chose dedans, de jetter en la mer ce qui leur pèseroit le plus : estant plus à propos de perdre ce qu'ils portoient, que non pas de se perdre eux mesmes. A ce commandement chacun se met promptement en devoir d'y obéyr : l'un jette son coffre, l'autre sa malle, l'autre une balle de marchandise ; bref, tous contribuoyent du leur, pour la décharge du vaisseau. Nostre Marchand, voyant tout le

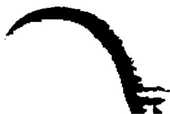


monde si affectionné à l'obéyssance du Pilote, court tant qu'il peut au lieu où estoyent toutes ses hardes, et prenant sa femme entre ses bras, il la jette promptement dans la mer devant toute la compagnie.

Tout le monde court à ce piteux spectacle, pour tascher de la sauver; mais la furie du temps leur en osta le moyen : tellement que chascun luy demandant la cause qui l'avoit porté à ce mouvement si sinistre, il leur repart : — « Si le péril où nous sommes se » passe, je vous en diray la raison, sinon vous » n'en avez pas grande affaire, songeons seu- » lement au plus pressé. » Ce que faisant, il court de son costé ayder à cestuy-cy, et à l'autre, comme s'il ne luy fust rien arrivé : continuant cest exercice jusques à ce que, le hasard estant passé, le Pilote le fit venir devant luy, et voulut sçavoir la cause qui l'avoit porté à jetter sa femme dans les ondes : — « Autre chose », dit-il, « que le comman- » dement que vous avez fait, que chascun » jettast ce qu'il auroit de plus pesant dans » la mer, pour descharger le vaisseau. Or » est-il qu'il y a plus de dix ans que la chose » qui me pèse le plus est ma femme; c'est » pourquoy j'en ay usé de la sorte, estimant

» bienheureux tous ceux qui en ont de s
» blables, de se trouver en pareille occas
» pour s'en deffaire sans offense, puis
» c'est par le commandement du S
» rieur. »







XXIV

Que les hommes ne peuvent pas tousjours exercer la vengeance selon les passions d'autruy.



L'ENNEMY commun des hommes s'est tellement efforcé d'obscurcir les vertus par l'opposition de leur contraire, qu'il a fait glisser dans leur courage, que nous voyons aujourd'huy régner le vice en si grande abondance dans le monde, et la vertu si peu en usage, que pour la trouver il nous faut aller chercher les Monastères les plus retirez, dans lesquels encore le plus souvent elle ne fait sa demeure, à cause de la subtilité dont cest importun séducteur use, pour la chasser d'auprès de nous, et nous en faire esvanouyr la mémoire. N'a-il pas introduit le blasphème, faisant entendre





que cela sert à l'ornement des parolles? N nous persuade-il pas que ce n'est offense d gourmander et d'yvrongner, disant que l choses n'estant créées que pour en user, est permis à ceux qui en ont le plus de s'e donner au cœur joye, et d'en user à le fantasie? Bref, il nous a opposé tous les vic contraires aux vertus, et les a si bien fa tourner en coustume dans ceste ronde Ma chine, qu'il ne s'y trouve guère d'ames qu ne soyent souillées par le moyen de ses arti fices. Ne fait-on pas encore aujourd'huy tro phée de paillarder? et n'en tient-on pas leço publique dans la pluspart des terres Chres tiennes? Les hommes ne se cachent poin pour exercer ces actions, au contraire ils e font cabale les uns avec les autres; les fem mes mesmes, desquelles le naturel devroi estre plus retenu, font gloire d'avoir quantit de gallands; et celle-là est estimée la plu accomplie en toutes sortes, qui, par le moyen de ses charmeuses ou lascives actions, a as subjetty soubs ses drappeaux plus grand nombre de serviteurs. Il a bien encore fait pis, car il a essayé à obscurcir la plus belle partie, et celle qui rend les hommes les plus différents des bestes, qui est la clémence, en tant

de sortes de façons, qu'à la fin il en est venu à bout, faisant croire la vengeance si douce, que la plus grande part l'embrassent avec tant d'ardeur, que la clémence leur est non-seulement incognue, mais mortelle ennemie. Et voyons cela tous les jours se praticquer en tant de lieux, en tant de sortes, et par tant de personnes de différentes qualitez, et de divers sexes, que d'entrer en doute de mon dire, ce seroit estre incrédule en perfection.

Mais d'autant que je n'ay pas accoustumé de mettre en avant aucune proposition, sans en rendre parmy la preuve générale quelque particulière, je n'espère pas encore demeurer court en celle-cy, de la douceur que les hommes trouvent à se venger des offenses receues, et me serviray à ce propos de ce qui arriva à une belle Dame du pays d'Anjou, dont je tairay le nom, laquelle ayant ce désir de vengeance gravé dans son imagination contre son mary, qu'elle croyoit ne luy garder pas la fidélité où le devoir du lien l'obligeoit, elle estoit en telle peine pour en rencontrer le moyen, qu'après avoir consulté en elle-mesme toutes sortes d'inventions, pour contenter son animosité, elle n'en trouvoit point qui ne fust trop, ou trop peu rude : car

d'attenter à sa personne, son courage esto
trop bening pour y consentir. Toutes les au
tres peines aussi qu'elle luy eust peu fair
souffrir, luy sembloyent trop douces pou
l'offense qu'elle ressentoit : tellement qu
ballançant dans ces résolutions, elle ne sça
voit quelle voye suivre. En fin considéran
que les bons advis se puisent ordinairemen
dans les esprits les plus vuides de passion
elle se résolut de regarder de près tous ceu
qui la fréquentoyent d'ordinaire, afin de fair
eslection de celuy qu'elle jugeroit le plu
capable de la secourir de quelque bon con
seil ; et se passa fort peu de temps, sans qu'un
gentil Cavalier, son voisin, la vint veoir
lequel l'entretenant, selon sa coustume, d
propos facétieux qui ne ressentoyent poin
son homme d'affaires, elle creut incontinen
qu'il seroit plus subtil qu'aucun autre de s
cognoissance pour luy fournir quelque expé
dient propre à l'exécution du desseing qu'ell
avoit. Si bien que peu à peu l'entretenant e
ces joyeux devis, après luy avoir fait fair
bonne collation de confitures, elle le mèn
promener dans un parc où il y avoit grand
quantité d'allées et de cabinets si couverts
qu'au plus grand chaud de l'esté on n'y voyoi



point le Soleil : où après avoir fait quelques tours ils se vont asseoir sur un petit lict de gazons, laissans le reste de leur compagnie s'esgayer parmy les singularitez du lieu.

Estant là, ceste belle se prend à souspirer de telle sorte, et arroser de larmes ses belles joues, que ce Cavalier estonné luy en demandant la cause ; sa repartie fut le discours de son infortune, l'extrème désir de s'en venger, le peu de moyen que son esprit luy en avoit fourny jusques à l'heure, le desseing qu'elle avoit faict de chercher advis parmy ses amis pour contenter son affliction, et la résolution qu'elle avoit prise de prendre le sien, et de le suivre de poinct en poinct, ayant si bonne opinion de sa suffisance, et de son bon esprit, qu'il ne luy pourroit donner autre conseil que très-bon.

Vous pouvez penser si ce Cavalier fut estonné, entendant des discours si esloignez de ce qu'il espéroit : mais n'estant nullement ignorant, et ayant autrefois ouy dire que l'occasion est chauve, il pensa à propos de la prendre par devant, avant qu'elle luy tournast le derrière : qui l'obligea de repartir à ceste belle désolée : — « Combien, » Madame, suis-je obligé à vostre confiance

» de m'avoir déclaré un secret de telle im-
» portance, que celui qui vous blesse l'es-
» prit? Vous ne vous estes pourtant pas
» trompée; car je mourray avant que vous
» ayez occasion de dire que je sois autre que
» digne de ceste faveur; et afin que vous
» ne demeuriez longtemps en ceste inquié-
» tude sans soulagement, je vous diray, con-
» sidérant de près le tort qu'il vous est fait
» par vostre mary, lequel méprisant toutes
» les rares beautez que je vois reluire en
» vous, s'en va carresser un subjet si indi-
» gne d'estre préféré aux perfections qui
» vous assistent, que sans doute il est digne
» de tel blasme, que je conclus à ce que
» vous le traictiez de mesme sorte : car tout
» ainsi qu'il n'y a aucune récompense à
» l'amour, que l'amour, aussi ne peut-il y
» avoir de vengeance plus propre au mes-
» pris, que le mespris. Voylà pourquoy,
» cognoissant qu'il use de desdaing en vostre
» endroict, je croy que vous ne vous pouvez
» mieux venger de ceste injure, que de l'imi-
» ter en ceste action, sinon que je trouve à
» propos de faire différence en vostre eslec-
» tion; car au lieu qu'il a changé la gentil-
» lesse qui vous accompagne, pour suivre

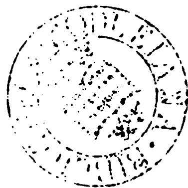
» un object si désagréable, je vous conseille
» de faire le contraire, en eslisant un Cava-
» lier qui le surpasse en toutes sortes d'ac-
» tions, propres au contentement de celles
» qui vous ressemblent ; et d'autant qu'il ne
» faut jamais en guerre et en amour don-
» ner advis de combattre, sans estre le pre-
» mier à entrer au combat, je vous supplie
» (ma belle Dame), si vous désirez exécuter
» vostre vengeance selon mon advis, ne choi-
» sir point d'autre personne que moy pour
» vous y assister. Car j'espère vous y servir
» en sorte, que vous demeurerez vengée, et
» contente tout ensemble. » Ce disant il met
la main à l'œuvre, prend les armes en main,
attacque le combat, ravage la place de l'en-
nemy, et y fait des exploits si généreux, que
ceste belle offensée confessa de vérité son
conseil estre le meilleur qu'elle eust peu
eslire, pour se venger. Et fut Monsieur le
Conseiller si prompt, et si gaillard, qu'il
réitéra la vengeance jusques à trois fois, à la
dernière desquelles elle jette un grand sous-
pir, disant : « Hélas ! mon cœur, que la ven-
» geance est une douce chose ! Je jure et faits
» serment à l'offence que j'ay receue de mon
» mary, que je ne luy pardonneray jamais,

» vous suppliant de tout mon cœur avoir
» aggréable de me secourir en mon mal ; car
» estant nay homme, la nature ne vous a
» donné les armes naturelles, que pour en
» assister les pauvres femmes affligées comme
» moy. Servez-vous-en donc à ce bon œu-
» vre, et me venez veoir souvent, pour me
» donner la consolation que j'attens de vostre
» courtoisie. »

Ce disant, ils se lèvent, et vont retrouver leur compagnie, qui n'y recogneut autre chose. Puis ayant encore passé demie heure tous ensemble, ce Cavalier se retire chez luy, qui n'estoit qu'à demie lieue de là ; lequel affriandé à un si bon morceau, et ne le voulant perdre, y retournoit tous les jours exercer la vengeance, et continua de telle sorte, qu'au bout de huict jours se trouvant un peu las du travail que telle guerre apporte, et n'ayant néantmoins pas laissé de se porter au champ de bataille, il y trouve ceste belle qui le mena droit au cabinet des vengeances d'amour, et là, après mille baisers, et mille carresses données et receues, elle lui dit : « Mes amours, venge-moy, je te sup-
» plie, de cest importun qui me tourmente. »
Luy promptement met l'espée eu la main, et

s'en va furieusement attacquer la citadelle de son ennemy; mais les combats précédents en avoyent tellement émoussé la poincte qu'au lieu de percer comme auparavant, elle rebroussoit, qui l'obligea de dire : — « Madame, il ne faut pas tousjours avoir recours aux hommes, pour tirer raison des offenses ; c'est pourquoy laissons pour un temps la vengeance à Dieu, cependant que je remettray mes armes en estat, pour les employer encore cy après pour vostre service. »







XXV

Comme les vrayes récompenses doivent tousjours imiter les bien-faicts, et de quelle sorte un galland homme et une belle Dame praticquèrent ceste leçon sur des subjects différents.

L ne fut jamais que les choses n'ayent esté récompensées, et pour donner les récompenses justes, les hommes se sont efforcez de les rendre de mesme sorte qu'ils avoient receu les bien-faicts ou les offenses, et ont trouvé si à propos ceste forme de vivre, que les anciens en ont fait des loix conformes à ceste opinion. Comme la loy du Talion, qui ordonnoit œil pour œil, et dent pour dent. Les vieilles mesmes en ont tiré des proverbes,

disans les unes, *Qui frappe du cousteau mourra de la guesne.* Les autres, *Si on me donne des poix, je donneray des febves.* Et a continué cest usage si long temps, qu'encore aujourd'huy, et depuis peu, un Gentilhomme de ceste France, de fort bonne maison, et riche, l'a praticqué en ceste sorte :

Parmy nombre d'enfans qu'il avoit, son fils aisné retenant de la bonne nourriture infusée en luy, par la diligence de son père, acquit telle réputation dans son pays, que ceste bonne estime lui fit avoir les bonnes graces d'une des plus belles, riches et gentilles Dames de toute la Province, qu'il mesnagea si prudemment, qu'avec le consentement de ses plus proches il eut le salaire de sa poursuitte par la légitime possession de ceste rare beauté, rendant son père si content, par l'acquest d'un si riche thrésor, qu'il ne voulut rien oublier pour faire paroistre son contentement à la réception de sa chère fille, priant tous ses amis de se trouver au jour marqué pour cela : ausquels désirant faire passer le temps, il rechercha toutes sortes de moyens pour leur en donner, faisant dresser carrière, jeu de paulme, de ballon, et mandant quantité

de bons violons, afin que la diversité de ces exercices leur fist couller les jours plus doucement. Cependant arriva que comme il ordonnoit ces choses, une trouppe d'excellents Comédiens passant auprès de sa maison, et entendant les préparatifs que le Seigneur faisoit, pensèrent que leur présence ne luy seroit point désaggréable : jugeans qu'estant extrèmement riche il n'espargneroit rien pour les retenir. Qui les obligea de l'aller trouver, et luy dire, comme s'estans assemblez et triez de diverses trouppes de Comédiens, pour les plus excellents de l'Europe, ils alloient trouver le Roy, pour luy donner le passe-temps, et à toute sa Court, des meilleures pièces qu'ils eussent encore ouyes; qu'ayant sceu comme il faisoit un grand préparatif, pour la bien venue de sa belle fille, ils s'estoient venus offrir à luy, et demeurer quelques jours en sa compagnie, pourveu qu'il leur voulust donner le prix que mériteroit l'excellence de leur art. Luy, content de ceste bonne rencontre, leur repart : « Mes » amis, vous m'avez grandement obligé de » me venir veoir, je mettray peine de vous » faire céans la meilleure chère qu'il me » sera possible, et pour la récompense, je

» vous promets vous la donner telle, que » jamais vous n'en avez receu de plus » grande. » Eux, satisfaits de ceste promesse, se retirent au logis qu'il ordonna pour eux, afin de donner ordre à préparer leurs artifices pour le lendemain que commençoit la feste, laquelle devoit durer trois sepmaines, tant le Maistre de la maison avoit envie que tous ses amis remarquassent son aise, par le bon visage, et la bonne chère qu'il espéroit leur faire.

Le jour venu, la compagnie arrive; les caresses données et receues de part et d'autre, chascun ne songe qu'à passer son temps en toute liberté, aux exercices qui plus leur venoient à gré tout le long du jour; le soir se coulloit à danser, et à ouyr la Comédie, et les meilleures farces dont ces gentils Comédiens se pouvoient adviser. Mais tout ainsi que l'usage continuel des bonnes viandes ennuye, de mesmes la continuation de ces Comédies commença à importuner la pluspart des assistans : de telle sorte que Messieurs les farceurs en ayant cognoissance, supplièrent le Seigneur de leur donner congé, et le salaire promis; ce qu'il leur accorda pour le lendemain, les priant de se

trouver à l'issue du disner, et que devant toute l'assistance il les vouloit satisfaire : ce qu'ils font, et s'y portent à l'heure, où ils ne séjournèrent fort peu, que le Seigneur de la Caze, qui estoit l'homme de la meilleure compagnie qui fust en France, assisté de cinq Gentilshommes d'aussi bonne humeur que luy, entrent, luy tout enfariné, et les autres habillez en Pantalon, Zany, et autres personnages de la farce, et là, devant tous les assistans, ils jouèrent une farce si plaisante, faisans les gestes si naïfs et de bonne grace, que tous les regardans, et mesmes Messieurs les Comédiens (spectateurs de ceste gentillesse) se pasmoient presque de rire. La farce achevée, il se tourne vers les Maistres de l'art, leur demandant ce qui leur en sembloit : — « Comment, Monsieur » (luy repart le conducteur de la bande), « ce qu'il m'en » semble ? je vous asseure qu'il faut que « nous vous quittions le mestier, et que » nous vous recognoissions pour celuy qui » mérite de triompher de nostre science; » vous asseurant que si vous estiez de qua- » lité pour suivre nostre vaccation, je vous » offrirois nostre compagnie, sans vous de- » mander autre récompense que celle d'avoir

» l'honneur de vous suivre. » Ce Cavalier, les voyant au poinct où il les demandoit, leur dist : — « En vérité, Messieurs, je suis » bien aise dequoy vous avez remarqué en » la suitte de nostre farce quelques actions » qui vous ayent obligez à rire, estant tout » ce que je cherchois : car m'ayant fait » ceste faveur de demeurer icy le temps que » vous y avez séjourné, j'estois en peine » quel payement je vous offrirois, digne de » vous. Mais ayant pensé que les choses les » plus rares estoient les plus précieuses, j'ay » considéré qu'il estoit fort rare de veoir » une personne de ma sorte, et de la qualité » de ces Messieurs, et de moy, prendre l'ha- » bit que nous avons, et nous en servir si à » propos, que nous ayons esmeu de la risée » parmy vous, qui trafficquez de faire rire les » autres. Le meilleur et plus digne payement » que je vous puisse donc offrir, est de vous » présenter la mesme monnoye que vous » m'avez donnée, qui est le passe-temps » que vous venez de recevoir tout à ceste » heure : car tout ce que vous avez fait icy, » ç'a esté de faire rire la compagnie, et moy » j'ay fait plus, vous ayant fait rire vous- » mesmes, avec toute l'assistance. Ce que

» vous emporterez de plus, ce sera un re-
» merciement de vostre séjour, la bonne
» chère que je vous ay faicte, et l'asseurance
» que vous aurez tousjours un bon amy en
» moy. »

Ces derniers mots firent esclatter toute ceste Noblesse, de telle sorte que Messieurs les Comédiens ne trouvèrent rien plus à propos, que de se retirer, et moy de suivre les mesmes discours, et vous faire veoir comme une telle Dame pratiqua le proverbe qui dit : *Que la récompense de l'amour, c'est l'amour mesmes :* et que l'amour se paye par l'amour, et les caresses par les caresses, comme les coups par les coups.

Celle dont je parle, estant chérie d'un galland homme de ceste Court, et elle l'aymant aussi de tout son cœur, à cause de sa gentillesse (car des biens de la fortune il en estoit mal partagé), néantmoins l'amour qu'elle luy portoit ne consentoit qu'elle le laissast chommer de ce qui luy faisoit besoing, pour paroistre en bonne compagnie : ne luy donnant toutesfois de l'avoine sans luy faire gaigner, car elle le payoit selon la besogne qu'il faisoit : s'il travailloit beau-

coup, il gaignoit d'avantage; si peu, de mesmes; si rien, rien du tout. Tellement que le pauvre Gentilhomme estoit quelquesfois contraint de forcer la nature, pour avoir de l'argent, pour ce que la continuation de courre trois courses tous les jours dans la carrière de ceste belle, avoit tellement foullé les jambes de son cheval, qu'il en appréhendoit l'entrée de telle sorte, qu'il ne respiroit que le repos pour se remettre : mais aussi, considérant que ce repos attiroit après soy la nécessité, il se contraignoit le plus qu'il pouvoit, et recherchoit les moyens de durer à cest exercice; lesquels ne pouvant trouver naturellement, il fut contraint d'avoir recours à l'artifice, qui fut de contrefaire le malade, envoyer querir un Médecin de ses amis, auquel descouvrant la cause de sa maladie, et luy requérant remède, il luy donne d'une pouldre pour charger ses pièces, luy promettant qu'il tireroit plus de coups en une heure en en usant, qu'il ne faisoit auparavant en un jour, voire en deux. Qui rendit ce gentil amoureux refroidy, si content, pour l'espoir de plumer par ce moyen sa douce ennemie, que prenant une prise de ceste médecine, il s'en va sur l'heure de l'opération au logis

de sa Maistresse, où la trouvant seulle, il l'aborde avec autant de carresses, que s'il y eust eu dix ans qu'il ne l'eust apperceue : et les luy faisoit gouster en tant de sortes diverses, qu'elle, estonnée de l'ardeur de son Amant, ne se peut empescher de les luy rendre au double : qui l'esmeut en sorte qu'il appresta toutes ses machines, poincta ses pièces, pour attacquer le fort de ceste belle, et y donna de si vives atteintes, qu'après une assez foible deffence, il se trouva sur la contrescarpe du fossé, ne quittant sa poursuitte, qu'il ne se fust logé dedans. Et pource qu'il y avoit trouvé un peu de résistance, il y fit tant de ravage, que ceste vaincue s'estonna de la valleur de son adversaire, d'autant qu'au lieu de trois rondes qu'il souloit faire en une nuict, il en fit quatre en moins d'une heure, si vivement, qu'en achevant la dernière il se trouva un peu fatigué, et se reposant il dist à sa prisonnière : « Et » bien (mon cœur), parmy la possession que » mon courage et mes hauts faits d'armes » m'ont acquise, me faisant conquérir une si » belle et forte place que la vostre, n'est-il » pas raisonnable qu'outre cela je retire quel- » que fruict de mon labeur, qui me relève

» de la nécessité où ma naissance m'a plongé ?
» Et que vostre libéralité, accompagnée de
» vostre bon naturel, contribue à ce bon œu-
» vre ? Ne consentez (Madame) que la faute
» de biens m'oblige de me faire mourir moy-
» mesmes, quittant les douceurs qui se ren-
» contrent en vostre libre fréquentation, et
» que je sois forcé d'aller chercher ce secours
» en quelque pays esloigné, mendiant la fa-
» veur de quelque Prince estranger, puis que
» vous estes née avec assez de richesses, pour
» suppléer aux deffaults de ma mauvaise for-
» tune. Considérez qu'en me perdant, vous
» serez cause de deux malheurs tout ensem-
» ble : le premier, que vous serez coulpable
» de ma mort, qui me talonnera de près,
» me voyant privé des douces lumières qui
» soustenoient ma vie en son entier. Et le
» second, que vous perdrez le plus fidèle ser-
» viteur qui jamais aye porté ce tiltre, soubs
» l'adveu de vostre beau nom. »

Ceste finette, entendant ceste harangue, jugea incontinent l'intention de l'autheur, et considérant qu'il n'avoit autre but en sa recherche que de tirer d'elle tout ce qu'il pourroit, pour après faire comme les autres, et qu'il n'estoit point porté d'une affection telle

qu'il la vouloit faire croire : elle songea en elle-mesme, quelle response elle feroit à ce discours, et quel moyen elle trouveroit pour parer à ceste estocade. Car estant du naturel de celles de son sexe, qui font presque toutes profession de l'avarice, et qui ne désirent que leurs Amants fondent leurs carresses sur l'espoir de leurs présens, mais sur le seul contentement de la jouyssance qu'ils possèdent de leur beauté : cela la fit entrer en quelque doute de l'amitié de celuy qui luy parloit, qui engendra un petit mespris dans son courage, et qui la porta de luy repartir en ces termes :

— « Il y a trop longtemps (Monsieur) que » vos actions me rendent tesmoignage de » vostre bien-veuillance, pour n'en estre pas » asseurée ; l'incertitude de vostre affection » n'est pas ce qui me travaille la fantasie, » mais bien le peu de moyen que j'ay de » vous pouvoir donner la récompense que » mérite l'assiduité que vous rendez auprès » de moy ; qui m'a faict songer mille fois » au moyen de me revenger de ces choses. » Car de croire que les présens que vous » avez eus de moy, soyent des salaires suffi- » sans pour le payement de vostre amour,

» c'est ce qui n'a encore peu entrer dans
» mon imagination. Que pourrois-je donc
» faire parmy cette inquiétude, si je n'avois
» appris quelle est la véritable récompense
» de l'amour par les enseignemens de nos
» vieux Pères, qui ont formé ce proverbe sur
» ce subject, qui est : *Amour avec l'amour*
» *se paye*. Suivant lequel j'ay jugé à propos
» de vous offrir ce que ces bons Philosophes
» ont remarqué estre le meilleur, et payer
» l'ardeur de vos carresses par de semblables :
» qui me fait vous supplier de tout mon cœur
» de vous mettre sur le lit, en ma place, et
» en la mesme posture que j'estois à ceste
» heure : et moy je tascheray d'imiter la
» vostre, et exercer sur vous la mesme chose
» que vous avez faicte sur moy, et au lieu
» de trois dedans et une atteinte que vous
» avez donnée à ma bague, je vous promets
» d'en mettre six dedans, francs, si vous
» avez le courage de le souffrir. Car de mon
» costé je vous jure qu'il ne me manquera ja-
» mais, principalement quand il sera ques-
» tion de vous rendre preuve combien je
» vous ayme. »

Ce disant elle se jette à son col, et mettoit peine de le conduire vers le champ de

bataille; mais luy, encore travaillé des escarmouches précédentes, eut une telle appréhension d'y retourner, et mesmes d'estre mis dessoubs, craignant de n'en sortir quand il eust voulu, qu'il n'eut rien plus pressé, sinon de se deffaire des mains de ceste ennemie, gaigner la porte, et s'enfuyr si vite, que je croy à l'heure que je parle, qu'il court encore : car la peur luy donna des aisles aux talons si vives, qu'il a esté plus d'un an sans retourner au lieu du séjour de ceste belle. M'ayant confessé ingénuement n'avoir jamais passé depuis devant sa porte, sans estre esmeu de peur, disant pour sa raison, que tout ainsi que le plus grand plaisir de la vie, est d'entrer dans le cabinet de quelque belle Dame, quand nostre imagination y est portée : de mesmes le plus grand desplaisir qu'un galland homme puisse rencontrer, est de se veoir engagé de jouer au tric trac avec quelqu'une de mérite, et faire à tous les coups Jean qui ne peut.





XXVI

Une belle fille, enquise par son père, quelle personne elle désiroit pour son mary, trouve moyen par sa response de faire eslection de celuy qu'elle souhaittoit, sans toutesfois nommer son nom.



I les mariages se faisoyent avec le consentement des parties, il n'y auroit pas tant de pauvres maris cocus, qu'il y a : mais aujourd'huy que les hommes ne songent qu'à avoir de l'argent, ils ne se soucient d'apparier leurs enfans selon leur désir; car pourveu qu'ils marient leurs filles en un lieu où il y aye du bien, c'est le seul but où ils aspirent, sans considérer que les pauvrettes qui auront esté nourries délicatement soubs l'aisle de leur mère, avec la civilité et la propriété qui se pratique dans les

bonnes maisons, se trouveront tellement estonnées d'estre en la possession de personnes d'autre qualité que la leur, et qui ne les carresseront pas selon leur mérite, que sans doute elles ne se pourront tenir qu'elles ne consentent aux prières de quelque galland, si par hasard il s'en présente quelqu'un devant leurs yeux, qui les y obligent par leur courtoisie. Anciennement les choses ne se praticquoyent pas de la sorte; car un père n'eust eu garde de disposer de la liberté de son enfant, et le lier par mariage, sans premièrement sçavoir si son inclination estoit portée à aymer le subjet qu'il luy offroit : aussi n'appercevoit-on pas tant de désobéyssances parmy les proches, qu'il s'en trouve à présent, et ne se voyoit pas tant de mariages faits à cachettes, tant de pains pris sur la fournée, ny tant de cornes sur la teste des mondains, qu'à ceste heure : pource que les enfants estoient tellement asseurez que leurs parens ne les forceroient, ny par effect ny par parolles, à se marier contre leur gré, que cela les empeschoit de faire les coups que nous voyons tous les jours arriver. Les plus sages mondains suivent tousjours ce premier usage, le recognoissant si raisonnable, qu'ils

ne peuvent quitter sa piste; seulement ils mettent peine, lors que leurs filles commencent à s'escouter pisser, de leur trouver un mary, pour empescher l'effect des mauvaises prophéties, ne passant toutesfois outre, sans sçavoir particulièrement si ces belles pucelles aggréent leur eslection; et si cela est, ils achèvent : sinon ils quittent la partie. Mais ceste première liberté ayant esté ostée à ces pauvrettes, de parler avec tant de licence, comme elles faisoient au temps jadis, pour la crainte qu'elles ont que leur advis ne soit receu, et que ceux qui ont du pouvoir sur elles ne laissent de passer outre, et suivre l'ordre de la fantasie au préjudice de leur eslection, ceste peur les fait retenir, aymant mieux demeurer muettes et souffrir du mal, que non pas de dire leur volonté, et estre refusées avec menasses et mocquerie tout ensemble.

Néantmoins quelques-unes plus fines ont trouvé des moyens de se faire entendre, quand elles ont esté enquises là-dessus, sans nommer les personnes qu'elles désiroient, par leur nom; comme praticqua fort bien une belle fille, en une des meilleures villes de ce Royaume, laquelle ayant atteint l'aage où les

premières blesseures qu'elles reçoivent par nom de mariage, ou autrement, de quelque galland homme, ne leur sont pas mortelles, son père, appréhendant la trop longue garde de ce bel arbre, de crainte que quelqu'un voyant le fruict meur, ne le secouast pour en taster, il pensa estre à propos d'en commettre la charge à un mary : mais en voulant comme bon père laisser l'eslection libre à celle qui y avoit le plus d'intérests, il la tire un jour à part, et la menant dans son cabinet, il luy dit ces mots : « Je croy, ma fille, » que vous n'estes point en doute de mon » affection ; c'est pourquoy je ne vous en » veux pas faire de nouvelles asseurances, » puis que les preuves que vous en avez sont » plus que suffisantes pour vous faire croire » ceste vérité : ce qui m'oblige de vous par- » ler en particulier, est pour vous faire co- » gnoistre, que vous aymant comme je fais, » mon esprit n'a jamais esté ny ne sera en » repos, que je ne vous voye aussi contente » que je le souhaitte : c'est pourquoy ayant » travaillé jusques icy pour vous eslever, et » rendre la plus accomplie Damoiselle de » vostre aage, je croy à ceste heure estre » temps de passer outre, et songer à vous

» apparier selon vostre mérite, vous donnant
» un mary aussi vertueux comme vous estes
» sage, lequel je n'ay point voulu eslire, sans
» sçavoir de quelle condition et de quelle
» vaccation vous le désirez, pource que mon
» intention est que vous choisissiez, afin que
» vous n'ayez point de subject de vous plain-
» dre de moy : partant, ma mignonne, parlez
» franchement, et que la honte ne vous face
» point de dommage. » Ceste belle, entendant
les parolles de son père, se trouva estonnée
de telle sorte, qu'elle demeura comme une
statue de marbre, sauf qu'il luy monta un
petit vermillon sur ses belles joues, qui tesmoignoit ceste pudeur virginale qui se rencontre si rarement aujourd'huy, et ne peut
cest estonnement luy permettre de proférer
une seule parole, jusques à ce que son père
la réveillant de cest extase, et la pressant de
luy respondre, elle luy dist : — « Monsieur,
» vos discours m'ont tellement troublée et
» comblée de tristesse, me faisant cognoistre
» qu'ils ne tendent qu'à me séparer de vostre
» compagnie, pour suivre celle d'un mary,
» que j'en suis toute hors de moy : mais
» puis que c'est un faire le faut, et que vostre
» commandement m'oblige à vous déclarer

» mon intention, laquelle vous me laissez
» libre, pour faire eslection du subjet qui me
» sera le plus aggréable, je vous supplie de
» me donner un homme de telle condition
» et vaccation qu'il vous plaira, pourveu
» qu'il n'aye ny querelles, ny debtes, ny
» procès. » Le bon homme entendant le choix de sa fille, il creut qu'elle avoit raison, et que sans doute l'une de ces trois choses estoit capable de ruiner une maison : mais il ne le prenoit pas selon le sens de sa fille; néantmoins content de ceste response, il la quitte, avec promesse de suivre son advis.

Cependant ceste belle vierge s'en va trouver une fille qui la servoit, à laquelle elle ne cachoit rien de ses plus secrètes conceptions; et la menant promener dans une allée de jardin, elle luy déclara de mot à mot ce que son père luy avoit dit, son commandement de respondre, et sa repartie sur ce subjet. Cette fillette entendant ces choses, et le choix que sa Maistresse avoit fait d'un homme qui n'eust ny querelle, ny debtes, ny procès, ne se souciant au reste ny de la condition, ny de la vaccation, s'estonna, et luy demandant l'occasion pourquoy elle avoit respondu de la sorte, sans se soucier de la condition,

ny de la vaccation de celuy qu'elle devoit espouser, elle luy repart : — « Pauvre fille,
» je ne pensois pas que tu eusses si peu d'es-
» prit. Dy-moy, je te prie, pourquoy dési-
» rons-nous un mary? n'est-ce pas afin d'estre
» caressées de telle sorte, que nous n'ayons
» point occasion de nous plaindre, par faute
» de ce que nous désirons le plus? Y a-il
» rien qui divertisse davantage un Cavalier,
» ny qui luy refroidisse tant le sang réservé
» pour l'amour, que d'estre en perpétuelle
» alarme de son ennemy? Les deptes n'ont-
» elles pas le pouvoir d'empescher que les
» parties destinées à l'usage que nous deman-
» dons, n'exercent leurs fonctions, pour la
» crainte perpétuelle que les Sergens font
» aux personnes endebtées? Quel plus grand
» obstacle peut trouver la gaillardise, que
» les procès? car jamais amoureux jouys-
» sant ne fut triste, et jamais un plaideur ne
» fut joyeux. Tellement que je tire une con-
» séquence, que si une de ces trois choses
» peut souvent distraire un homme du doux
» exercice de Vénus, que tous les trois joincts
» ensemble l'en rendront du tout inhabile.
» Ce n'est donc pas sans raison si j'ay parlé
» de la sorte à mon père, qui ne le prend

» pourtant pas de ce biais-là, y allant le bon
» homme son grand chemin : mais il ne
» m'en chault, pourveu que j'arrive au but
» que je désire. »

Finissant lesquelles parolles, elle se retire, et quatre jours après son père luy dist : — « Ma fille, j'ay songé à ce que vous m'avez » dit, et ay rencontré quatre fort honnestes » gens, dont l'un est Gentilhomme, l'autre » de robbe longue, le tiers suyt les finances, » et le quatriesme n'a vaccation que celle » qu'il voudra eslire, lesquels viendront de- » main sur les dix heures desjeuner avec » moy. Je vous donne cest advis, afin que » vous les regardiez de près, et que vous me » sçachiez à dire lequel vous désirez pour » vostre mary, car je vous asseure que pas » un des quatre n'a ny querelles, ny debtes, » ny procès. » Ceste belle luy fait une grande révérence pour toute response, et laisse aller le bon homme donner ordre à ce qu'il ne manquast rien pour traitter ses hostes. Le matin venu, ils ne faillent tous quatre à se porter au logis de ceste attendante, où ce bon vieillard leur fait la meilleure chère qu'il peut : par hasard au bas bout de la table il y avoit un grand plat de moustarde de Di-



jon, de laquelle ce bon père voulant servir la compagnie, le Gentilhomme, celuy de robbe longue, et le Financier, la refusent, disant : « Monsieur, excusez-nous s'il vous plaist, » cela est viande de nouvelle accouchée ; pour » nous, nous ne sommes point incommodez » de nos pièces, vous asseurant qu'elles ne » sçauroient si peu estre r'accourcies, que » nous n'en eussions faute. Voilà pourquoy » nous ne mangeons point de moustarde, » s'il vous plaist ; car son propre estant de » r'appetisser les affaires, nous craindrions » qu'elle exerçast ses fonctions sur nous. » Le quatriesme personnage de la Comédie, qui estoit un enfant sans soucy, entendant la délicatesse de ces trois compagnons, se print à rire tant qu'il peut, en disant : — « N'y » a-il que cela qui vous empesche de man- » ger de ceste viande? A ce que je voy vous » n'estes guères bien fournis ; pour moy je » n'en feray pas de la sorte, car encore qu'il » ne me reste que la moitié de ce que j'en » ay, il m'en demeurera plus qu'il ne m'en » faut. » Et achevant ces mots, il prit la moustarde, qu'il mangea fort bien toute sans appréhension. Puy le repas finy, ils se retirent, prenant congé de leur hoste, lequel s'en

va incontinent aborder sa fille, et luy demande ce qu'il luy sembloit de ceux qu'elle avoit veus, luy commandant de luy dire lequel des quatre elle désiroit pour son mary. Elle, toute honteuse, luy repart, qu'elle recevroit tousjours celuy qu'il auroit aggréable, n'ayant autre volonté que la sienne. Le bon homme, ne voulant accepter ceste soubmission, luy commande de rechef de luy déclarer librement son opinion, et que sans doubte elle seroit suivie. Elle, voyant qu'il falloit respondre, se tourne vers son père, auquel faisant une grande révérence, elle dist : — « Puis donc (Monsieur) qu'il vous plaist de » sçavoir ce qui est de mon désir, pour le » subjet de ces gallands hommes, qui me » font la faveur de me demander en mariage: » je vous supplie, si vous désirez de me don» ner l'un des quatre pour mon mary, que » ce soit ce grand mangeur de moustarde. » — Vrayement, ma Mignonne », luy repart-il, « je le veux bien. » Et de fait il pressa tellement l'affaire, que le mariage fut consommé huict jours après, au contentement de ceste belle, qui trouva que la moustarde en avoit encore assez laissé pour elle.



XXVII

Comme la pluspart des plus gallands hommes s'abusent en la cognoissance des esprits des Dames, et la ruze que trouva une fort belle, pour jouyr (sans soupçon de son mary ombrageux) de l'amitié réciproque d'un gentil Cavalier.



NE chose qui a tousjours trompé la pluspart des hommes, et mesmes les plus judicieux, est la créance qu'ils ont eue, et qu'ils ont encore, que les Dames ont l'esprit plus foible qu'eux, moins résolu, plus aisé à gaigner, et plus facile à persuader à ce que l'on désire d'elles. Et se flattent tellement en ceste créance, qu'ils n'estiment pas qu'il y aye femme qui puisse parer leurs estocades, tant ils ont bonne

opinion de leur suffisance. Mais il s'en trouve qui ont des esprits si relevez, que tant s'en faut qu'elles s'estonnent des plus délicates persuasions de ceux qui les sçavent offrir avec de la gentillesse, que mesmes elles tournent en risée les tesmoignages de véritable affection qu'elles recognoissent en ceux desquels elles ne peuvent ny ne doivent ignorer les désirs, faisant trophée en elles-mesmes de demeurer victorieuses sur des personnes esprouvées en mille et mille occasions, desquelles ils seront sortis sans faire naufrage. Quelqu'un me dira que pareils esprits ne se rencontrent pas d'ordinaire; qu'une hyrondelle ne fait pas le Printemps, et que si parmy les Dames qui règnent aujourd'huy, il y en a quelqu'une qui aye arrivé au but de ceste perfection, qu'elle doit estre estimée pour un trésor si rare à celuy qui pourra parvenir à la possession de ses bonnes graces, qu'il doit plustost se perdre mille fois soy-mesmes, que consentir à la perte d'un tel bien : concluant qu'il faut passer non-seulement les jours, les mois, et les années, à ceste poursuitte, mais les siècles tous entiers, pour arriver à la perfection des douceurs qui ne se goustent qu'en pareille

jouyssance. A la vérité ce sont choses si peu communes, que la rencontre de ces rares qualitez dans les esprits des Dames, que je me laisserois presque emporter à la créance qu'il n'y en a point. Car quel moyen de veoir un esprit esgal, prompt, vif, judicieux et doux, conjoinct avec un bon naturel, dans la teste d'une femme? Quelle apparence d'y trouver de la modestie, de la prudence et un artifice si bien réglé en sa conduicte, que les plus clers-voyans n'y puissent remarquer autre chose, que de la naïfveté naturelle? Sans doute ce sont choses si inusitées parmy elles, que je pardonne à ceux qui n'y adjoustent pas foy sur le rapport d'autruy : car moymesme qui suis d'une créance assez légère, en ce qui touche les perfections des Dames, ne m'y laisserois pas volontiers aller, si ma veue n'avoit forcé ma créance par la cognoissance d'un subjet qui non-seulement mérite ces louanges, mais toutes celles que les langues les mieux pendues peuvent rencontrer dans l'artifice du bien dire.

Je ne raconte ces choses que pour adviser les plus sages mondains de ne faire pas si peu de cas des esprits des Dames, et de se tenir sur leurs gardes : car tous les beaux

esprits ne sont pas accompagnez de douceur ny de pitié, et s'en rencontrera mille qui ne viseront à autre but qu'à conquérir la volonté des Cavaliers les plus rusez, puis les voyans pris dans leurs chaisnes, mendians le secours de leurs beautez, sans avoir autre pouvoir sur eux-mesmes, que celuy qu'elles leur donnent, se rire de leur mal, leur faire mille guerres, et les affliger en tant de sortes, par le tesmoignage qu'elles leur rendent de l'incrédulité de leur amour, les accusant d'artifice, de tromperie, de perfidie, et de peu d'affection : que véritablement ces coups sont pires que ceux qui tirent le sang du corps, en ce qu'ils esmeuvent tous les sens de telle sorte, que je ne doute point qu'un naufrage asseuré ne talonne de près ceux qui en sont réduits à ce terme, si leurs belles ennemies ne r'adoucissent leur peine de l'espérance de quelque faveur plus particulière. Combien s'en trouve-il lesquelles se jouent un long temps de la passion que les Cavaliers souffrent pour elles, et puis les payent d'un refus ? Combien par le passé s'en est-il veu, qui après mille alarmes données à leurs Amans, leur ont enfin permis la possession de leurs plus ardans désirs ? Pour moy je ne

croy pas que les uns et les autres ayent bien fait, car c'est une espèce de perfidie et de lascheté, de tromper ceux qui sans feintise leur veullent du bien, en les faisant espérer une faveur qu'elles ne leur désirent accorder. De donner aussi tant d'alarmes, et faire attendre un contentement avec tant d'appréhension, c'est à demy descouvrir ce qu'il faudroit cacher avec de la curiosité, en ce qu'il est presque impossible d'aymer parfaictement avec alarme, et crainte de refus, sans rendre tesmoignage de sa passion aux moins clers-voyans : mais au contraire fort facile quand on est asseuré d'une affection réciproque, pour ce que l'esprit, estant en repos, est plus propre à considérer la forme de sa conduite, que lors qu'il est affligé de mal et empesché à divertir la ruine qui le menasse.

Et pour faire veoir comme les plus judicieux, ceux qui ont la parole meilleure, et qui ne sçavent que c'est que de s'estonner en bonne compagnie, demeurent quelquesfois court, quand les belles qu'ils adorent les surprennent contre leur espérance : je vous diray qu'un galland Cavalier de ceste Court, aymant avec passion une Dame, de laquelle il avoit jugé et l'esprit et le corps mériter la

possession entière de sa liberté, il ne perd aucune heure qu'il juge luy estre propre, pour luy faire cognoistre que son amour n'estoit point feinte, et que tout l'espoir de sa bonne fortune dépendant d'elle, il ne pouvoit esloigner ses beautez, desquelles il imploroit le secours avec tant de dévotion, que sa vie ne subsistant que par la douceur de ses paroles, il la conjuroit ne les luy desnier telles que la violence de sa véritable affection requéroit. Ceste belle, cognoissant de longue main la gentillesse de ce Cavalier (qu'elle ne vouloit perdre, mais bien conserver sans soupçon), jugea à propos de le rabrouer de sa hardiesse, mais non de telle sorte qu'il perdist du tout l'espérance de ce qu'il chérissoit le plus en son ame ; et forma sa repartie de si bonne grace, le tençant d'un air si doux, qu'au lieu d'amortir le feu qui desjà estoit si vif en son cœur, l'action dont elle proféra ses menasses, le rendit encore mille fois plus désireux de persister en son desseing, se portant avec tant de curiosité aux occasions qui pouvoient esmouvoir ceste belle à luy faire croire que ses paroles estoient véritables, que la vérité estant la plus forte de toutes les choses dont les hommes

ont cognoissance, obligea ceste finette d'adjouster quelque foy à ses discours, sans toutefois qu'il peust juger autre chose que sa première humeur indifférente, meslée pourtant de petits soubris au plus fort de sa colère, qui tesmoignoit ne désirer point tout à fait à désespérer ce Cavalier. Lequel, ne pouvant plus supporter l'ardeur que la bonne grace dont sa belle Maistresse ornoit ses artifices, lui faisoit souffrir, il se résolut d'espier l'heure propre pour luy monstrer son mal plus à descouvert qu'il n'avoit encore fait, et luy requérir le remède propre pour le soulagement de sa peine, ce qu'il fit peu de jours après; car s'estant porté en une maison particulière, dans laquelle il y avoit un fort beau jardin, où il sçavoit que celle qu'il chérissoit le plus, estoit avec fort bonne compagnie d'hommes et de femmes, qui y estoient allez faire la promenade, il y trouve contre son espérance le mary de sa douce amye, qui passoit le temps avec la trouppe, laquelle rencontre eust estonné un moins entendu aux affaires du monde que luy : mais r'appelant son esprit, il luy fit juger que l'honneur ne s'acquéroit jamais qu'aux entreprises les plus difficilles; et que nonob-

stant la présence de celuy duquel il eust souhaitté l'absence, il falloit trouver moyen de suivre le dessein qu'il avoit pris, entrant où il estoit; et s'y porta de telle sorte en la suitte, qu'après s'estre meslé parmy la compagnie, et joué à mille sortes de petits jeux, en fin il fit naistre celuy des mestiers où il faut aller deux, puis retourner trouver la compagnie, et monstrer le mestier par signe, pour les faire deviner : et pour frayer le chemin aux autres, il prit la main de celle qu'il adoroit en son ame, et la supplie avoir aggréable qu'ils commencent : ce qu'elle ne refusant, il la conduit dans un fort beau cabinet, assez près de là, où toutesfois ils ne pouvoient estre veus (car il ne faut pas que ceux qui jouent voyent ny entendent l'eslection qu'ils désirent faire) : où estant il prend le mestier le plus difficile, afin que ne pouvant estre deviné de la compagnie, ils y retournassent plusieurs fois; puis s'approchant de la troupe, et faisant leur mestier par signe, personne ne peut descouvrir de quel estat ils se mesloient; qui les obligea de reprendre la brisée du cabinet. Mais au lieu de songer au jeu, ce Cavalier, avec mille cuisants souspirs, fit exaller des supplica-



tions affectionnées à ceste belle, d'avoir pitié de sa peine, et luy permettre que baisant ses belles mains, il peust par ceste faveur avoir un tesmoignage plus asseuré, qu'elle n'avoit point désagréable son service; et voulant en mesme temps prendre ce qu'il demandoit, elle retire sa main, disant : « Tout beau, Monsieur,
» il n'est pas raisonnable que sans considéra-
» tion je vous donne ce qui n'est pas tout à
» moy, estant à propos que ceux qui y ont
» intérests y consentent auparavant; finis-
» sons nostre jeu, et puis nous en parlerons
» tantost plus particulièrement. »

La douceur de ceste repartie le mist si hors de soy, croyant desjà estre dans le Paradis de ses aises, que si elle ne l'eust retenu, il fust tombé de joye. Mais revenant à soy, ils s'en retournent continuer leur jeu, qui n'est plustost achevé, que ceste belle estant conduite par ce Cavalier, lequel taschoit tousjours de l'esloigner de la compagnie, et prendre une allée à part, pour continuer ses demandes, elle prend ce temps, comme elle se void au bout d'une, d'appeller son mary, le priant d'approcher, et avoir aggréable qu'elle luy die un mot : à quoy obéyssant, il se porte vers elle, et luy demandant ce qu'elle dési-

roit de luy, elle luy dist ces parolles : « Mon
» cher cœur, l'affection que je vous porte
» m'a jusques icy conviée à n'entreprendre
» nulle affaire de conséquence, sans vous en
» demander advis ; c'est pourquoy désirant
» continuer à vous rendre ce devoir, je ne
» veux pas faire aucun marché, mesmes des
» choses où vous avez intérests, sans
» que vostre consentement y soit ap-
» porté ; qui est l'occasion que je vous ay
» appellé, pour vous dire, comme il y a fort
» longtemps que Monsieur que voilà », dist-
elle, monstrant cest Amant passionné, « dé-
» sire la possession de mes bonnes graces, et
» mesmes m'a pressée de telle sorte de luy
» accorder, que j'ay creu ne le devoir faire
» sans vostre congé, puis que cest accord
» vous regarde : partant, pensez quelle res-
» ponse vous jugez que je luy doive faire, et
» en ordonnez selon que vous le trouverez
» bon, vous asseurant que je ne manqueray
» à suivre vostre volonté, puis que j'y suis
» obligée par devoir et par inclination. » Fi-
nissant lesquels mots elle se teut, laissant
son Amant et son mary, presque aussi eston-
nez l'un que l'autre. Son mary, de veoir la
bonté et la naïfveté de sa femme : et son



Amant, d'entendre des parolles, desquelles il se fust le moins douté. Mais ceste belle, les regardant tous deux en cest extase, elle jugea que ce Cavalier avoit plus besoing de secours que son mary : qui l'obligea de luy serrer doucement la main, pour luy faire esvanouyr son appréhension, et pour luy faite appercevoir que ce qu'elle en avoit fait, estoit à beaucoup de desseings. Premièrement, pour recognoistre la vérité de son amour, par son émotion, pour asseurer les affaires par la bonne opinion qu'elle donnoit d'elle à son mary; et pour veoir s'il auroit l'esprit assez inventif pour seconder ceste artifice.

Luy, qui n'estoit pas des moins subtils du temps, cogneut à ce signe le desseing de la belle : qui le fit plustost r'appeller son esprit, et contrefaisant le mélancholique, proférer les mains joinctes ces paroles, au mary de ceste finette : « Monsieur, je vous de-
» mande pardon de ma folie (si c'est folie
» d'aymer les rares perfections qui assistent
» Madame vostre femme); prenez telle pu-
» nition de mon offense que vous jugerez,
» pourveu que vous ne me priviez point de
» vos bonnes graces, vous asseurant que je

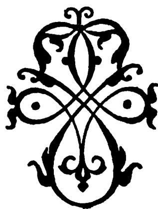
» la souffriray de bon cœur. » Ce disant, il laisse couller quelques larmes d'aise, que ce bon mary prit pour le ressentiment qu'il avoit de luy avoir despleu, qui le contenta de sorte, qu'il luy repart : — « A la vérité,
» Monsieur, vostre hardiesse auroit eu assez
» de pouvoir de m'irriter contre vous, si
» mon courroux n'estoit adoucy par vostre
» repentance, et par la certitude que j'ay de
» l'affection que ma femme me porte, prou-
» vée par les apparences que nous en venons
» de veoir, lesquelles me font tellement
» croire que vous vous garderez à l'advenir
» de retomber en mesme faute (vous en
» trouvant chastié de la sorte ; et aussi que
» ceste belle ne vous le souffrira non plus),
» que tant s'en faut que je n'oublie le tout,
» et que je ne vous pardonne, que mesmes je
» vous supplie ne quitter point ma fréquen-
» tation : car j'estime et honore la vostre de
» telle sorte, que je vous conjure de me
» veoir encore plus souvent. Et vous, ma
» Mignonne » (dist-il à sa femme), « je
» veux que pour l'amour de moy vous re-
» mettiez à Monsieur l'offense que vous avez
» receue de luy, et que vous luy permettiez
» de vous veoir comme auparavant, sans



» vous souvenir du passé, puis que vous luy
» avez donné un chastiment, du quel il se
» souviendra toute sa vie. »

Le pauvre pénitent, mettant presque le genouil en terre, s'offre de baiser les mains, en signe de remerciment, à ce généreux mary, qui ne voulut recevoir autre soubmission de luy, qu'un embrassement estroit, pour preuve de leur accord, qui a duré si longtemps entr'eux, et avec tant de contentement de ceste belle, et de son cher amy, qui jouyssoit sans soupçon des douceurs qui ne se peuvent imaginer que par ceux qui ont gousté de semblables délices : que tant que ceste Amante a vescu, son mary ny personne n'a eu cognoissance de l'aise qu'elle ressentoit en la possession de ses chères amours, tant sa discrétion estoit conduite sagement par sa prudence, et secondée du jugement de ce Cavalier : lequel après ceste perte, pour soulager son ennuy, me conta la cause de ses douleurs, et les rares perfections dont l'esprit de sa chère Maistresse estoit orné, que j'ay jugé à propos de monstrer au jour, pour faire cognoistre à ceux qui croyent les esprits des Dames si foibles, que c'est une pure erreur. Car sans doute, il s'en rencontre parmy elles,

de si dignes d'estre estimées, que les plus excellents de tous les hommes qui ont régné, n'ont point approché de la vivacité, des inventions, ny des gentillesses, qui font ordinairement compagnie à la pluspart des belles.





APPENDICE



D'un qui vouloit esprouver s'il pouvoit fier un secret à sa femme.

N Conseiller du Parlement de Paris avoit une femme fort jolie, mais sotte jusques à un dernier poinct, et d'un esprit si léger, que facilement on luy eust fait croire que les asnes voloient en sa présence. Son mary, connoissant le peu de cervelle de cette femme, voulut faire espreuve si elle avoit assez de retenue pour luy fier un secret : et pour en venir à bout, un jour comme il revenoit du Palais chez luy, il feignit d'estre extrèmement triste : sa femme luy en demande le sujet. — « Ah ! ma mie, » ce dit-il, « je n'ay garde de vous le dire,

» c'est un secret de trop grande importance, » où il n'y va pas moins que de ma vie et de » mon honneur. » Cela donna encor plus d'envie à cette femme de sçavoir ce que c'estoit, aussi ne le disoit-il pas à autre dessein. Sa femme le prie, et le conjure de ne le luy pas celer, luy disant : — « Comment, mon » amy, qui est-ce qui doit estre plus curieuse » que moy des choses qui vous importent » jusques à ce poinct-là ? Si vous avez tant » de défiance de moi, c'est signe que vous ne » m'aimez point du tout. » Tant y a qu'elle le conjura de sorte qu'il fut obligé de luy dire ce que pour rien il ne luy vouloit celer : mais avec mille précautions auparavant de tenir la chose secrette, en tant que sa vie, sa fortune, et son honneur luy estoient chers. Les sermens de toutes façons ne manquèrent point pour asseurer ses craintes. Enfin, il luy dit :

« Ma mie, il faut que vous sçachiez qu'il » y a un grand malheur qui menasse cet » Estat, soit de peste, soit de guerre, soit » de famine, dont nostre Compagnie est » extrèmement en peine, et inquiétée. Il est » passé cette nuict dessus cette ville tout au » travers une allouette armée de toutes piè-

» ces, qu'un de nostre Compagnie seul a veue,
» qui ne nous prognostique rien que de
» mauvais et de sinistre; toutes les Cham-
» bres de nostre Parlement ont assemblé à
» ce matin pour cet effect, et l'on m'a fait
» Rapporteur de cette cause; et demain
» nous nous devons assembler tout de nou-
» veau, pour voir ce que nous délibérerons
» là-dessus. On n'oze pas le taire sçavoir au
» Roy, de peur qu'il ne prist une si grande
» tristesse, que cela le fist mourir; et sur-
» tout on craint que le peuple ne le sçache,
» de peur de quelque rebellion qui pourroit
» causer une guerre civile; et j'ay tort, en
» effect, de vous le dire, car s'il faut que
» cela se sçache, autant vaudroit que je
» fusse mort, parce qu'on se doutera bien
» qu'il n'y a que moi qui le puisse avoir dit.
» C'est pourquoy, ma chère, gardez-vous
» bien sur toute chose que cela ne vous es-
» chappe pas de la bouche à qui que ce soit;
» car vous causeriez un malheur si grand
» qu'il seroit impossible de le réparer par
» après. »

Cette femme fit tous les sermens qui se pourroient imaginer, qu'elle périroit plustost mille fois que de le dire à personne. —

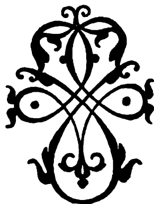
« Adieu, » dit-il, « ma mie ; et pour mieux » faire, oubliez mesme si vous pouvez ce » que je vous viens de dire ; je m'en re- » tourne au Palais. »

Cette femme se trouvant seule après que son mary fut party, elle entre dans une chambre où estoit sa Damoiselle suivante, qui luy servoit de confidente en ses plus secrettes affaires : estant devant elle, elle se met à souspirer plusieurs fois, tant que cette Damoiselle luy demanda ce qu'elle avoit. — « Ah ! ma chère amie, » luy dit-elle, « nous » sommes menacez d'un grand malheur. — » Et quel, Madame? » luy dit-elle. — « Ah! » respondit la Maistresse, « c'est une chose » qui est d'une trop grande conséquence ; » j'aymerois mieux mourir que de l'avoir dit » à personne. — Comment, » luy dit-elle, « est-ce là la confiance que vous avez en » moy? ne m'avez-vous pas dit plusieurs » fois des choses qui vous importunoient » autant, et peut-estre davantage? — Ah ! » mamie, » luy dit-elle, « pour celle-cy tu » ne la sçauras point : car il m'est trop ex- » pressément deffendu. » A cela, la Damoiselle use de tant de prières et de conjurations, qu'elle ne l'esbranla pas seulement,

mais l'abbattit tout à fait; de sorte qu'après luy avoir fait faire mille sermens qu'elle n'en parleroit à personne du monde, elle conta la chose comme son mary luy avoit dit.

Cette fille, aussi sotte que sa maistresse, le creut, et à peine fut hors d'auprès d'elle, qu'elle en fit le discours à un jeune homme qu'elle aimoit et qui la recherchoit en mariage, avec sermens pourtant qu'elle exigea de luy de n'en parler à personne : mais de bouche en bouche cela alla si avant, que la moitié de la ville le sceut; et le lendemain, au matin, comme ce Conseiller revenoit du Palais, il fut tout estonné qu'il trouva cinq cens personnes assemblées qui l'attendoient au passage; qui le voyans venir, luy crièrent tous : « Et bien, Monsieur, qu'a-t-on résolu » touchant cette allouette armée? » dont il ne se put tenir de rire, connoissant par là qu'il faisoit bon fier son secret à une femme. Il revient au logis, fait le désespéré devant la sienne, luy dit qu'il estoit un homme mort autant valoit, et qu'elle avoit révélé ce secret qu'il luy avoit tant enchargé de celer. Elle le vouloit nier au commencement, mais à la fin elle fut contrainte de luy jurer qu'elle n'en avoit jamais parlé qu'à

sa Damoiselle: on fait venir cette Damoiselle, qui dit : « Je proteste que je ne l'ay » dit qu'à un tel », ce tel à un autre, de sorte que toute la ville en fut abreuvée. Puis il la désabusa, luy disant qu'il n'avoit dit cela que pour l'esprouver, et qu'elle n'espérast jamais tirer aucun secret de sa bouche.





D'une Damoiselle et de son porcher.

NE jeune Damoiselle de la campagne, dont le mary estoit à la guerre depuis quelque temps, s'ennuyant de jeusner si long temps, jetta les yeux sur un jeune porcher, qui estoit chez elle, grand garçon de bonne mine, et de taille de ne s'acquitter pas mal de son devoir avec une femme. Elle luy dit qu'il la vinst trouver sur le soir quand elle seroit preste de souper : ce qu'il fit ; elle luy fit laver les mains, et quoy qu'il y résistast, elle le fit souper avec elle. Après souper, elle luy fit vestir une chemise blanche de celles de son mary, et le fit coucher avec elle : il luy fit paroistre qu'elle avoit eu raison d'avoir bonne opinion de luy ; aussi se contenta-t-elle de sorte, que le lendemain elle luy donna une assez bonne somme d'argent, et luy

commanda tous les soirs d'en faire autant : à quoy il ne manqua pas.

Un soir, bien tard, le mary revint de la guerre, avec si peu de bruit, que personne n'en sceut rien : comme il estoit prest de se mettre à table avec sa femme, il entend frapper à la porte de sa chambre ; il fut vistement ouvrir, et apperceut que c'estoit ce porcher, qui le voyant, tout interdit et surpris, ne sceut que dire. Ce Gentilhomme s'enquiert de ce qu'il demandoit : mais luy, tout estonné, encore s'advisa-t-il de luy dire : — « Monsieur, je venois demander s'il » estoit à propos de mettre coucher les » truyes avec les cochons ? — Qui t'esmeut » à me faire cette question, maraut ? Va » viste, sors d'icy. » Et ainsi s'en va-t-il tout penaut. Ce mary vit qu'il demeura surpris, et que sa femme ne le fut pas moins, ce qui luy donna quelque soupçon : pour en estre esclaircy, il se résolut d'espier les actions de ce porcher. Le lendemain au matin, il le vit dans sa court qui marchoit resvant en luymesme ; il se cache derrière une muraille, et ouyt qu'il disoit, mangeant un morceau de pain qu'il frottoit d'un morceau de lard : « Pardy, je m'avisis hier au soir d'une bonne

» avisoire. » Son maistre, sortant d'où il estoit caché et le prenant au collet, luy dit : — « De quoy t'es-tu avisé, maraut ? » Luy tout surpris respondit, pourtant sans s'estonner : — « De garder mon soupé pour » mon desjeuné, Monsieur. » De sorte qu'il fut contraint de le laisser ; ainsi se sauva-t-il par cette subtilité.

FIN

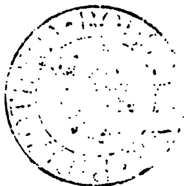




TABLE

—

APPENDICE





ISIDORE LISEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
2, RUE BONAPARTE, PARIS

EN SOUSCRIPTION :

LES

DIALOGUES

DE

LUISA SIGEA

Édition mixte Franco-Latine

Trois volumes de la PETITE COLLECTION LISEUX, d'environ 150 pages chacun, tirés à 200 exemplaires

PRIX : 50 FRANCS

Cette Édition ne sera pas mise en vente. — Elle ne sera pas réimprimée.

Envoi franco *contre Mandat de Poste*

